numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Sainte Marguerite-Marie et sa vie intime

Auteur :Hamon, Auguste, 1860-1939

Date :1920

Cote : A 011562

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104612044

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

E

A. HAMON, S. J.

SAINTE MARGUERITE-MARIE

SA VIE INTIME



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
—
1920

A11562

SAINTE MARGUERITE-MARIE

SA VIE INTIME

A 11562

A. HAMON S. J.

SAINTE MARGUERITE-MARIE

SA VIE INTIME



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117

—

1920

Tous droits réservés

Nihil Obstat

29 Janvier 1920.
J. DE FORGUES.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 9ª Martii 1920.
E. THOMAS, v. g.

PRÉFACE

—

Sainte Marguerite-Marie ! Enfin nous pouvons la nommer ainsi ; c'est là son vrai nom pour l'éternité. Benoît XV vient de mettre à son front de vierge l'auréole suprême.

Deux cent soixante ans se sont écoulés depuis la soirée d'octobre 1690, où, à l'infirmerie du monastère de Paray-le-Monial, elle exhalait, entre les bras de ses deux novices, son dernier soupir d'amour, et murmurait encore une fois le nom de Jésus. Pendant deux siècles son humble et douce mémoire a été rageusement et lourdement raillée. Jansénistes, Gallicans, libertins et athées, tous les beaux esprits ont multiplié les injures les plus grossières et les plus sottes contre la pauvre religieuse, dont la seule faute était d'avoir été choisie par le Cœur de Jésus, pour révéler aux hommes les tendresses de ce Cœur divin qui les a tant aimés, et « n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ». Voltaire l'a insultée comme il avait insulté Jeanne d'Arc ; son

âme de boue devait s'efforcer de souiller deux femmes, deux gloires aussi pures et aussi françaises. Que de chrétiens hélas ! ont eu peur d'admettre les révélations divines faites à la sœur Marguerite-Marie, et, victimes de je ne sais quel jansénisme latent, ont rougi de la magnifique et si catholique dévotion qui, en fait, remplit maintenant l'Eglise de Dieu, grâce aux paroles de la modeste et tremblante élue de Paray ! Qu'importe après tout le passé d'hier et d'avant-hier ? Dans la joie et la reconnaissance de nos âmes nous fêtons aujourd'hui un triomphe éternel.

Aux acclamations qui retentissent à Rome, en France, dans l'univers chrétien tout entier, j'ai voulu joindre un faible hommage de piété et d'amour. Voilà douze ans, en 1907, j'ai raconté la Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie : les quelques modifications de détails, nécessaires maintenant, seront faites dans une nouvelle et très prochaine édition. Elles ne changeront rien ou presque rien au premier récit : la vie de la sainte est fixée.

Je voudrais aujourd'hui raconter son âme : le travail est difficile et l'audace grande. L'âme de cette jeune fille, de cette grande religieuse, de cette élue divine est à la fois simple et complexe, toute de candeur, de loyale et profonde humilité ; ses dons naturels, quelques-uns furent éminents, sont grandis, surnaturalisés par les grâces merveilleuses qui les transforment. Elle est naïvement et, malgré les apparences,

âme de boue devait s'efforcer de souiller deux femmes, deux gloires aussi pures et aussi françaises. Que de chrétiens hélas ! ont eu peur d'admettre les révélations divines faites à la sœur Marguerite-Marie, et, victimes de je ne sais quel jansénisme latent, ont rougi de la magnifique et si catholique dévotion qui, en fait, remplit maintenant l'Eglise de Dieu, grâce aux paroles de la modeste et tremblante élue de Paray ! Qu'importe après tout le passé d'hier et d'avant-hier ? Dans la joie et la reconnaissance de nos âmes nous fêtons aujourd'hui un triomphe éternel.

Aux acclamations qui retentissent à Rome, en France, dans l'univers chrétien tout entier, j'ai voulu joindre un faible hommage de piété et d'amour. Voilà douze ans, en 1907, j'ai raconté la Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie : les quelques modifications de détails, nécessaires maintenant, seront faites dans une nouvelle et très prochaine édition. Elles ne changeront rien ou presque rien au premier récit : la vie de la sainte est fixée.

Je voudrais aujourd'hui raconter son âme : le travail est difficile et l'audace grande. L'âme de cette jeune fille, de cette grande religieuse, de cette élue divine est à la fois simple et complexe, toute de candeur, de loyale et profonde humilité ; ses dons naturels, quelques-uns furent éminents, sont grandis, surnaturalisés par les grâces merveilleuses qui les transforment. Elle est naïvement et, malgré les apparences,

joyeusement humaine. Marguerite-Marie Alacoque a l'esprit droit de sa race ; petite fille de paysans bourguignons, elle en a le bon sens merveilleux. Elle est un peu trop repliée sur elle-même, elle s'analyse un peu trop, mais elle le fait si simplement, si humblement, que le lecteur n'a aucune peine à le lui pardonner. Elle est très vibrante, très aimante, son cœur d'or ravit par le charme naturel qui s'en dégage, il est impossible à qui la fréquente un peu de ne pas l'aimer beaucoup. Ce n'est plus l'amour, c'est la vénération qui envahit notre âme toute entière et la subjugue, quand nous nous trouvons en face des grâces surnaturelles qui lui furent prodiguées ; extraordinaires en elles-mêmes, elles ont eu dans l'Eglise une merveilleuse influence et vraiment unique. C'est à elle que Jésus a dit, en découvrant sa poitrine : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes » ! C'est à elle que Jésus a demandé une fête en l'honneur de son Cœur divin, le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement ; c'est à elle qu'il a demandé un hommage d'amour réparateur ; c'est elle qu'il a chargé de faire connaître au monde les promesses dont il voulait enrichir la nouvelle dévotion ; c'est elle qui a reçu la mission de transmettre à Louis XIV, il faut dire à la France, un message comme jamais roi, comme jamais peuple n'en a reçu. Qu'on l'interprète comme on voudra, un fait reste : ce message a mis au cœur des catholiques français, une reconnaissance, un amour, une confiance

et des espérances éternelles : *non fecit taliter omni nationi*. Si les textes, si la tradition, si l'histoire ne suffisaient pas à faire admettre l'interprétation la plus large de ce message, il faudrait cependant dire, quand même, que le mouvement d'amour respectueux et triomphal qui emporte nos âmes, est excité par une force qui ne vient pas de la terre. Ajoutons pour faire connaître son âme toute entière que le zèle puissant et ordonné de Marguerite-Marie pour sa mission divine, n'est pas ce qu'il y a de plus merveilleux en elle ; son humilité, sa passion de souffrir, son amour de feu, son union si intime avec Jésus : union des pensées, union des désirs, union des volontés, union qui rapproche, qui transforme, qui presque identifie, union qui grandit toujours dans le double martyre de la sainteté de justice, et de la sainteté d'amour ; voilà ce qui ne peut se dire parce que voilà ce qui ne peut se comprendre. Les mots manquent à la sainte qui a vu et qui a senti pour exprimer ses idées ; ce sont les idées qui nous manquent à nous et non plus seulement les mots ; que le Cœur Sacré de Jésus et sa glorieuse servante daignent y suppléer !

Je voudrais que ce volume dont la première partie a déjà paru dans les *Etudes*, 20 juin, 5 et 20 juillet 1904, se répandit partout — et fût dans toutes les mains pour faire connaître et aimer de toutes les âmes sainte Marguerite-Marie, l'élue et l'apôtre du Cœur de Jésus. Voilà pourquoi j'ai supprimé toute discussion

critique, comme aussi toutes les références : elles auraient encombré et multiplié les pages. Je demande au lecteur de vouloir bien ajouter foi aux faits que j'affirme comme à mes citations : faits et citations, je le dis une fois pour toutes, sont toujours de première main. Toujours j'ai été aux sources ; si je n'ai pas toujours suivi l'édition de *Vie et Œuvres* de Mgr. Gauthey, c'est que j'ai eu de bonnes raisons, semble-t-il, de m'en séparer. D'ailleurs là où j'ai préféré au texte qu'il adopte un texte que j'ai cru meilleur, les différences entre les deux textes sont presque toujours de pure forme, et de minime importance, elles ne changent jamais l'essentiel de la pensée.

Dans les dernières pages du volume j'ai résumé l'influence de sainte Marguerite-Marie sur la diffusion au Cœur de Jésus au XVIII^e^ siècle. Là surtout les références et peut-être les discussions eussent été nécessaires. J'ai cru meilleur de rester fidèle à la manière dont j'avais compris le volume. Je ne pense pas que dans l'*Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur* qui paraîtra bientôt enfin, je l'espère, j'aurai une ligne ou même une idée à changer à ce premier récit, et alors je donnerai largement toutes les preuves historiques de mes affirmations, et toutes les références nécessaires. Je demande au lecteur de vouloir bien prendre patience et de me faire crédit jusque-là : il n'aura pas à s'en repentir.

Nous sommes sur la terre non seulement pour

admirer et pour aimer les saints, mais aussi pour essayer de les imiter. Si, la grâce du Cœur de Jésus aidant, grâce sollicitée, conquise par la puissante et douce intercession de sainte Marguerite-Marie, ceux qui liront ces pages, faisaient de temps à autre de leur lecture une prière ; si, au fond de leur cœur, un désir pouvait naître et grandir non pas de reproduire la vie intime de sainte Marguerite-Marie, mais de rapprocher un peu leur âme de la sienne, et d'unir leurs désirs à ses désirs ; si ces pages contribuaient à répandre la dévotion au Cœur Sacré de Jésus, l'auteur aurait atteint son but et s'estimerait le plus heureux des hommes.

Versailles, 15 novembre 1919.
Fête de sainte Gertrude.

Sainte Marguerite-Marie

PREMIÈRE PARTIE

Les dons naturels.

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER CONTACT

La vie d'une âme est sans doute une histoire toute secrète et cachée ; elle seule et son ami divin en connaissent les humbles débuts, les progrès pénibles et les joies toutes surnaturelles. Il arrive, d'ordinaire, qu'une main humaine soutient les premiers efforts dans le chemin qui conduit à l'union ineffable entre le Créateur et la créature. Il est des moyens à la portée de tous pour avancer dans la vie spirituelle. Celui qui les connaît peut les enseigner à celui qui les ignore. L'art reste difficile, qui apprend à choisir, dans la multiplicité des routes, celle qui convient à chaque âme ; toutefois, si l'on rencontre des directeurs maladroits, on en trouve d'excellents. Pourtant, si Dieu

lui-même, dans sa haute sagesse et dans sa bonté toute-puissante, voulait se charger seul de la direction d'une âme, on peut affirmer sans crainte que, des mains du Maître divin, il ne pourrait sortir qu'une merveille ; et si cette âme avec une simplicité d'enfant racontait les diverses phases du grand travail accompli en elle, nous aurions, dans ces pages, un moyen de saisir les secrets éternels et de suivre pas à pas le chemin du surnaturel.

Or, la bienheureuse Marguerite-Marie l'a répété bien souvent — plus de trente fois — jamais elle n'eut vraiment d'autre Maître spirituel que Notre-Seigneur. On lui laissa choisir, ou on lui imposa des directeurs dont les uns furent parfaits et les autres moins que médiocres. A tous elle demanda seulement de juger l'esprit qui la guidait. S'ils eurent à donner un avis sur ses états intérieurs, ils n'eurent point à la diriger, Notre-Seigneur s'était chargé de ce soin. Elle écrit au au P. Croiset le 15 septembre 1689, treize mois avant sa mort : « Je n'ai jamais eu de direction que du souverain de mon âme, car dès lors que je commençai à me connaître il prit un empire si absolu sur ma volonté qu'il me faisait lui obéir en tout sans que je me pusse défendre. »

Avant d'entrer à la Visitation, vers l'âge de vingt-deux ans, alors qu'elle « ne savait pas ce que c'était que direction », elle suppliait humblement Notre-Seigneur de lui donner un guide : « Hélas ! mon Seigneur, lui disais-je, donnez-moi donc quelqu'un pour me conduire à vous. — Ne te suffis-je pas ? me répond-

il ; que crains-tu ? Un enfant autant aimé que je t'aime peut-il périr entre les bras d'un père tout-puissant ? » Entrée au monastère de Paray, elle voit ses supérieures hésiter pour admettre à la profession une jeune fille de vingt-cinq ans, dont la vie toute extraordinaire leur semble peu répondre aux habitudes humbles et cachées de la Visitation ; elle les entend lui ordonner de résister au souffle divin qui, dans sa puissance victorieuse, la soulève et l'emporte comme un fétu de paille : douce et obéissante, la novice essaie avec toute son énergie, qui n'était pas petite, de se conformer aux ordres reçus. « Mais, avouait-elle naïvement, ce souverain de mon âme qui agissait en moi indépendamment de moi-même, rendait tous mes efforts inutiles sans que jamais pourtant il m'empêchât d'obéir. Mais plus je faisais de résistance pour l'éloigner de moi, plus il m'était présent. »

On voit dès lors l'intérêt qui s'attache au travail que nous entreprenons ; Jésus-Christ, Dieu lui-même est le seul directeur de sainte Marguerite-Marie. « Je ne me réserve que la conduite de ton intérieur, et particulièrement de ton cœur. » En étudiant cette grande privilégiée, c'est donc Dieu sanctifiant une âme que nous verrons agir. Nous allons noter d'une façon aussi exacte que possible chaque touche divine, chaque direction donnée d'en haut. Si l'élue divine avait su exprimer avec toute leur force — et Dieu parfois l'y a aidée — les impressions qui vibraient dans son âme, nous pourrions pour ainsi dire, mesurer l'impulsion céleste, du moins pourrons-nous la suivre d'année

en année et assister à la création d'une sainte : le spectacle est assez grand pour essayer de le bien voir ; il est assez émouvant pour séduire les cœurs.

Voici l'acte de baptême de Marguerite-Marie, tel que nous le lisons encore sur les registres de la paroisse de Verosvres : « Marguerite, fille de Me Claude Alacoque notaire royal, de dame Philiberte Lamain, a été baptisée par moi soussigné curé de Verosvres le jeudi vingt-cinquième juillet 1647 et a été son parrrain Antoine Alacoque prc curé dudit lieu, et Toussaint de la Roche qui l'a portée sur les fonts baptismaux, et sa marraine Mlle Marguerite de Saint-Amour, femme de M. de Corcheval, lesquels se sont soussignés.

« De Fautrière. M. de Saint-Amour.
« Courcheval. Ant. Alacoque. »

Sainte Marguerite-Marie, née le 22 juillet, ne fut donc baptisée que trois jours après sa naissance.

La petite commune de Verosvres se trouve sur les confins du Mâconnais et du Charollais, enclavée dans l'un et l'autre de ces territoires de l'ancienne province de Bourgogne. L'église, campée sur un des nombreux replis de terrain qui sillonnent la vallée, occupe comme le centre d'un vaste amphithéâtre de collines aux lignes harmonieuses, parfois brusquement interrompues et bondissant en vives arêtes. De grands bois de pins les enveloppent, qui semblent les bercer de

leur murmure monotone. De tout le paysage âpre et doux à la fois, et qui ne manque pas d'une certaine grandeur, se dégage une paix profonde, mêlée de je ne sais quel involontaire respect. Ce n'est pas l'admiration qui fond sur l'âme, du sommet des hautes montagnes ou se dégage enveloppante de l'infini des flots ; c'est un sentiment plus humble, plus calme, mais qui pourtant lui aussi rapproche de Dieu.

Et l'impression de paix sortie de la nature ne fait que grandir au contact des souvenirs. Sur la petite colline qui fait face au village, à un kilomètre à peine dans la direction du nord, et caché à demi par un bois de chênes, voici le hameau de Lautecour où naquit la sainte enfant. Pendant vingt ans, l'élue bénie du Cœur de Jésus contempla l'horizon qui se déroule à nos regards, et la paix qui s'en dégage descendit, calme et douce, jusqu'aux profondeurs de cette âme si impressionnable de jeune fille.

Dieu, d'ailleurs, qui l'attira dès ses plus jeunes années, lui fit de bonne heure sentir tout le prix de la solitude. Naïvement elle avoue que toute son inclination n'était que de se retirer en quelque bois. Dominant la vallée qui sépare Lautecour de Verosvres, il existe encore, le bois de chênes où elle venait, cacher ses douleurs ; de là elle voyait l'église, peut-être même sur le soir la lampe du sanctuaire, et la douce vision dut sécher bien des larmes. Au fond de la vallée, à l'orée du petit bois, s'étale un immense bloc de granit ; la tradition rapporte que loin des regards de tous, la pieuse enfant vint souvent prier à cette place.

Que de chers souvenirs dorment là ! et si les arbres et les pierres pouvaient redire les scènes dont ils furent témoins, quels récits ils feraient à nos âmes émues !

Le hameau de Lautecour s'étend sur le plateau que borde le bois de chênes, à deux ou trois cents mètres du bloc de granit. Très important au XVII^e^ siècle et pendant la première moitié du XVIII^e^, ce village n'a plus aujourd'hui rien de sa grandeur passée. Deux bâtiments seuls rappellent les jours de Marguerite-Marie : *la ferme* que l'on appelle le domaine, et, séparé de la ferme par une cour, *le pavillon*.

Le pavillon est une solide construction au toit en auvent. Par un escalier extérieur on accède à une chambre transformée en chapelle dont la fenêtre donne sur le nord. Les poutres et les solives sont couvertes de peintures à demi effacées par le temps, et dont il est bien difficile de trouver la signification.

La ferme se compose au rez-de-chaussée d'une grande pièce à plafond bas, aux poutres noircies, elles s'affaissent lentement sous le poids des années et on a dû les soutenir pour empêcher leur chute ; tout cela est bien vieux, bien misérable. Au-dessus, au premier étage, se trouvent deux grandes pièces ouvrant sur une galerie. C'est sans doute dans l'une de ces chambres, où l'on monte par un escalier extérieur, que Marguerite-Marie réunissait les petits enfants aux jours d'hiver, pour leur apprendre le catéchisme. A côté, voici la chambre où elle soigna sa mère malade ; la petite cellule dans le coin, à droite en entrant, aux solives cou-

vertes de peintures comme la chambre du pavillon, fut sans doute sa modeste chambre de jeune fille ; elle y souffrit, elle y pria, elle s'y mortifia. A la ferme comme au pavillon tout parle de la pieuse enfant et de la grande sainte.

Voici autour du village les chemins qu'elle traversait, recueillie, souriante pour aller porter aux pauvres et aux malades une bonne parole et des remèdes, ou pour monter à Vérosvres adorer, au tabernacle, le Dieu de son cœur. A Lautecour pour l'heureux pèlerin tout le passé devient vivant. Il semble que la vieille demeure possède comme une sorte d'âme, faite du bonheur que Marguerite-Marie y a goûté, ou des peines qu'elle y a subies. Les détails les plus petits, les murailles elles-mêmes, et les coins obscurs de la chère maison y sont comme imprégnés d'un charme émotionnant ; le visiteur, en ouvrant une porte, en pénétrant dans un appartement est sous l'impression qu'il va voir, occupée à d'humbles travaux domestiques ou prosternée dans la prière, la fille de Claude Alacoque, celle dont toute l'église écouta la voix et que Jésus-Christ choisit pour faire adorer son Cœur divin.

La famille Alacoque était une des meilleures familles du pays. Originaires de la paroisse de Dompierre-les-Ormes, les Alacoque s'étaient rapidement répandus dans toutes les paroisses environnantes : vers le milieu du XVII^e^ siècle, ils sont à Beaubery, Charolles, Ozolles, Trivy, Suin, Meulin, Bois-Sainte-Marie ; dès 1563, à Verosvres, au village de Montot.

Vers la fin de 1613, Claude Alacoque épouse Jeanne Delaroche et vient s'établir à Lautecour, domicile de sa femme. Claude Alacoque, grand-père de Marguerite-Marie, était un simple laboureur ; son fils, né le 27 mars 1615 et qui porte le même nom que lui, fut notaire royal de Lautecour et juge pour les seigneuries du Terreau, de Corcheval et de Pressy. Il épousa le 15 mai 1639, Philiberte Lamyn, fille de François Lamyn, notaire royal à Saint-Pierre-le-Vieux, à quelques lieues de Verosvres. Claude Alacoque, le père de Marguerite-Marie, fut un grand homme de bien, universellement respecté, et dont partout on vantait la piété et la charité envers les pauvres. D'après l'Armorial de Bourgogne les Alacoque portaient « d'or, à un coq de gueules en chef, et un lion de même en pointe ».

Dans le milieu de petite noblesse provinciale où naquit Marguerite, on gardait de grandes habitudes de foi chrétienne, et dès le berceau, l'âme de l'enfant s'en pénétra toute entière. Dieu sans doute, de sa grande et puissante main la travaillait déjà lui-même; mais au contact de ses parents, dans les jours passés près de sa marraine, M^me^ de Fautrières de Corcheval, qui semble l'avoir aimée un peu comme sa fille, les qualités naturelles de la jeune enfant se développèrent librement et vite.

A ses préoccupations enfantines, à son horreur de l'ombre même du péché, on devinait une nature d'élite faite de candeur et de force. Simple, elle trouvait, tout naturel d'obéir ; généreuse elle savait, plutôt

que de résister à Dieu qui la voulait à lui, passer par-dessus ses petites inclinations. A la lumière de ses écrits si vivants et si révélateurs, avec l'aide des renseignements fournis par ses compagnes de vie religieuse, il est assez facile et très doux d'esquisser le portrait de cette âme de choix ; qualités et défauts, il importe de tout connaître. Cette étude permettra de comprendre mieux le travail de la grâce qui grandit la nature sans la détruire, et les dons surnaturels que Dieu versa, comme une pluie divine, dans l'âme de sa généreuse servante.

Il faut le reconnaître, la lecture de la vie de sainte Marguerite-Marie laisse très souvent dans l'âme une certaine impression d'effroi. Qu'on prenne son *Autobiographie*, la *Vie par ses contemporaines*, ou l'ouvrage de Mgr Languet, le résultat demeure le même. Le caractère de l'héroïne étonne au premier contact ; on se tient en garde contre elle, et du récit de tant de merveilles, de persécutions, de souffrances, et d'angoisses naît je ne sais qu'elle frayeur irraisonnée : sainte Marguerite-Marie semble avoir peu de chances de devenir jamais une sainte populaire, il faut avouer qu'elle ne l'est pas. La grandeur de son rôle dans l'Église universelle, se manifeste chaque jour davantage avec les développements magnifiques de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; cependant parmi les pèlerins de Paray-le-Monial, des milliers ignorent tout de sa vie et ne connaissent guère que son nom. Dans la pieuse chapelle de la Visitation, derrière les glaces de sa châsse d'argent doré où étincellent pierreries et

émaux, elle attire d'abord les yeux et les hommages des foules ; de Pâques au 17 octobre tous les visiteurs viennent s'agenouiller devant ses reliques exposées à l'entrée du chœur; les yeux s'emplissent un moment de la douce vision, les cœurs s'émeuvent au souvenir des faveurs reçues par la sainte en extase, à trois pas du lieu où les pèlerins se tiennent, et puis les heures passent, la vision chaque jour se fait plus lointaine, les émotions s'effeuillent ; trop souvent on oublie Paray et sa grande sainte.

Sainte Thérèse attire par sa vie active toute de luttes et de belle humeur, par la splendeur de son incomparable talent, par l'immense bonté de son cœur, par son magnifique bon sens tout pétillant parfois de grâce féminine : sainte Marguerite-Marie paraît un peu triste dans le calme austère de son cloître presque inconnu, enveloppée d'un douloureux manteau de souffrances physiques et morales, victime de la sainteté de justice comme de la sainteté d'amour, toujours un peu dolente malgré son indomptable énergie. Son héroïque tendresse pour Dieu, son empresement à porter des croix et toujours des croix, ne peuvent empêcher le lecteur même très surnaturel de sentir, lui aussi, à sa façon, la lourdeur du fardeau céleste, et de trembler au souvenir du poids effrayant dont il écrase les épaules de l'humble victime. La peur nous prend de le voir un jour s'abattre sur les nôtres.

Sans doute, personne ne l'oublie, c'est parfois un chant de triomphe, un hymne grandiose à la douleur,

qui, à travers les lèvres de Marguerite-Marie, va de de son cœur au cœur de son Dieu.

« Il me semble que nous ne devons plus respirer que flammes et amour, pur amour crucifiant et tout sacrifié, par une continuelle immolation de nous-mêmes au bon plaisir divin, afin qu'il s'accomplisse, parfaitement en nous, nous contentant d'aimer et de le laisser faire, soit qu'il nous abaisse ou qu'il nous élève, qu'il nous console ou qu'il nous afflige. Tout nous doit être indifférent pourvu qu'il se contente, cela nous doit suffire. Aimons le donc cet unique amour de nos âmes, puisqu'il nous a aimés le premier et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur au très saint Sacrement. Il ne faut que l'aimer, ce Saint des saints pour devenir sainte. Qui nous empêche donc de l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir ? »

Et encore :

« Vouloir aimer Dieu sans souffrir, ce n'est qu'illusion ; mais aussi je ne puis comprendre qu'on dise que l'on souffre quand on aime véritablement le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il change toutes les plus amères amertumes en douceur, et fait goûter des délices au milieu des grandes peines et humiliations. Mais, ma chère sœur, si le seul désir d'aimer ardemment ce divin Cœur peut faire cet effet, quels seront ceux qu'il produira dans les cœurs qui l'aiment véritablement, et dont la plus grande souffrance est de ne pas assez souffrir, ou plutôt de ne pas assez aimer ! A la vérité, je crois que tout se

change en amour pour une âme qui est une fois embrasée de ce sacré feu, et qui n'a plus d'autre exercice ni d'autre emploi que d'aimer en souffrant. Aimons donc notre divin Maître, mais aimons-le sur la croix puisqu'il fait ses délices de trouver dans un cœur, amour, souffrance et silence. »

Mais à côté du lyrisme de la souffrance, et plus fréquente, c'est la plainte douloureuse de Gethsémani qui vibre à nos oreilles :

« Il me semble que c'est tellement mon temps de douleur (le temps de carnaval) et d'amertume, que si (ainsi) je ne peux voir ni goûter que mon Jésus souffrant et délaissé, en compatissant à ses douleurs, desquelles son cœur adorable me pénètre si vivement que je ne me connais pas moi-même. »

Ailleurs elle écrit : « Aussi mon Dieu me faisait-il cette grâce que jamais il (le pain délicieux de la mortification et de l'humiliation) ne me manquait, ma vie s'étant toute passée parmi les souffrances du corps, par mes fréquentes maladies et continuelles infirmités. En outre mon esprit souffrait par des délictions, délaissements, et de voir offenser Dieu, lequel m'a beaucoup tourmentée et persécutée, et aussi de la part de moi-même qui ai été le plus cruel ennemi que j'ai eu à combattre et le plus difficile à vaincre. »

L'héroïque et douloureux refrain, qui sonne à chaque page, n'est pas sans apporter à notre âme une impression où je ne sais quelle angoisse se mêle à un peu de frayeur. Elle s'accroît encore au récit douloureux des premières années de la jeune enfant. Les

maladies s'abattent sans pitié sur ce pauvre petit corps qu'elles réduisent à l'état de squelette ; et quand, vers la treizième année, les membres paralysés reprennent force et vie, Dieu charge les créatures de travailler l'âme aimante de cette jeune fille, avide de joie et d'affection. Etrangère dans la maison paternelle, Marguerite se voit rudoyée, soupçonnée injustement et avec la dernière indélicatesse ; tout est sous clef, même les vêtements, même la nourriture ; elle n'a pas de quoi assister sa mère malade, et il lui faut aller mendier des œufs chez les paysans voisins. Vingt ans après ces douleurs cuisantes, elle ressent encore si vivement leur amertume, que nous retrouvons, dans les écrits de la religieuse, les souffrances passées toûjours aussi vivantes. Il n'est pas jusqu'à la simplicité du récit qui ne contribue à cette poignante émotion :

« [Dans] les angoisses où j'étais continuellement plongée, ne recevant parmi tout cela que des moqueries, injures et accusations, je ne savais où me refugier. Etant donc allée à la messe le jour de la Circoncision Notre-Seigneur, pour lui demander d'être lui-même le médecin et le remède de ma pauvre mère, et de m'enseigner ce que je devais faire, ce qu'il fit avec tant de miséricorde, qu'étant de retour, je trouvai sa joue crevée, avec une plaie d'environ la paume de la main, qui jetait une puanteur insupportable et personne n'en voulait approcher. Je ne savais point panser les plaies, et même ne les pouvais voir ni toucher auparavant celle-ci, pour laquelle je n'avais autre

onguent que ceux de la divine Providence, j'y coupai tous les jours beaucoup de chair pourrie. Je me sentais tant de courage et de confiance en la bonté de mon Souverain, qui semblait être toujours présent, qu'enfin elle fut guérie dans peu de jours, contre toute apparence humaine. »

Un éclair de bonheur traverse cette vie lors de l'entrée de Marguerite au couvent, mais la souffrance n'est pas longue à revenir. Les voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit la novice, effrayent les supérieures ; on l'oblige à voir des directeurs qui, ne comprenant rien à son état, branlent la tête, la raillent et ordonnent de faire manger de la soupe à cette jeune fille ; et « encore, remarque Mgr Languet, s'applaudirent-ils de la sagesse prétendue de leur décision ». A cause d'elle la communauté se divise ; des religieuses, et parmi elles quelques-unes sont très ferventes, critiquent toutes ces nouveautés contraires, à leur avis, aux constitutions de leur saint fondateur ; d'autres, celles qui trouvent dans les révélations de la sœur Marguerite-Marie une condamnation de leur relâchement, la traitent d'illuminée, et, dans le couvent comme au dehors, cherchent à monter les esprits contre elle. Toujours soumise, l'humble élue du Sacré Cœur, à l'exemple de son divin Maître, n'essaie même pas de se justifier, elle souffre en silence et prie pour celles qui la font souffrir. Le lecteur souffre lui aussi au contact de cette âme endolorie ; il admire sans doute, mais dans cette atmosphère de souffrances physiques et morales il semble que l'air

manque et aussi un rayon de soleil; c'est trop souvent avec une certaine satisfaction qu'il ferme le livre héroïque et sanglant.

Il y a plus, l'impression un peu pénible que nous cherchons à bien analyser ne vient pas seulement du spectacle de cette vie douloureuse : l'indécision apparente du caractère de sainte Marguerite-Marie nous surprend et nous étonne ; très simple et fort naturel en réalité, il ne laisse pourtant pas de paraître un peu compliqué. L'âme qui se déploie devant nous, toute pétrie de docilité et d'humble confiance, s'embarrasse de minuties qui touchent au scrupule ; elle a des raffinements de délicatesse qui peuvent passer pour des susceptibilités et qui en sont quelquefois, des retours sur elle-même qui laissent deviner l'amour-propre, et des recherches d'humilité qui décèlent une conscience par trop inquiète. Ses directeurs, les PP. de la Colombière et Rolin, ses supérieures, les Mères de Saumaise et Greyfié, lui ordonnent à plusieurs reprises d'écrire les grâces qu'elle a reçues de Notre-Seigneur ; cela lui coûtait beaucoup, mais obéissante elle le fait malgré sa répugnance ; seulement, son travail terminé, elle brûle le tout, faussement persuadée qu'elle a jusqu'au bout accompli l'ordre donné. La Mère Greyfié est obligée d'intervenir : « Non il ne suffit pas de m'écrire et puis le brûler sans que je le voie ; ne le faites plus, mais simplifiez votre esprit en toute votre conduite. »

La leçon était bonne et notre esprit s'étonnerait qu'après dix ans de vie religieuse, sainte Marguerite-Marie en eût besoin, si nous ne savions que dans les

âmes les plus saintes, Dieu le permettant ainsi, il reste, souvent jusqu'à la fin, certaines imperfections source d'humilité et de mérite ; le démon d'ailleurs sait bien lui aussi les entretenir.

Imperfection encore et bien classique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la tendance que nous révèle le fait suivant. Dans les derniers jours que passa la Mère Greyfié à Paray-le-Monial, elle ne put, par suite de circonstances qui ne nous sont pas connues, voir en particulier notre sainte qui la chérissait tendrement. Ce fut une peine bien vive, et, l'imagination aidant, la pauvre religieuse en vint à croire que son ancienne supérieure ne l'aimait plus, qu'elle l'avait évitée à dessein, et à faire tous les ridicules raisonnements que nous connaisons trop. Naïvement elle écrit à la Mère Greyfié, déjà partie, sa peine et son angoisse. Avec un grand surnaturel et un bon sens parfait celle-ci répond ;

« *Vive Jésus*

« De notre monastère de Semur, le 30 août 1684.

« Non, je vous assure, ma très aimée et chère sœur, il ne se peut pas faire et ne se fera jamais que vous perdiez la place que Notre Seigneur et votre vertu vous ont donnée dans mon chétif cœur. C'est peu pour vous que cela. Mais c'est pourtant la vérité que je vous aime sincèrement, cordialement et constamment. Mais souvenez vous que le bon Dieu qui souffre bien nos petits outrages contre son divin amour,

veut aussi que nous endurions quelquefois, et toujours avec paix et tranquillité, les petits accidents de la vie qui font tort à nos justes affections. Ce sont des surprises, des équivoques ou des interprétations qui, par-ci par-là, attaquent notre repos sur le point de la bienveillance et sainte amitié qu'on se doit, mais au fond ces petits orages s'en vont comme la fumée au vent, n'ayant point de solidité ni de vérité en eux. De ma part, je puis vous assurer que rien ne m'a fait ombre contre vous, et que je n'ai pas cessé d'être la même telle que quand vous m'avez connue être le plus toute à vous, et dans vos intérêts. Et c'est, je vous assure, sans nul dessein ni volonté, que je n'ai pas eu le bien de vous entretenir les derniers jours avant mon départ. Je suis fâchée non contre vous, mais contre moi-même, de vous avoir causé quelque peine sur ce sujet. Si vous voulez en user justement envers moi, vous laisserez aller toutes ces petites bagatelles et vous tiendrez à croire ce que je vous dis, qui est que je suis et veux être toujours de cœur toute vôtre en celui de Jésus Christ, à la miséricorde duquel je vous prie de recommander souvent nos misères. »

Que de fois pendant les six années (1678-1684) où elle fut supérieure à Paray, la Mère Greyfié eut à rasséréner l'âme un peu troublée et assombrie de sa fille si vertueuse et si aimée ! Un jour il fallait lui redire qu'on n'est pas hypocrite sans le vouloir, un autre jour la rassurer sur la légitimité de l'affection qu'elle

avait pour sa supérieure, et lui bien certifier que les pensées qu'elle pouvait avoir eues contre elle étant pleinement involontaires, ne sauraient être matière à confession.

Dans d'autres occasions, la Mère Greyfié, eut à réagir vivement contre les attaques du démon, qui portaient cette âme, avide de perfection, à des minuties qui ne pouvaient que la troubler, et par là même ralentir son élan vers le bien. Continuellement, l'habile directrice recommande à son enfant l'humilité et la simplicité : « Il n'y a pas de mal de faire quelques demandes sur lesquelles le prochain nous puisse taxer de gourmandise et de sensualité au manger; mais j'estime que c'est une perfection pour les filles de Sainte-Marie de suivre l'avis de saint François de Sales qui voulait qu'on fît le bien en esprit de simplicité, sans faire le fou ni le sage pour se faire mépriser ou estimer ; outre que faisant des choses pour nous gagner la mésestime des créatures, c'est vouloir profiter à leurs dépens, leur donnant occasion de manquer à la charité dont Dieu est offensé par elles. »

« Abandonnez-vous à la conduite des personnes commises pour vous faire ou donner les remèdes ; c'est contre la vertu de témoigner en ces sortes de rencontres qu'on a une volonté, une inclination, un propre jugement ; cela mal édifie. Si on vous interroge, il faut répondre avec simplicité, selon votre pensée, mais courtement, et puis ne pas réfléchir sur ce que vous avez répondu, pour connaître s'il a été bien ou mal reçu, parce que ces sortes de réflexions se

peuvent appeler le gland dont l'amour-propre s'engraisse ; le malheur est qu'on ne le tue pas à la Saint-Martin comme les porcs, et qu'il vivra autant que nous. Il n'y a singerie que ce maudit amour de nous-mêmes ne fasse, pour faire perdre la sainte simplicité aux âmes qui doivent aimer Dieu en se renonçant sans cesse à elles-mêmes. »

Ces indécisions, ces retours sur soi, ces recherches plus ou moins déguisées de l'amour-propre, on les retrouve dans toutes les natures impressionnables qui, de toutes leurs forces, tendent à la perfection ; elles ne doivent pas, chez sainte Marguerite-Marie, nous étonner plus que certaines gaucheries et maladresses inhérentes à sa nature. On connaît les désespoirs un peu bruyants de la sœur Catherine Augustine Marest, quand la sainte lui fut donnée à plusieurs reprises comme aide à l'infirmerie. L'infirmière et son aide étaient toutes les deux des religieuses d'une grande vertu. Toutes deux pauvres par le désir jusqu'au plus humble dénuement, ne se croyaient pas même dignes de porter ce qui ne pouvait plus servir aux autres, toutes deux étaient héroïques à supporter la souffrance : la sœur Marguerite-Marie ne broncha pas quand il fallut lui fendre le doigt jusqu'à l'os, la sœur Catherine-Augustine disait simplement au médecin chargé de lui remettre l'épaule, et qui la prévenait que l'opération serait douloureuse : « Faites votre devoir, je ferai le mien ; ne m'épargnez pas les douleurs et je souffrirai en silence. »

Mais l'héroïsme comme la vertu peuvent habiter

dans les natures les plus différentes. Douce, calme, humble, toujours abîmée dans l'ineffable présence de Dieu, la sœur Marguerite-Marie ne pouvait qu'à grand'peine, malgré son énergie, penser aux mille et un détails d'une infirmerie, et c'était là pour elle un tourment insupportable. Ame généreuse, ardente, toute de feu, la sœur Catherine-Augustine savait tout prévoir et tout entreprendre. D'une sainte robuste, elle bravait toutes les fatigues ; rien ne l'effrayait, et un jour que les lits manquaient, elle n'hésita pas à s'étendre, pour prendre son repos, près d'une sœur qui venait de mourir.

Mettre deux natures pareilles en présence, c'était les exposer à plus d'un choc, et, des deux côtés, nombreuses furent les occasions de vertu. La sœur Marguerite-Marie était maladroite, tout lui échappait des mains, et la sœur Catherine-Augustine se fâchait au nom de la pauvreté ; impitoyable pour elle-même, elle ne parvenait pas à se persuader que toutes les sœurs ne fussent pas aussi fortes et aussi habiles qu'elle. Surtout elle ne pouvait comprendre la douce puissance de l'amour divin qui remplissait l'âme de sa jeune compagne et, à certaines heures, lui rendait presque impossible toute attention suivie; elle répétait en riant, et il faut avouer qu'elle avait raison, qu'elle n'entendait rien à tous ces mystères de direction.

Il en était, hélas ! à la cuisine comme à l'infirmerie : la sainte laissait tomber parfois les portions qu'elle était chargée de porter. Sans doute pour se punir et se mortifier, elle les ramassait soigneusement et les

mettait « toutes remplies de terre » à sa place ; c'était la part dont elle se trouvait digne et joyeusement elle la recevait comme de la main de Dieu. Mais cela n'empêchait pas la sœur cuisinière de penser, elle aussi, qu'elle avait une aide vraiment peu adroite ; et ballotée d'emplois en emplois, la pauvre sœur Marguerite-Marie, malgré sa bonne volonté et sa vertu, ne parvenait à contenter personne.

En 1684, pendant six mois, et de 1687 à sa mort, les religieuses de Paray l'élurent assistante ; dans cette charge très honorable elle eut pourtant encore des distractions humiliantes. L'assistance doit balayer le chœur des religieuses deux fois la semaine, voire plus, s'il en est besoin. C'était là pour notre sainte une douce obligation. Un jour, alors qu'elle s'apprêtait à ramasser la poussière déjà réunie au milieu du chœur, elle apprend que les sœurs converses ont besoin d'aide. Toute charitable, elle se précipite et s'efforce de les secourir de son mieux, jusqu'à l'heure de l'office. Alors avec les sœurs choristes elle se rend à la chapelle. Hélas ! le tas de poussière était toujours au milieu du chœur, indéniable témoin de la distraction de la sœur assistante ; elle dut encore s'humilier et demander une pénitence.

Maladresses un peu trop fréquentes, indécisions de caractère, souffrances de sa jeunesse et si longues et si pénibles, mauvais traitements subis dans sa propre famille et qui parfois deviennent odieux, peines de la vie religieuse et physiques et morales, — nous n'avons pu que les exquisser, — pressoir divin de la sain-

teté de justice et de la sainteté d'amour sous lequel elle gémit broyée comme la victime de Gethsémani ; n'est-ce pas assez pour nous tenir un peu à l'écart ? et faut-il s'étonner si l'impression de gêne éprouvée, par beaucoup, à la lecture de la vie de sainte Marguerite Marie, ait été ressentie, de son vivant, à son contact par quelques-unes de ses compagues ?

La sœur Claude Marguerite Billet, entrée au monastère de Paray-le-Monial en 1675 et qui plus tard devient l'une de ses amies les plus intimes, dépose sons la foi du serment, au procès de 1715, que lorsqu'elle entra en religion et qu'elle eut vu la vénérable sœur Alacoque, « elle sentit en elle beaucoup d'éloignement pour sa personne qu'elle trouvait trop sérieuse et ne convenant pas à son humeur enjouée, qu'elle l'évitait autant qu'elle pouvait, jusqu'à ce qu'un jour ladite sœur Alacoque allant à elle l'arrêta et après lui avoir fait beaucoup d'amitié, lui parla sur ses dispositions intérieures et sur ce qui se passait de plus secret en elle, lui donna plusieurs avis pour sa conduite à l'avenir, ce qui attacha dans la suite ladite déposante à elle,d'autant plus que ladite déposante ne lui avait rien dit de ses dispositions. » Dès lors les deux sœurs vécurent dans la plus grande intimité, et quand en 1685 sainte Marguerite-Marie, fut chargée du noviciat, la sœur Claude-Marguerite, après dix années de vie religieuse, demanda d'y revenir pour achever, sous la conduite de sa vertueuse amie, sa formation spirituelle.

Si nous voulons bien connaître la grande sainte de

Paray, il faut faire comme la sœur Claude-Marguerite Billet, ne pas juger sur une première impression, elle n'est pas et ne peut pas être exacte. L'âme de la jeune Marguerite Alacoque ne s'est pas développée dans des conditions normales : la souffrance l'a fermée. Expansive, joyeuse, elle ne trouve personne à qui donner sa joie et ses confidences ; aimante, elle voit son amour même le plus pur, même le plus tendre, son amour, pour sa mère, broyé sous l'étreinte de la douleur ; pauvre fleur d'hiver elle n'a pas eu de soleil pour s'épanouir et ses jeunes racines ne purent s'étendre à l'aise dans une terre gelée. Dieu le voulait ainsi, et sa paternelle providence façonnait une sainte, mais c'est un travail béni et consolant d'écarter quelques défauts et quelques voiles pour pénétrer le sanctuaire intime de cet esprit et de ce cœur, où le Cœur de Jésus prit ses délices.

CHAPITRE II

CHARME NATUREL DE MARGUERITE-MARIE

L'affirmation peut paraître étonnante, elle n'en est pas moins vraie, la jeune Marguerite Alacoque avait un grand fonds de gaieté naturelle. Une sève de vie, qui ne cherchait qu'à se transformer en fleurs et en fruits de joie, bouillonnait en elle. Au sortir de la maladie qui, de dix à quatorze ans, la tint clouée sur son lit, quand elle commence, selon son expression si jolie, « à respirer l'air de la santé », elle ne rêve que divertissements et plaisirs, et veut se « donner du bon temps ». A dix-huit ans, persuadée, après de longues hésitations, qu'il est mieux pour elle de renoncer à toute idée de vie religieuse, elle cherche à se divertir le plus qu'elle pourra, et pour plaire au monde devient coquette. C'est parfois chez la jeune fille une exubérance, une fougue qui étonne. Sa joie éclate et déborde : aux jours de ses plus grands bonheurs surnaturels surtout, elle éprouve le besoin de laisser briller sur son visage et dans toute son attitude son plaisir, trop à l'étroit dans l'intime de son âme. Jamais peut-être elle ne montra plus de goût pour les divertissements, plus d'ardeur enfantine pour la parure que dans les jours qui précédèrent son

cntrée au noviciat. Elle revenait de Paray toute radieuse, enfin ses vœux étaient réalisés, elle était reçue chez les Sainte-Marie. Ce n'était plus qu'une affaire de moments. Alors éclatent des accès de gaieté exubérante et de coquetterie naïve qui étonnent ceux qui la connaissent mal. Elle semble « avoir pris une nouvelle vie », elle ne se sent plus « de contentement et de joie », elle porte « plus d'ajustements de la vanité qu'elle n'a jamais fait » ; elle se divertit de même, et à Lautecour comme à Verosvres ceux qui ne se rendent pas compte du vrai motif de cette allégresse s'en vont hochant la tête, et répétant : « Voyez-la, qu'elle a bien les façons d'une religieuse. » Mgr Languet, qui fut plusieurs années supérieur de la communauté de Paray-le-Monial, qui prit les informations juridiques sur le premier miracle accompli par sainte Marguerite-Marie, qui interrogea longuement, et bien des fois, en 1713, les religieuses qui l'avaient vue, entendue, aimée, persécutée aussi, qui semble bien par conséquent avoir été le plus à même de porter un jugement sur son caractère, nous la dépeint ainsi : « Son naturel la portait vivement au plaisir ; l'amour qu'elle avait conçu pour la solitude ne venait pas d'une humeur sauvage et mélancolique, elle avait l'esprit gai et enjoué, et ce naturel qu'on appelle heureux dans le monde, l'eût entraînée peut être dans le mal si la grâce n'eût pris le dessus avec une espèce d'empire, et si Dieu ne lui eût préparé, par sa providence, des moyens de se détacher des divertissements dont elle commençait à goûter la dou-

ceur. » Maitresse des novices en 1685 et en 1686, elle ne cessait de recommander « d'être gaie, joyeuse et contente, car c'est la vraie marque de l'esprit de Dieu qui veut qu'on le serve avec paix et contentement. Ne vous rendez point gênée ou contrainte. »

Cette gaieté naturelle, voilée chez Marguerite-Marie, dès son enfance, par une charmante modestie et tout embaumée d'humilité et de douceur, jette autour d'elle un attrait indéfinissable. Les familles des environs de Lautecour, qu'elle visite et console, ne savent vraiment pas lui résister. Son frère Chrysostome raconte ce qu'il a vu : « Elle aimait si fort la paix, surtout dans les familles, que par sa douceur elle accommodait tout, faisant des morales à la plupart, et consolant les autres avec une grâce à laquelle on ne pouvait résister... Par ses manières honnêtes et bienfaisantes, elle s'était attiré l'estime de tous les voisins, ne refusant à riche et à pauvre rien de ce qu'elle pouvait pour le spirituel et temporel, pour leur service. »

Elle garde dans la vie religieuse la même puissance conquérante, il sort d'elle une vertu faite d'onction, de douceur et d'humilité ; quarante-cinq ans après sa mort le souvenir n'en a pas vieilli. Voici comment les religieuses de la Visitation de Paray jugent Marguerite-Marie et l'une de ses novices, la sœur Claude Rosalie de Farges : « On l'a regardée longtemps (la sœur de Farges) comme un saint Jérôme qui n'accordait rien à la nature, ni pour elle ni pour les autres, différant en cela de notre vénérable sœur

Alacoque dont l'air doux et rabaissé jusqu'au centre de son néant, ne censurait jamais personne, et gagnait insensiblement par l'onction de ses discours. » Et ailleurs : « la sœur de Farges tâchait de copier au plus près sa chère maîtresse, «malgré la différence de leurs tempéraments ayant à son exemple humanisé sa vertu et adouci son extérieur ».

Les Ursulines de Mâcon, comme les Urbanistes de Charolles, avaient été, elles aussi, gagnées par cette modestie qui s'ignore. Les unes et les autres voulurent retenir dans leur couvent la jeune Marguerite Alacoque. Mais Dieu avait fixé sa place à Paray.

Sans doute, et cela pour des raisons trop longues à développer ici, bien des religieuses ne subirent pas l'influence de la sainte ; ce ne fut pas toujours de leur part mauvais vouloir, secrètes jalousies, ou petites rancunes ; il reste vrai pourtant qu'à Paray comme à Lautecour elle eut bientôt conquis les cœurs à force de douceur et d'humilité. Ses supérieures, la Mère de Saumaise, la Mère Greyfié, la Mère Melin, ne savent comment lui témoigner leur affection : « J'ai bien su, mon pauvre cher enfant, écrit la Mère Greyfié, que vous avez été bien malade. Si j'avais été près de vous durant ce temps, je n'en aurais pas tant souffert de peine, parce que tous les jours je vous aurais vue et su de vos nouvelles ; mais privée de cette satisfaction, je ne l'ai pas été de vos douleurs. »'La Mère de Saumaise, à Moulins comme à Dijon, s'empressait de mettre les meilleures de ses religieuses en relation avec sa chère fille de Paray, et la Mère Melin,

nommée supérieure en 1684, n'eut pour elle que des prévenances qui faisaient le désespoir de l'humble religieuse avide de mortifications.

Ses novices montraient pour leur sainte maîtresse un respect et une vénération pleine de tendresse; ce furent elles qui, à force de supplications, obtinrent qu'on la leur donnât pour directrice. Par grande faveur la sœur Claude-Marguerite Billet, la nièce du P. Antoine Billet, jésuite qui fut provincial de Lyon, obtint de revenir au noviciat pour vivre sous la direction de sa sainte amie ; la sœur Anne-Alexis Quinet de Maréchalle, qui donnait des leçons de chant aux novices, bien qu'elle fût alors chargée de la dépense et très occupée, tâchait de ne rien perdre des avis de la sœur Alacoque, et s'associait à toutes ses pratiques de piété. Chez elle, à une profonde affection, se joignait une immense reconnaissance : sainte Marguerite-Marie, par ses prières et ses conseils, l'avait transformée. A la voir passer dans les cloîtres, douce, modeste, silencieuse, dans toute la ferveur de sa jeunesse, les sœurs n'en croyaient pas leurs yeux. Cette religieuse de vingt ans, était-ce bien le petit diable qui, à treize ans, enfermé au couvent par sa mère contre sa volonté, montait sur les arbres de l'enclos, y nouait des cordes pour se sauver par-dessus les murs, et posant le cou sur un billot, s'écriait avec toute sa rage protestante : « Coupez-moi la tête, je mourrai contente, plutôt que de me rendre papiste, et rester avec les loups et les démons de religieuses » ?

Au début de 1685, la bienheureuse Marguerite-Marie, outre la sœur Claude-Marguerite Billet, avait quatre novices : les deux sœurs Verchère, Françoise-Rosalie et Péronne-Marguerite, la sœur Péronne-Rosalie Marque de Farges, et la sœur Marie-Françoise Bocaud, ; le 11 février 1685, elle reçut la sœur Marie-Christine Bouthier, et le 12 mai 1686, son petit Louis de Gonzague, la sœur Marie-Nicole de la Faige des Claines. Leur sainte directrice était tout pour ces enfants. Il faut lire, pour s'en convaincre, les avis si nets, si pressants qu'elle leur adresse ; on y sent comme elle peut tout dire, comme elle peut tout exiger.

Plus d'une fois il fallut calmer les jeunes têtes que l'amour de leur maîtresse emportait un peu. Lors de la première fête du Sacré-Cœur, le vendredi dans l'octave du Saint-Sacrement de l'année de 1685, et dans les premiers mois de 1686, lors du renvoi du noviciat de M^lle^ de Vichy-Champrond, sainte Marguerite-Marie eut beaucoup à souffrir de certaines religieuses, et encore plus de personnes très influentes en dehors du monastère, particulièrement du cardinal de Bouillon, parent de la jeune demoiselle. Elle supporta reproches, humiliations, privations de communions, sans un seul mot de plainte, selon son héroïque habitude. Les novices, quand leur sainte maîtresse ne les entendait pas, ne se croyaient pas obligées à la même vertu, et nettement prenaient parti pour leur directrice. La sœur Marguerite le sut, et tranchant dans le vif, elle leur écrivit :

« Mes très chères et bien-aimées sœurs dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je ne vous peux exprimer la douleur que je sens du mauvais usage que nous faisons d'une si précieuse occasion, pour lui donner des preuves de notre amour et fidélité. C'est lui-même qui a permis l'invention de cette croix, pour nous préparer à sa fête, et, au lieu de l'embrasser amoureusement, nous ne cherchons qu'à la secouer et nous en défaire. Et n'en pouvant venir à bout, nous y commettons mille offenses qui remplissent ce divin Cœur de douleur et d'amertume contre nous. D'où vient cela, sinon du trop d'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui nous fait craindre de perdre notre réputation, et la bonne estime que nous désirons que les créatures aient de nous ? Ce qui nous fait chercher à nous justifier, en nous croyant toujours innocentes, et les autres coupables ; pensant toujours avoir raison et les autres tout le tort. Mais croyez-moi, mes chères sœurs, les âmes humbles sont bien éloignées de ces pensées se croyant toujours plus coupables qu'on ne le fait paraître en les accusant... »

Suivent différents avis, entre autres celui-ci : « Vous vous abstiendrez de parler de X... ne vous en faisant aucun rapport les unes aux autres. » Si elles ne sont pas fidèles, elle leur déclare qu'elle priera l'adorable Cœur de Jésus de s'en venger lui-même, et qu'il ne faut plus penser avoir quelque part à son affection.

La sœur Marie-Rosalie de Lionne ne revint pas au noviciat en 1685; c'est probablement qu'ayant été

toujours sous la direction de sainte Marguerite-Marie elle n'éprouva pas le besoin de faire plus qu'elle ne faisait auparavant. Fille spirituelle elle aussi du P. de la Colombière, elle retrouvait chez la sœur Alacoque la bonté bienveillante et la sainteté de son regretté directeur ; son âme simple s'ouvrait à l'une comme elle s'était ouverte à l'autre, et Dieu, pour la paix de sa conscience, voulait cette ouverture.

Il n'est pas jusqu'aux sœurs anciennes qui ne furent contraintes elles aussi de subir, sinon le charme, au moins l'influence de la sainte. La Mère de Lévy Châteaumorand qui fut élue supérieure en 1690, quelques mois seulement avant la mort de la sœur Marguerite-Marie, ne l'aimait pas. Elle était parente de M^lle^ de Vichy-Champrond qui, nous venons de le voir, avait été renvoyée du noviciat en 1686, et ce renvoi l'avait sans doute blessée comme toute sa famille ; cependant elle estimait la haute vertu de la sœur Alacoque. La générosité de la religieuse qui, sur un ordre de sa supérieure, n'hésita pas à délaisser ses pratiques de piété les plus chères, ne fit qu'accroître cette estime. Dans les rapports plus intimes avec elle on ne pouvait que gagner.

Sans doute ici c'est plutôt l'influence surnaturelle que nous voyons agir, mais, de l'aveu de tous, la vertu de la sœur Marguerite-Marie s'enveloppait d'une telle bonne grâce et d'une telle charité qu'il est vraiment difficile de distinguer parfois entre les dons naturels et les dons surnaturels : ils s'unissent si intimement dans les faits, qu'on ne peut guère les isoler.

Les grilles des cloîtres, si hermétiquement fermées qu'on les suppose, ne restent pourtant pas impénétrables ; et, s'il faut en gémir trop souvent, il convient aussi de s'en réjouir quelquefois. Dès 1675, le P. Forest, jésuite, prédicateur à Paray-le-Monial, disait à Mlle de Lionne qu'il y avait au monastère de la Visitation une âme prédestinée, et que c'étai la vénérable sœur Alacoque. Cette parole nous permet de constater, pour la première fois, le rayonnement extérieur de l'influence de notre sainte. Les parloirs du monastère deviennent bientôt pour elle un lieu d'apostolat. Elle les a pourtant en horreur, il faut pour qu'elle s'y rende un ordre de la supérieure, et, à chaque nouvelle visite, c'est chez elle la même invincible répugnance. Au mois d'avril 1684, pour obtenir de Notre-Seigneur que la petite de Senecé, frappée d'apoplexie, retrouve la connaissance et puisse recevoir les derniers sacrements, elle fait le vœu qui lui coûtait le plus : « c'était d'aller au parloir sans résistance, lorsqu'elle y serait appelée suivant l'ordre de la règle ». Le vœu laissa la répugnance aussi vivace ; et cependant quelle influence bénie exerçait la sœur Marguerite-Marie Alacoque.

Près d'elle on venait chercher des conseils, et le P. de la Colombière n'hésitait pas à lui confier Mlle Catherine de Bisefranc quand il partit pour l'Angleterre. Depuis lors, jusqu'à la mort de la Sainte, Mlle de Bisefranc entretint des relations suivies avec elle, elle lui amenait souvent ses deux nièces, Suzanne-Marie et Marie-Philiberte de Bisefranc. Ce fut

dans une de ses visites que Suzanne-Marie, ayant fait demander la Mère de Lévy Châteaumorand, obtint d'entrer sur-le-champ au couvent, sans attendre l'autorisation de sa mère. C'était la petite prédestinée dont le P. de la Colombière avait prédit la vocation. Sa tante la lui amenant un jour un peu plus parée que de coutume, — elle avait alors huit ans, — le saint religieux, malade et à quelques mois de la mort, mit la main sur la tête de l'enfant et dit : « Cette petite tête sera un jour coiffée d'une manière bien différente ». C'est à M^lle de Bisefranc que la sœur Marguerite-Marie remit le billet qui, en 1682, retint le P. de la Colombière à Paray, lors de sa dernière maladie, quand, sur le conseil des médecins, il se préparait à quitter cette ville.

Au parloir aussi se décida l'entrée immédiate en religion de M^lle de Lionne. Que de visites l'avaient précédée où éclate le caractère volontaire, et d'enfant gâté de la prétendante. Le P. de la Colombière l'avait traitée avec un tact et une délicatesse exquises. Il ne fallait pas l'effaroucher : au bout de quelques années, vers 1679, la sœur Alacoque déclare que Notre-Seigneur veut que M^lle de Lionne se fasse religieuse ; le Père lui envoie sa pénitente. Mais celle-ci ne goûtait guère pareilles visites au début ; elle entr'ouvre la porte du parloir et demande du seuil ce qu'on lui veut, refusant d'approcher de la grille. Sœur Alacoque la prie de vouloir bien dire à son intention l'oraison des trente jours. M^lle de Lionne promet, ferme la porte, et s'en va se disant à elle-même :

« C'est pour me faire religieuse, mais je l'attraperai bien, car ma première intention en la disant sera pour n'en avoir jamais la vocation. » Et quelques mois plus tard, sur l'assurance que Notre Seigneur l'appelait à la Visitation, assurance que lui donneit la sainte, elle entrait au couvent, un beau matin, au sortir de la messe et sans revoir sa mère qui ne lui pardonna qu'au jour de sa profession.

Au parloir encore elle voit plusieurs fois Françoise Chalon, et Jeanne Dremière ; la première, supérieure, l'autre religieuse hospitalière de Paray ; elle les engage à fonder l'hôpital, les assurant que l'œuvre serait bénie de Dieu. Au docteur Guillaume Billet, médecin de la maison, et oncle de son amie, la sœur Claude-Marguerite, elle répète plus d'une fois la même chose.

C'est surtout après 1685 que son apostolat devient fécond ; les promesses du Sacré-Cœur en main, elle jette partout la semence bénie de la grande dévotion dont elle est l'évangéliste, et ce ne sont plus de simples femmes qui viennent chercher, près de l'humble visitandine, un mot d'encouragement ou un conseil salutaire, des prêtres, des religieux accourent consulter cette pauvre fille presque sans instruction, si décriée, si discutée, et s'en vont ravis de ce qu'ils ont vu et entendu. Deux jésuites, les PP. de Villette et Croiset, viennent de Lyon à Paray-le-Monial dans les premiers mois de 1690, pour s'entretenir avec elle ; en 1682, le P. Charles-Emmanuel de la Peyrouse arrivant à Paray, avait demandé à voir la sainte et,

quelques jours après, il vient remercier la Mère Greyfié, alors supérieure, de la permission qu'elle a bien voulu lui donner ; le P. Froment la visite souvent en 1688 et 1689, et le P. Leau eut avec elle de fréquents entretiens pendant la dernière année de sa vie.

Tout en faisant large place aux dons surnaturels, surtout à partir de 1685, il faut pourtant reconnaître que l'influence exercée par la sœur Alacoque tient en partie à ses dons naturels. Sa gaieté, même alourdie et comme effacée par les souffrances, sa modestie, sa douceur attirent et retiennent. A Lautecour comme à Paray, elle entraîne les âmes simples par le charme de sa bonté. Il n'y a pourtant là qu'un premier aspect de son caractère, une ébauche intéressante et curieuse ; le portrait reste à faire. Il faut au delà de ces apparences extérieures saisir l'âme elle-même, esprit, cœur et volonté.

CHAPITRE III

DONS DE L'INTELLIGENCE

Petite-fille de paysans bourguignons, Marguerite Alacoque possède le sens droit de sa race, un esprit sain qui n'est pas très étendu parce qu'il n'a reçu aucune culture, mais qui sait bien voir et presque toujours bien juger. Les écrivains qui aiment à nous la présenter comme une déséquilibrée et comme une personne à l'intelligence par trop rudimentaire, ou bien savent ce qu'ils disent et alors il faut s'en prendre à une intention bien arrêtée de la juger mal, ou bien ne savent guère ce qu'ils disent et alors leur jugement importe peu. La vérité est que sainte Marguerite-Marie possède un bon sens merveilleux.

On trouve chez elle sans doute certaines manières d'agir qui déconcertent, et des inexpériences d'enfant qui viennent soit d'un désir excessif de la plus grande perfection, soit d'une certaine tendance au scrupule. Elle-même s'étonne que, jeune fille, la pensée lui soit venue de copier naïvement, lors d'une de ces confessions générales, toutes les fautes qu'elle pouvait trouver dans les livres : elle ajoute avec une candeur qui désarme : « Bien est-il vrai que si j'avais cru d'avoir eu fait la plupart des choses dont je m'accusais, j'au-

rais été inconsolable. Je l'aurais été du depuis, de ces sortes de confessions, si mon souverain maître ne m'avait assurée qu'il pardonnait tout à une volonté sans malice. » Sans doute encore, de 1671 à 1684, elle semble être beaucoup tourmentée pour des détails qui vraiment n'en valaient pas la peine, et la Mère Greyfié eut souvent à intervenir pour l'encourager et la rassurer. Elle poussait la délicatesse jusqu'au raffinement et parfois au scrupule ; personne n'y contredit. Mais pourtant ne faut-il encore rien exagérer et ne pas oublier que son divin Maître l'avertit plusieurs fois que le démon l'attaquerait vivement, qu'il avait demandé de l'éprouver dans le creuset des contradictions et humiliations, tentations et dérélictions, comme l'or dans la fournaise et que tout lui avait été accordé ; qu'il enrageait de la tromper. Il est donc juste d'attribuer à la tentation, à l'action diabolique, certaines exagérations, comme aussi dans plusieurs cas il faudra reconnaître que sainte Marguerite-Marie s'est purement et simplement trompée.

Mais ces erreurs de détail, scrupules, exagérations, susceptibilités, ne sauraient faire qu'elle ne reste un type d'esprit droit et ferme. Voici comment, en 1715, la jugent, sous la foi du serment, deux de ses compagnes, la sœur Françoise-Rosalie Verchère, et la sœur Jeanne-Françoise Chalon : « La vénérable servante de Dieu a toujours passé, et dans la communauté et au dehors, comme une fille d'un grand jugement, d'un bon conseil et d'une fermeté inébranlable dans le bien, ce qui lui avait attiré une si grande es-

time que beaucoup de personnes même des plus éclairées la consultaient avant que d'entreprendre des affaires de conséquence..., qu'elle l'a ouï parler quand il s'agissait de quelque affaire de communauté avec beaucoup de justesse et de droiture, qu'on avait de grands égards à son sentiment qu'on suivait ordinairement, et qu'elle sait que du dehors on venait prendre son avis sur plusieurs choses de conséquence, entre autres sur l'établissement de l'hôpital de cette ville. »

On dira peut-être, et cela est exact, que le premier de ces témoignages vient d'une novice de sainte Marguerite-Marie, et le second d'une sœur qui ne la connut que pendant deux années. Ils gardent pourtant, il faut en convenir, leur autorité, et le fait d'avoir été donné sous la foi du serment y ajoute encore.

Mais voici qui défie toute critique. La Mère Greyfié fut supérieure à Paray de 1678 à 1684 : elle connut la sainte à l'époque où l'on discutait le plus ses visions et sa spiritualité ; femme d'un bon sens qu'il ne m'a pas été donné de prendre une seule fois en défaut, supérieure de divers monastères pendant trente-six ans, et à deux reprises de la communauté d'Annecy, on peut se fier à son témoignage. Voici comment la Mère Greyfié jugeait la religieuse qui lui avait toujours livré son âme entière et toujours tenu son cœur grand ouvert : « Elle était naturellement judicieuse et sage, et avait l'esprit bon, l'humeur agréable, le cœur charitable au possible ; en un mot l'on peut dire que c'était un sujet des mieux conditionnés pour bien réussir à tout, si le Seigneur ne l'eût exaucée en sa

demande d'être inconnue et cachée, dans l'abjection et la souffrance. » Voilà qui ne laisse rien à désirer.

Nous trouverons cependant peut-être mieux encore. En 1684, lors du départ de la Mère Greyfié et de l'élection de la Mère Melin, la sœur Marguerite-Marie Alacoque fut nommée assistante, c'est-à-dire qu'elle devint la première après la supérieure. Or, pour occuper cette charge il faut réunir au moins les deux tiers des suffrages. Dans la pensée de sainte Jeanne de Chantal l'assistante doit être la principale surveillante du monastère ; il faut, s'il se peut, « qu'elle ait bonne voix, qu'elle entende bien l'office, qu'elle soit sage, de bon exemple, de bonne observance et fort unie avec la supérieure ». La sainte quitta cette dignité en 1685, mais y fut réélue en 1687 et la garda jusqu'en 1690. Dans l'intervalle, c'est-à-dire en 1685 et 1686, elle fut directrice des novices ; nous avons déjà vu et nous reverrons encore avec quel succès. Voilà certes des emplois qui exigent un grand surnaturel sans doute, mais aussi une parfaite rectitude de jugement. Donnera-t-on jamais à une religieuse ayant un esprit faux, la surveillance d'un monastère et si, à la rigueur, trois ou quatre étourdies pouvaient voter pour elle, obtiendra-t-elle jamais les deux tiers des suffrages ? Chargera-t-on une personne qui n'aurait pas de bon sens d'instruire les novices, jeune espoir de la communauté, et de former, avec des mains maladroites, ces âmes tendres qui doivent se mouler à l'effigie vénérée des ancêtres ? On ne pose pas de pareilles questions, ou si on les pose on ne prend pas la

peine d'y répondre. On voudra bien se rappeler en outre qu'en 1690, la sœur Marguerite-Marie Alacoque fut présentée aux suffrages de la communauté pour être supérieure. Sans la demande faite par elle à Notre-Seigneur dans la nuit du Jeudi saint, et par laquelle elle suppliait son divin Maître de lui épargner cette croix trop lourde à ses épaules, il est probable qu'elle eût été élue.

Les témoignages que nous venons de citer font connaître ce que la Mère Greyfié et la communauté de Paray pensaient de la sœur Alacoque, leur appréciation porte sur les années qui s'écoulent de 1678 à 1690. Avant 1678 nous avons un témoin qui dépose, avec grande autorité, en faveur de la rectitude de son jugement, c'est le R. P. de la Colombière. En 1676, lors de son départ pour Londres, il n'hésita pas à confier l'une de ses filles spirituelles les plus chères, M^lle^ Catherine de Bisefranc, à la direction de sainte Marguerite-Marie. M^lle^ de Bisefranc ne voyait pas sans peine ni sans appréhension le départ de celui qui lui avait fait tant de bien. Pour la consoler, le P. de la Colombière lui dit (c'est elle qui l'affirme sous la foi du serment) : « On vous fera connaître une personne aux Sainte-Marie de laquelle vous devez suivre tous les avis comme si je vous parlais, puisque *moi-même je la consulte dans ce qui me regarde et suis ses avis.* » Sans doute, le P. de la Colombière savait de quelle éblouissante lumière l'Esprit-Saint éclairait l'âme de la sainte, mais il avait trop de tact et naturel et surnaturel, pour compter seulement et toujours sur un

secours extraordinaire : en lui confiant la direction de M^lle^ de Bisefranc, il affirmait en quelle haute estime il avait le sens droit de la sœur Alacoque.

Sur le sujet qui nous occupe plus même que sur tous les autres, rien ne vaut le témoignage des écrits de sainte Marguerite-Marie. La collection de ses lettres, de ses avis à ses novices et de ses autres écrits spirituels renferme de petits chefs-d'œuvre de bon sens, de finesse et de jugement. On y reconnaît sans doute, à la sûreté de la direction qu'elle donne, la main divine qui l'a formée ; mais aussi la justesse naturelle de son esprit y éclate évidente. Des traces nombreuses de préciosité, des allégories fastidieuses étonnent un peu nos esprits très positifs et qui vont droit au but, mais ce léger agacement dominé le lecteur est bientôt sous le charme. Les âmes qui désirent une direction ferme et juste peuvent aller la chercher dans ces écrits ; elles l'y trouveront.

La philosophie antique a déclaré que le comble de la sagesse consiste à se connaître soi-même ; Marguerite-Marie Alacoque se connaît admirablement.

Un peu scrupuleuse, elle avoue simplement qu'elle n'a pas toujours su distinguer entre le sentiment et la volonté ; cette indécision lui causa de vives souffrances dans les années de sa jeunesse. Voici dans quelle circonstance elle nous initie aux tiraillements intimes qui déchiraient sa conscience. Lors d'une confession générale, redoutant la vanité où la portait son naturel, elle n'osa pas faire connaître à son directeur les vertus qu'elle pratiquait : « Je lui dis quelque [chose]

de la manière dont je vivais, sur quoi il me donna plusieurs bons avis. Mais je n'osais pas tout dire, car je croyais que c'était une vanité de laquelle j'avais de grandes craintes, parce que mon naturel y était fort porté et que je pensais que ce que je faisais était pour ce motif, *ne sachant pas discerner le sentiment d'avec le consentement.* »

Comme sainte Thérèse, comme tous les grands saints, comme aussi toutes les âmes privilégiées, pénétrant dans une lumière surnaturelle les moindres imperfections de ses actes, elle y voyait la recherche d'elle-même, le moi, l'odieux moi, et peu habile encore à discerner entre l'impression et la volonté, entre l'action divine qui illumine pour purifier et l'action diabolique qui grossit pour effrayer, elle tombait, sans s'en rendre compte, dans les pièges habilement dissimulés du malin esprit.

Elle ne s'y trompa pas longtemps; elle eut bientôt vu clair et dans son âme et dans les ruses de Satan. Plus tard, avec une sûreté de main étonnante, cette religieuse si modeste n'hésitait pas à diriger les âmes à la lumière de son expérience surnaturelle, et le 17 janvier 1690 elle écrivait au P. Croiset:

« Pour le trouble que vous sentez s'exciter en vous, il est vrai que je pense que le démon y a beaucoup de part, mais j'espère qu'il ne viendra pas à bout de ce qu'il prétend par là, qui est qu'en jetant votre âme dans le trouble, il empêche notre divin Maître de se faire un trône de paix et d'établir dans votre cœur le règne de son pur amour, qu'il ira toujours augmen-

tant et perfectionnant jusqu'à consommation, pourvu que vous vous abandonniez et le laissiez agir. Ces craintes que vous avez sur ce qui vous peut arriver pour l'avenir ne lui plaisent pas, si je ne me trompe, et font obstacle à ses desseins, et à votre perfection, et, de quelle part qu'elles viennent voici le fruit qu'il veut que vous tiriez, celui d'un parfait et entier sacrifice d'esprit, qui vous fasse embrasser amoureusement ce qui vous sera représenté de plus fâcheux et humiliant sans réserve, et cela autant de fois que vous sentirez exciter ces troubles en vous qui, par ces moyens, confondrez votre ennemi et recevrez la même récompense que si vous aviez souffert toutes ces choses. Dès que vous aurez fait ces actes de sacrifices, il vous en faut promptement détourner, vous retirant dans le Sacré Cœur de Jésus jusqu'à ce que ces tempêtes et ces nuages ténébreux soient dissipés... De plus ces troubles sont encore excités en vous pour vous apprendre à mourir continuellement à vous-même, vous détacher de tous vos intérêts propres, afin qu'avec une entière défiance de vous-même vous demeuriez toujours abîmé et comme tout perdu dans les abîmes du pur amour. »

Tous les directeurs de conscience reconnaîtront une sûreté de vue et une pénétration peu ordinaires, dans les recommandations suivantes adressées par la sœur Alacoque, âgée de trente-six ans, à la Révérende Mère de Saumaise qui lui demandait un conseil : « Vous avez tout pouvoir sur ma chétive personne. C'est pourquoi je vous dirai simplement que Dieu veut de cette

âme une perfection plus relevée que du commun, et ceux qui la conduisent ne doivent pas craindre pour cela de mettre obstacle aux desseins de Dieu, mais seulement s'adresser à lui pour en recevoir conseil. Et puis tout simplement, il faut qu'elle se soumette aux avis de ceux qui la dirigent, se démettant de ses propres lumières qu'elle mêle souvent avec celles de grâce. Mais elle en doit laisser le discernement à ceux qui la conduisent, car ces fausses lumières apportent beaucoup de retardement à sa perfection, et font obstacle aux desseins de Dieu qui demande une entière démission et soumission de cette âme. »

Après des avis d'une telle netteté, donnés avec une autorité si grande, quand la sainte vient nous dire: « Je n'ai pas assez de jugement ni de discernement pour moi-même; en ce qui me regarde j'aimerais mieux suivre la volonté d'un autre que la mienne, n'ayant nulle peine à croire ce que l'on dit de moi, hors le bien, parce que je suis très méchante et remplie de défauts », nous entendons bien ce que signifie un pareil aveu. L'humilité y éclate, avec l'obéissance et le renoncement à la volonté propre qui, mal dirigée et trop pleine d'elle-même, pourrait éloigner de Dieu et de son pur amour; mais il faut ne savoir ni lire, ni comprendre, pour y voir le triste aveu d'une irrémédiable impuissance.

Dans les âmes mal équilibrées menées ou plutôt qui croient être menées par des voies extraordinaires, on trouve la manie déconcertante de vouloir toujours vivre

en dehors de la vie de tous, le besoin instinctif, quand ce n'est pas orgueil très conscient, de se distinguer en ne faisant pas comme tout le monde. Jusqu'au dernier moment de sa vie, la sœur Alacoque eut l'horreur de l'extraordinaire. Elle fut prise pendant sa dernière solitude, au mois d'octobre 1689, d'une extinction de voix qui dura trois semaines. Simplement, dans une de ses lettres, elle en faisait part à une de ses amies de Moulins, la sœur de la Barge. Sa lettre était longue, elle terminait gentiment : « Mais mon Dieu, ma chère sœur, je crois que ma langue s'est toute trouvée au bout de notre plume lorsqu'il a fallu vous écrire ; car ayant perdu la parole en retraite, il y a environ trois semaines que je ne parle pas. » La sœur de la Barge un peu intriguée demanda la cause de ce long silence, et insinua que probablement la sœur Marguerite-Marie voulait signifier, par là, que sa retraite avait duré trois semaines. Le 27 mai 1690, moins de quatre mois avant sa mort, la sainte répondait : « A Dieu ne plaise que je me fusse rendue singulière en voulant faire plus de retraite que les autres, qui n'en avaient que dix jours. » Elle s'était tuè parce qu'elle avait perdu la voix et ne pouvait parler.

Notre- Seigneur, son Maître divin, ne lui avait-il d'ailleurs pas dit, dès le début de sa vie religieuse, avant même sa profession, de tenir pour suspect tout ce qui la retirerait de l'exactitude à la règle ? Là comme partout, Marguerite-Marie suivait donc la direction surnaturelle en parfait accord avec sa rectitude d'esprit.

Il est d'ailleurs curieux et très facile d'observer comment la sainte se sert habilement de son expérience personnelle pour donner aux autres des conseils appropriés à leur situation. Bien souvent, en exposant une doctrine, il semble qu'elle ne fasse qu'analyser un de ses états d'âme, et nous montrer à nu sa propre vie. Avant de donner ses enseignements, elles les a vécus. Ne pourrait-on pas faire suivre, et comme illustrer par des traits bien connus de sa vie, chacun des conseils qu'elle adresse, au début du noviciat, à son petit Louis de Gonzague, la sœur Nicole de la Faige des Claines : « Aimez à être tenue comme un néant dans la maison de Dieu. Chérissez et honorez ceux qui vous humilieront ou qui vous mortifieront ; regardez-les comme vos plus grands bienfaiteurs et dites en vous-même : si on me connaissait, on verrait que j'en mérite bien davantage. Lorsqu'on vous accusera, pensez que Jésus-Christ ne s'est pas excusé ; qu'à son exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne seriez pas coupable de ce dont on vous accuse » ?

L'avis suivant, par lequel elle met une de ses novices en demeure de préférer Notre-Seigneur à la créature, rappelle ses propres résistances et ses hésitations à sacrifier une amitié chérie : « Souvenez-vous, ma bien aimée sœur, que vous avez un Époux jaloux qui veut absolument tout votre cœur ou il n'en veut point. Si vous n'en chassez les créatures, il en sortira ; si vous ne les quittez ainsi que leur amour, il vous quittera et vous ôtera le sien. Il n'y a point de mi-

lieu : il veut tout ou rien. Son cœur vaut bien le vôtre pour le moins. »

Dans sa propre expérience encore elle trouve les secours qui aideront à triompher de ces affections particulières. « Et voici les moyens qu'il faut prendre (pour vous détacher de cette sœur) : c'est de lui témoigner de l'indifférence pour sa santé, de chasser cet empressement pour tout ce qui la concerne, n'en parlant que par nécessité, n'affectant point de vous mettre près d'elle, dans les conversations, ne lui faisant caresse par des paroles d'affection et témoignages de complaisance. Et si elle vous parle de l'indifférence que vous lui témoignez, dites-lui simplement que Notre-Seigneur vous a fait connaître que l'attachement que vous aviez pour elle, était un obstacle à votre perfection. »

La finesse avec laquelle elle sait voir, dans les âmes de ses novices ou des autres personnes qui recourent à elle, les traits communs qu'elle a depuis longtemps observés dans son âme, ne nuit en rien à la pénétration psychologique qui lui fait analyser les caractères les plus différents du sien. Elle signale à la sœur Marie-Christine Bouthier les brusques sautes d'humeur qui rendent si pénible la vie en commun, les manquements à la règle si fréquents, nés du sans-gêne ou d'une trop grande familiarité. Et voilà certes des défauts dont on ne saurait trouver la trace la plus légère dans sa vie. Toujours humble, elle termine parfois un long avis par cette remarque : « Et je ne sais si je vous parle conformément à votre disposition ».

A la justesse d'esprit que tous ceux qui ont eu commerce avec elle ont reconnue, elle joint en effet une candeur et une humilité qui ravissent. Chez elle vraiment il n'y eut jamais de ruse, et en vain on chercherait un détour. A ses directeurs, à ses confesseurs, à ses amis, elle ouvre, aussi large que Notre-Seigneur le lui permet, la porte de son âme. Elle a la candeur d'un enfant comme presque toujours elle en a le style simple. Elle entre dans des détails qui, même à son directeur, auraient pu sembler inutiles s'ils n'étaient révélateurs de la limpidité de son âme: « Et puis je prenais la discipline tous les jours, tant que je pouvais, en carême, pour honorer les coups de fouet de sa flagellation. Mais quelque long temps que je me la donnasse, je n'en pouvais guère avoir de sang pour offrir à mon bon Maître, pour celui qu'il avait répandu pour mon amour. Et comme c'était sur les épaules que je me la donnais, il me fallait bien du temps. » Et encore: « J'estimais comme saints ceux qui demeuraient beaucoup en confession pensant qu'ils n'étaient pas comme moi, qui ne savais pas m'accuser de mes fautes. » Bien loin d'excuser ses imperfections elle semble prendre à tâche de les grossir; elle parle de son amour-propre comme si vraiment elle en eût été pétrie: misérable pécheresse, elle s'étonne que l'enfer ne s'entr'ouvre pas sous ses pieds pour l'engloutir : elle affirme que son esprit est grossier, peu spirituel. Malgré sa grande humilité, il lui faut pourtant reconnaître qu'il y a quelques bonnes actions dans sa vie; mais pour sûr, c'est bien sans

aucun mérite de sa part. Si nous l'en croyons, elle y est comme contrainte par une puissance souveraine à laquelle elle essayerait vainement de résister.

Sa candeur, son humilité semblent s'ignorer, tellement elles jaillissent des plus intimes profondeurs. Si parfois, dans la manière dont lui parlent ses correspondants, elle devine le charme et la confiance qu'inspire son aimable simplicité, elle s'efforce d'atténuer cette impression trop favorable. Aux réponses du P. Croiset, elle sent bien quelle joie il éprouve à lire ses lettres, et elle lui écrit le 21 août 1690, deux mois avant sa mort : « Il faut vous dire une chose dont je m'oublie toujours en vous écrivant, qui est que je connais bien, par les vôtres, que ma manière simple de m'expliquer vous trompe, et vous donne une idée de ce que je devrais être, mais ce dont à la vérité je me vois si éloignée que je n'y pense qu'avec crainte et tremblement, et rien ne me surprend plus que lorsque l'on donne quelque créance à ce que je dis, me voyant aussi méchante que je la suis. » Toute cachée et comme engloutie dans son néant, il a fallu, pour nous faire connaître l'harmonieux équilibre de ses facultés, le témoignage de ses supérieures et de ses compagnes, leur confiance qui l'éleva aux charges d'assistante et de directrice, et l'appel réitéré du Cœur de Jésus qui, la choisissant pour apôtre, voulut que par ses écrits, lettres, autobiographie, avis à ses novices, elle manifestât, en outre des grâces reçues, la rectitude d'esprit qu'elle garda toujours et l'humble candeur de son intelligence.

L'intelligence de sainte Marguerite-Marie est droite, mais ce n'est pas une intelligence cultivée. L'habileté qu'elle montre à se servir des connaissances acquises, prouve que la sœur Alacoque aurait pu développer ses talents ; les circonstances lui ont manqué ; ce n'est pas elle qui a manqué aux circonstances. Elle a fort peu d'imagination, mais une sensibilité exquise. Par une éducation mieux suivie ses dons naturels se fussent élargis. « J'ai été élevée, nous dit-elle, jusqu'à l'âge d'environ huit ans et demi, sans autre éducation que des domestiques et des villageois. » A huit ans et demi, quelque temps après la mort de son père, arrivée en décembre 1655, Marguerite entre chez les Urbanistes de Charolles. Leur maison se trouvait en plein centre de la ville, tout près du château dont il reste deux tours. Elle y étudie environ deux ans ; la maladie qui la torture quatre années, l'empêche de continuer son éducation. Au témoignage de son frère Chrysostome, elle avait, pendant son séjour à Charolles, appris à lire et à écrire en perfection. Le fait est qu'en 1660, elle signe, comme marraine, au registre des baptêmes de la paroisse de Verosvres, de sa large écriture, avec autant de netteté et d'assurance que sur le registre des professions de Paray-le-Monial.

Après sa guérison, âgée de quatorze ans, elle ne retourne plus en pension et tout nous permet de conclure qu'à partir de ce moment elle ne s'occupe plus d'études ; elle leur a donc consacré en tout deux années. C'est peu, et si l'on excepte la lecture et l'écriture dont nous parlait à l'instant son frère Chrysos-

tome, on ne voit pas bien ce qu'elle put apprendre alors.

Dans les années qui s'écoulent de 1660 à 1671, date de son entrée à la Visitation, persécutée par sa grand' mère paternelle et sa tante, et même par les domestiques, chargée de surveiller les enfants de son oncle Toussaint Delaroche, de prendre soin du ménage, seule à soigner sa mère bien-aimée, souvent et parfois dangereusement malade, elle ne peut alors acquérir les connaissances qui lui manquent. Elle lit très peu. Elle-même raconte d'une façon charmante comment, ouvrant la *Vie des Saints*, elle se disait : « Il m'en faut choisir une bien aisée à imiter, afin que je puisse faire comme elle a fait et devenir sainte comme elle. » Elle ne connaît guère d'autres livres ; c'est elle encore qui en témoigne. Cependant la tradition veut qu'elle ait apporté au monastère de Paray la traduction de l'*Imitation* par Corneille. On y conserve encore le second volume d'une édition in-12 qui lui aurait appartenu !

Les beaux vers du grand poète, qui avaient sonné si tôt dans sa jeune mémoire, contribuèrent sans doute à développer en elle je ne sais quel besoin de rythme et d'assonance. Souvent, même en prose, sa pensée se formule par un vers et les rimes s'y trouvent quelque fois : « C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours. » Le rythme change, alors que les rimes demeurent : « C'est dans cet abîme d'amour où est notre demeure et repos pour toujours » et encore : « Assure-le que mon pur amour vous unit en

moi pour toujours. » On trouve aussi, toujours dans la prose, bien entendu, des rythmes brisés et des rimes qui s'en vont au hasard : « Car je ne demande rien tant dans ce sacrement qu'un cœur contrit et humilié, qui, d'une volonté *sincère* de ne plus me *déplaire*, s'accuse sans *déguisement*, et pour lors je pardonne sans *retardement*, et de là il s'ensuit un parfait *amendement*. »

On rencontre même dans les écrits de la sainte quelques vers ; ils n'ont rien de poétique, il faut le reconnaître. Elle a composé des cantiques spirituels. Quelques strophes y chantent, mais combien rares. Ici et là le sentiment emporte l'expression et s'illumine d'une métaphore :

Je suis une biche harassée
Qui cherche la source d'amour ;
La main du chasseur m'a blessée.
Son dard me brûle nuit et jour.

Mgr Languet, reproduit cette strophe dans *la Vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque* (édition de 1729, p. 443) :

Je suis une biche harassée
Qui cherche l'eau avec ardeur ;
La main du chasseur m'a blessée
Son dard a percé jusqu'au cœur.

L'écrivain a toujours tort qui change un texte. En outre, à ne juger les deux strophes que du seul point de vue littéraire, il est évident que les vers de la pauvre visitandine sans instruction, l'emportent sur

ceux du docte académicien. La sœur Alacoque exprime ce qu'elle a senti, la flamme d'amour brûle ses mots comme elle a brûlé son cœur ; Mgr Languet éteint l'idée qui n'a pas vibré chez lui dans un sentiment.

Toutefois pareille trouvaille est rare, il faut chercher longtemps pour découvrir, dans les cantiques de la sainte, deux ou trois vers où brille un rayon de poésie. On rimait beaucoup à Paray, elle a fait comme tout le monde. L'exemple venait de haut. La Mère Touvant, directrice des novices, et qui déjà avait été supérieure pendant douze ans, faisait des vers ; la Mère Greyfié écrivait à notre sainte : « Si je puis faire quelque chose en rimes, ce sera pour vous selon ma promesse » ; plusieurs religieuses rimaient aussi, la sœur Alexis de Maréchalle, la sœur Marie-Suzanne Piédenuz, la sœur Madeleine-Victoire de Vichy-Champrond. Elles y trouvent un pieux délassement, mais ne se préoccupent guère de travailler pour l'immortalité.

Il est assez difficile de préciser l'action exercée sur l'esprit de la sainte par la formation religieuse reçue à la Visitation. La Mère Anne-Françoise Touvant, qui, la première, travaille l'âme de la jeune novice, fut toujours considérée comme une parfaite religieuse ; sainte Jeanne de Chantal elle-même avait loué ses qualités. « C'était une fille d'une piété rare et solide, d'une fidélité entière à la pratique de sa règle, et à tous les plus petits devoirs de son état... Une des plus remarquables entre ses bonnes qualités, c'était

un talent particulier pour fortifier les âmes dans leurs peines, et pour les conduire à une vertu mâle et courageuse, avec cet esprit de discernement qui sait, sûrement et promptement, démêler ce qui vient de Dieu dans la conduite des âmes, d'avec ce qui n'est que l'effet de l'illusion ou de ces ferveurs passagères qui n'ont d'autre fond que l'imagination ou l'amour-propre. » Voilà un éloge magnifique, et, avec Mgr Languet, nous sommes contraints d'avouer que Dieu s'y entend à choisir les âmes dont il veut se servir pour ses desseins providentiels. Cependant, la figure de la mère reste trop vague pour essayer de déterminer quels traits se retrouvent dans l'enfant.

L'empreinte de la Mère Greyfié seule est visible sur l'âme de la sainte Marguerite-Marie. Chez toutes deux le lecteur ne tarde pas à distinguer le même amour du silence, la même horreur du parloir, le même besoin de supporter sans murmure les reproches injustifiés, la même crainte des jugements de Dieu, le même respect de sa sainteté infinie. Toutes deux possèdent les mêmes qualités intellectuelles : rectitude de jugement, bon sens parfait, dans deux tournures d'esprit différentes. L'une plus militaire et il faudrait dire plus gauloise, si le mot ne traînait toujours avec lui un sens plutôt mauvais : l'autre plus effacée, plus enfermée dans sa modestie et son néant. Toutes deux sont pleines de délicatesse et de charmante affabilité, mais avec la même nuance. Un curieux travail consisterait à comparer les avis donnés par la Mère Greyfié à notre sainte, avec ceux que la sainte

donna plus tard à ses novices. Combien d'idées semblables, d'expressions semblables aussi !

Se rappelle-t-on la piquante manière dont la Mère Greyfié parle des retours, que la vanité nous porte à faire sur nous-mêmes : « Ces sortes de réflexions se peuvent appeler le gland dont l'amour-propre s'engraisse ; le malheur est qu'on ne le tue pas à la Saint-Martin comme les porcs, et qu'il vivra autant que nous. » Sainte Marguerite-Marie écrit, quelques années plus tard, à la sœur Marie-Catherine Bouthier : « Ne donnez pas la liberté à votre esprit de tant réfléchir inutilement sur ce qui vous mortifie et humilie ; cela ne sert qu'à éteindre en nous l'esprit intérieur et *à engraisser notre amour-propre.* » Le souvenir semble évident ; et l'emprunt fait par la sœur Alacoque à sa bien-aimée supérieure permet de mieux juger leurs deux esprits, également pondérés dans leur allure si différente.

Au monastère de Paray sainte Marguerite-Marie n'eut pas le temps de lire beancoup plus que dans sa famille. Les exercices communs reviennent très nombreux à la Visitation, et les emplois confiés à chaque religieuse occupent presque tous les moments libres. Dans les instants de loisir, elle pouvait feuilleter les écrits de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'elle connaissait si bien, *le Combat spirituel*, les livres du P. Rodriguez, les œuvres du P. du Pont. Chaque année elle entendait au réfectoire la *Vie dévote*, de son saint fondateur. Voilà des ouvrages de sûre doctrine, dont

on peut ici ou là raconnaître l'influence dans ses écrits, mais comme voilée. Elle ne les cite pas. Nourrie pourtant de leurs fortes idées, qu'elle a faites siennes par une méditation assidue, elle apparaît comme s'étant assimilé leur substance, et son esprit s'est élargi à leur contact. Cependant les citations de saint François de Sales, et cela n'a rien qui surprenne, sont assez fréquentes ; il s'en trouve aussi quelques-unes de saint Augustin : au moins une dizaine de fois elle revient à cette grande pensée du saint docteur dont elle varie l'expression : « Notre cœur n'est fait que pour Dieu. Malheur à lui s'il se contente de moins que de Dieu, ou s'il se laisse brûler de quelque autre feu que de celui de son pur amour. » La sainte connaît aussi le P. Nouet, le P. Guilloré, M. de Bernières.

Les emprunts les plus nombreux sont faits à l'Ecriture sainte, ou à l'office divin. Les religieuses avaient à leur disposition « un livre des Evangiles, un des Psaumes de David en vers, un en latin et en français pour la consolation des sœurs qui désirent entendre ce qu'elles disent à l'office ». Je citerai un seul exemple : dans son cantique en l'honneur du saint Sacrement, la bienheureuse Marguerite-Marie écrit :

L'âme pure y trouve la vie.
La méchante y trouve la mort ;
Toutes deux dans la même hostie
Rencontrent un différent sort.

On a reconnu saint Thomas et la prose *Lauda Sion* :

Mors est malis, vita bonis :
Vide paris sumptionis
Quam sit dispar exitus.

L'étude des influences extérieures ne pourrait donc qu'aider fort peu, à connaître la trempe d'esprit de sainte Marguerite-Marie. Il n'en va pas de même de son style : là tout parle, tout vit et dès lors tout devient significatif. L'âme monte à fleur de texte ; il suffit de regarder pour la voir.

La sœur Alacoque ne se relisait jamais ou presque jamais. Elle-même nous en avertit et il est bien facile de s'en apercevoir : « Ne m'étant pas permis de lire mes lettres, je demeure dans l'ignorance de ce que j'y mets, car je l'oublie à mesure que je l'écris, et ne sachant si je redis toujours la même chose, cela me fait sentir de grandes confusions et grands désirs de ne jamais écrire. » Le lecteur a donc le premier jet de sa pensée ; il la recueille toute vibrante, toute chaude de l'émotion de l'âme.

Marguerite-Marie Alacoque s'exprime comme un enfant. Elle laisse ses idées se suivre les unes les autres, sans indiquer d'ordinaire leur liaison. Comme le jeune écolier qui fait un récit, elle jette à profusion les *et* et les *et puis*. Je ne crois pas exagérer en affirmant qu'un bon tiers des phrases du *Mémoire* de sa vie commencent par *et*. Son esprit est comme une cire molle, l'impression reçue s'y enfonce, et y grave d'elle-même une image ressemblante ; dans les mots du récit, comme dans un miroir, nous en percevons tout le relief et toute la fraîcheur.

D'un mot elle fait bondir toute sa joie de convalescente : « Sitôt que je commençai à respirer l'air de la santé... » ; d'un mot elle exprime son bonheur d'être

devant le saint Sacrement, « où je me sentais tellement appliquée que je ne m'y ennuyais jamais ». On entend la voix du curé de Verosvres, son parrain et son oncle à la mode de Bretagne. « Il arrivait en punition de mes péchés [que] je ne pouvais point dormir les veilles de Noël, et le curé [de] la paroisse criant tout haut à son prône, que ceux qui n'avaient point dormi ne devaient point communier qu'ils ne l'eussent fait, et, moi ne le pouvant, je n'osais pas communier. »

D'une famille encore toute voisine du peuple, elle se sert d'expressions toutes populaires et même un peu triviales. Elle parle « de se donner du bon temps » ; en face d'une déception elle écrit : « j'étais bien éloignée de mon compte » ; « le démon crève de dépit de ne pouvoir empêcher cette aimable dévotion », dit-elle au P. Croiset dans sa dernière lettre ; le 15 septembre 1689, rappelant les persécutions qu'elle eut à souffrir, elle lui disait : « tous me tombaient dessus ». On les rencontre assez souvent, Dieu merci, ces expressions vivantes et réalistes ; elles réveillent l'attention du lecteur un peu fatigué par la monotonie des idées, de de la construction, des phrases sans fin reliées, comme avec des crampons, par de pesants relatifs : « Et l'on me fit parler à quelques personnes de doctrine, lesquelles bien loin de me rassurer dans ma voie, augmentèrent encore plus mes peines, jusqu'à tant que Notre-Seigneur renvoya ici le P. de la Colombière, auquel j'avais parlé en mon commencement, que mon souverain Maître me promit, quelque temps

après m'être consacrée à lui, qu'il m'enverrait un sien serviteur, auquel il voulut que je manifestasse, selon l'intelligence qu'il m'en donnerait, tous les trésors et secrets de son sacré Cœur, qu'il m'avait confiés, parce qu'il me l'envoyait, pour me rassurer dans ma voie, et pour lui départir de grandes grâces de son sacré Cœur, qui les répandrait abondamment dans nos entretiens. »

Il faut savoir ne pas s'effaroucher de constructions aussi incorrectes ; elles témoignent l'inexpérience de la sainte et la difficulté qu'elle ressent à ordonner les faits. De tous les côtés à la fois ils assiègent la mémoire, sans qu'elle puisse en bien saisir l'enchaînement, ou discerner l'utilité. Il faut savoir être patient, mais si on a le courage de briser l'os, on savoure la moelle.

Tout change quand la sœur Alacoque vibre au contact d'une des grandes idées qui illuminent sa vie, ou s'échauffe à l'un des sentiments qui brûlent son cœur : « Aimez donc, comme dit saint Augustin, et faites tout ce que vous voudrez. Et comme l'on ne peut aimer sans souffrir, aimons donc et souffrons tout ensemble, et n'en perdons pas un moment ; car toutes les croix sont précieuses à un cœur qui aime son Dieu et veut être aimé de lui. Tâchons de nous rendre des véritables copies de notre Amour crucifié. »

Eminemment impressionnable la Bienheureuse, embarrassée dans un récit, redevient elle-même quand l'émotion, entre dans son âme, et il ne faut jamais l'attendre bien longtemps. On peut, presque au ha-

sard, prendre parmi les lettres publiées dans le second volume de *Vie et Œuvres*, — j'excepte bien entendu quelques courts billets écrits à l'occasion d'un envoi de livres ou d'images du Sacré-Cœur, — presque toujours la troisième ou quatrième phrase commence par une exclamation. Sous l'effort du sentiment, l'expression jaillit brûlante dans une apostrophe parfois toute lyrique : « Ah ! que plutôt il m'accable ici-bas de toutes sortes de tourments que de me priver un seul moment de l'aimer ! Oui, je le veux aimer, quoi qu'il m'en puisse coûter ; et je souhaite que vous l'aimiez avec tant d'ardeur que votre cœur s'en puisse consommer. » Parfois il n'est pas besoin de prélude à cette ferveur bouillonnante, elle éclate dès la première ligne : « Béni et aimé soit éternellement le Seigneur, ma très honorée et toute chère Mère, qui n'a pas permis que nous ayons plus tôt la consolation de vous répondre. » « Enfin c'est donc cette fois, chère amie, qu'il nous faut toute consommer sans exception ni rémission, dans cette ardente fournaise du sacré Cœur de notre adorable Maître, dont il ne nous faut jamais sortir. »

Habituée à traiter avec Notre-Seigneur toujours présent, elle vit dans ces colloques divins, la tristesse et la joie, l'humilité, la souffrance, l'amour, passant tour à tour sur son âme, en tirent, d'ineffables accents. Il s'est ainsi formé en elle comme un besoin de toujours parler à quelqu'un. Quand elle prend la plume, elle commence par poser devant elle la personne à laquelle elle s'adresse et, malgré les apparences con-

traires, ne la perd pas de vue. Elle a parfois des mots qui nous surprennent et que nous ne comprenons qu'à la réflexion. Dans le *Mémoire de sa vie*, après un cri de reconnaissance jeté vers Dieu, de toute l'ardeur de son âme: « Que rendrai-je au Seigneur pour les grands biens qu'il m'a faits? O mon Dieu, que vos bontés sont grandes à mon égard de vouloir bien me faire manger à la table des saints, et des mêmes viandes dont vous les avez sustentés; me nourrissant avec abondance des mets délicieux de vos favoris et plus fidèles amis, moi qui ne suis qu'une indigne et misérable pécheresse »; elle écrit sans transition: « Aussi, savez-vous bien que sans le saint Sacrement et la croix je ne pourrais pas vivre... » Le *savez-vous bien* ne laisse pas d'étonner, c'est un appel direct au P. Rolin auquel nous ne pensions guère, mais qui reste toujours en face de la sainte; elle n'a pas besoin d'effort pour le retrouver, il est là.

Une pareille vivacité d'impression ne va pas sans inconvénient. On peut prévoir l'instant où, dominée par une idée ou un sentiment, la sœur Alacoque se laissera emporter, les mots trahiront sa pensée. Elle écrivait le 10 août 1689 au P. Croiset, nous avons encore l'autographe de cette lettre: « O mon cher frère dans ce divin Cœur, s'il m'était permis de manifester les richesses infinies qui sont cachées dans ce précieux trésor, et desquelles il enrichit et met en jouissance ses plus fidèles amis; si nous les pouvions comprendre, nous ne nous épargnerions pas en rien pour lui procurer le plaisir qu'il désire avec [tant]

d'ardeur, et pour [moi] je voudrais avoir des millions de vies pour les sacrifier, par tous les tourments les plus effroyables qui se peuvent imaginer, même par tous [ceux] de l'enfer, sinon de haïr ce tout aimant et tout aimable Cœur, puisque tous les autres supplices me seraient un plaisir pour le faire régner. Il n'y a point de réserve, si me semble, que cette privation de son amour qui est un mal auquel je ne me puis rendre, ayant de l'horreur seulement de l'entendre. Mais si pourtant cela était nécessaire à l'accomplissement de ses desseins, je sacrifierais tout sans réserve, mon cœur ne se sentant plus susceptible, si me semble, que des intérêts de ce divin Cœur.»

Pour qui connaît un peu les habitudes d'esprit de la sainte et les pensées qui lui sont familières, rien de plus facile que de voir comment, à un moment donné, la vivacité de l'impression l'emporte sur l'idée. Elle se dit prête à tous les sacrifices pour aider à la diffusion du règne du Sacré-Cœur, à tous les tourments, même à ceux de l'enfer. Sa foi chrétienne l'arrête pourtant, elle consent à subir toutes les peines des damnés, pourvu toutefois qu'elle garde dans son âme l'amour de Dieu. Elle le répète deux fois. Alors se présente à son esprit cette vérité, base de toute vie spirituelle, qu'il faut faire toujours et en tout la volonté de Dieu. C'est une lumière décuplée par l'impression qui devient aveuglante ; et voilà son imagination partie pour le pays des chimères : « Si Dieu cependant voulait, pour accomplir ses desseins, ma damnation éternelle, même sans me laisser son amour, est-ce

que je ne me soumettrais pas? Oh! si, la volonté de Dieu avant tout. » Et elle écrit sans réflexion qu'elle sacrifiera tout, absolument tout, sans réserve aucune.

C'est du pur quiétisme, mais bien involontaire. Voici la preuve. Le P. Croiset, à la réception de cette lettre, se montra fort surpris, et avec tout le respect qu'il avait pour la vertu de sa correspondante, lui déclara nettement qu'il ne fallait pas parler ainsi. La sainte, qui, par ordre de ses supérieures, ne relisait jamais ses lettres, fut navrée de l'erreur qui lui était échappée, et elle écrivait le 15 septembre de la même année : « Et ce que vous me dites de l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ, m'aurait fait mourir de douleur, si je l'avais compris dans ce sens, mais dans celui que les peines de l'enfer me sembleraient douces pour faire régner cet aimable Cœur, mais toujours à la réserve de cette privation d'amour. » Elle ajoute pourtant, séduite par je ne sais quel mirage de l'imagination, et la trompeuse illusion d'une perfection chimérique « à moins que je ne vis en cela le bon plaisir divin ». Mais sa droite raison écarte ce rêve et elle ajoute : « ce qui ne peut être ».

Cette phrase quiétiste est la seule erreur que renferment les écrits de la sainte. Sa grande vivacité d'impression nous sert surtout à mieux pénétrer son âme et à toucher ses fibres les plus délicates.

Très vivante, cœur d'or et si bon qu'à travers deux siècles on est pris encore par le charme naturel qui s'en dégage, elle n'a que peu d'idées et qui roulent toujours dans le même cercle : l'amour du Cœur de

Jésus, l'ardeur insatiable de souffrir à son divin exemple, le désir brûlant de le voir connu et aimé chaque jour davantage, le sentiment de sa misère et de son impuissance, qui n'empêche pourtant pas son apostolat patient et infatigable : voilà les éternels sujets qui remplissent ses pages.

L'imagination de sainte Thérèse est célèbre, sainte Marguerite-Marie n'en a pas. Quelques comparaisons lues dans la Bible lui reviennent ici ou là à l'esprit ; deux ou trois fois elle s'en sert avec assez de goût : « Regardez-vous comme un arbre planté le long des eaux, qui porte son fruit en sa saison ; et plus il est combattu par les vents, plus il enfonce ses racines en terre, et de même plus vous serez combattue des vents des tentations, plus il faut enfoncer vos racines par une profonde humilité dans le sacré Cœur de Jésus-Christ. » D'ordinaire cependant ses comparaisons ne valent rien. Elle vient de rappeler que, parfois accablée de douleurs, elle va d'exercice en exercice comme de tourment en tourment, ne sachant au début si elle pourra voir la fin, elle ajoute : « Je rendais grâce à mon souverain de quoi il mesurait ainsi mes moments par l'horloge de ses souffrances, pour en faire toutes sonner les heures avec les roues de ses douleurs. » On se persuadera difficilement qu'elle a pu trouver ces belles choses toute seule; c'est de la préciosité et de la plus mauvaise. En vain chercherait-on encore sa belle spontanéité dans le début de cette lettre à la Mère Greyfié : « Je vous avoue que je ne me sens point de plus doux

plaisir que lorsque vous me parlez de ce divin amour dans la pure souffrance, et que je m'estime malheureuse de n'avoir encore rien pu souffrir dans la pureté de l'amour. »

La sœur Alacoque est en retard et tout à l'heure d'un demi siècle. Ces antithèses, ces périodes faisaient jadis les délices des habitués de l'hôtel de Rambouillet, et plus tard des précieuses de province. Molière a passé par là, voilà, quarante ans ;on ne s'en doute guère à Paray et nous aurions mauvaise grâce à le trouver mal. Cette préciosité maladroite ne sert qu'à mieux mettre en relief l'ordinaire simplicité et la candeur naïve de la sainte.

La langue qu'elle écrit est de la fin du XVI^e^ siècle ; mots et syntaxe, constructions et périodes, rien ne laisse supposer que nous sommes entre 1680 et 1690, que tous les grands chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV ont paru.

Mais nous cherchons dans les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie le seul reflet de son âme, et non point une occasion d'études littéraires ou grammaticales ; inutile de nous attarder. Il nous faut étudier son cœur.

CHAPITRE IV

DONS DU CŒUR

La Mère Greyfié nous dit, dans son *Mémoire*, que la sœur Marguerite-Marie Alacoque avait le cœur « charitable au possible ». Jamais une pensée volontaire, non pas de haine, mais de simple aversion, n'a traversé cette âme ; pas une médisance n'a effleuré ces lèvres ; des persécutions les plus humiliantes elle voulut même oublier le souvenir, et pour ceux qui la firent souffrir elle montra la plus héroïque charité.

Jeune fille, son grand bonheur est de secourir les pauvres ; pour soulager leurs misères, avoue-t-elle ingénument, elle consentirait à se dépouiller de tout. Hélas, dans la maison de Lautecour, sous la dure surveillance de son oncle et de sa tante, ses aumônes ne peuvent être abondantes. Elle-même, d'ailleurs, et par vertu y mettait obstacle. Dans un raffinement d'amour de la dépendance, et pour s'habituer à l'obéissance religieuse, elle s'était imposé de ne rien prendre sans permission, même sur ses économies, pour faire l'aumône à ses pauvres amis souffrants. Quand M^me^ Alacoque n'avait pas dit oui, la petite bourse restait fermée, au moins pour quelque temps. Nullement découragée par un premier refus, la jeune fille, comme

une enfant gâtée, revenait bientôt à la charge; sûre d'obtenir, elle renouvelait sa demande, et sa mère finissait toujours par céder à ses caresses. Elle aimait tant sa petite Marguerite, la seule fille que le bon Dieu lui eût laissée.

Donner son argent ne suffisait pas au bon cœur de l'aimable enfant, il lui fallait répandre autour d'elle sa tendresse, son amour pour Dieu. Après avoir fait largesse aux petits enfants pauvres de Lautecour, elle les emmène avec elle pour leur apprendre le catéchisme et les prières. Gentiment tout ce petit monde la suit, gagné par sa douce bonté. L'hiver surtout les disciples deviennent nombreux ; elle ne sait où les réunir dans les appartements trop étroits, ou déjà occupés ; elle les entasse dans une grande chambre du domaine située au premier étage. Chrysostome raille sa sœur et, le sourire aux lèvres, lui demande si elle a l'intention de devenir maîtresse d'école. Marguerite se récrie, et fait monter la petite troupe par l'escalier extérieur. La leçon ne va pas toujours toute seule ; les écoliers se montrent remuants, leur tapage finit par agacer la tante Delaroche et les personnes qui se tiennent au rez-de-chaussée. Alors ce sont des récriminations sans fin et, la mort dans l'âme, Marguerite doit renvoyer ses écoliers trop encombrants.

Ces désagréments ne l'irritaient pas : elle n'en voulut jamais ni à son oncle, ni à sa tante de leur étrange conduite à son égard ; toujours elle crut à leurs intentions droites, à leur vertu, et il nous est

bien difficile, hélas ! de penser comme elle. Dans cette maison de Lautecour qui, le partage définitif des biens n'ayant eu lieu qu'en 1676, était la leur aussi bien que celle de Toussaint Delaroche et de sa femme, Marguerite et sa mère vivaient comme des étrangères. Si l'on gardait encore quelques ménagements pour la veuve de Claude Alacoque, sa fille trop souvent fut traitée comme une domestique, et parfois moins bien : « Tout était fermé sous la clef, en telle sorte que souvent je ne trouvais pas même de quoi m'habiller, pour aller à la sainte Messe, que je n'empruntasse coiffe et habits. Ce fut pour lors que je commençai à sentir ma captivité, à laquelle je m'enfonçai si avant que je ne faisais rien et ne sortais point sans l'agrément de trois personnes. »

Quelques détails aideront à mieux comprendre certaines bizarreries, et certaines tournures d'esprit un peu singulières comme aussi la bonté naturelle de l'âme de Marguerite. La contrainte des premières années de son adolescence, les reproches amers toujours injustifiés, les manques d'égards plus odieux encore chez de si proches parents, la froissent et la ferment, comme une fleur délicate sous la pression d'une main brutale. Poursuivie à toute heure par de mesquines tracasseries, en butte à des soupçons grossiers qui la font rougir, elle ne sait souvent où se retirer pour fuir ces persécutions et trouver un peu de repos. Elle disparaît parfois des journées entières, cachée dans un coin d'étable ou de jardin. Elle ne paraît même point à l'heure des repas, et l'on s'en inquiète peu au

domaine. Dans ces lieux retirés, du moins, il lui est permis de se mettre à genoux, de répandre son cœur par ses larmes devant son Dieu, de prier Marie qui possède toute sa confiance. Quelques paysans du village, sans doute les parents de ses petits catéchisés, la trouvent au milieu de ses pleurs et de ses prières ; ils l'interrogent, l'emmènent chez eux et lui donnent « par compassion un peu de lait et de fruits sur le soir ». Lorsqu'il faut rentrer à Lautecour, la pauvre enfant tremble comme un criminel qui va répondre à son juge : accueillie par de sanglants reproches, traitée, — le mot ne se trouve pas dans son récit, mais tout permet de le supposer, — traitée de fainéante, elle n'ose même pas prendre sur la table le pain dont elle a besoin et, pendant que de grosses larmes roulent dans ses yeux, elle estime, dans le fond de son cœur, qu'elle eût été plus heureuse de mendier que de vivre ainsi. Après le récit poignant de ces longues humiliations, elle appelle celles qui la firent ainsi souffrir « les chères bienfaitrices de son âme », et plus loin elle nous affirme que c'étaient « des personnes vertueuses, lesquelles ne pensaient point faire mal en tout ce qui s'est passé à notre égard, et je croyais de même qu'elles n'en pensaient point puisque c'était mon Dieu qui le voulait ainsi, et je ne leur en savais point mauvais gré ». Sans doute, et tout d'abord, il y a dans ces aveux une vertu sublime, la divine charité, répandue sur le monde, du haut du Golgotha, avec les paroles de Jesus pardonnant à ses bourreaux ; mais aussi quelle profondeur de tendresse et de géné-

rosité naturelles on y devine, et comme il parait rayonnant d'amour et de bonté ce cœur tout humble et tout miséricordieux !

Chez Marguerite-Marie le besoin de se dévouer et de mépriser ces heurts quotidiens, qui la froissent si durement, devient plus admirable encore quand il nous apparaît, agrandi et comme illuminé par la piété filiale. La jeune fille aimait beaucoup sa mère, qui le lui rendait bien ; chez toutes deux c'était la même affection et le même besoin de se trouver ensemble. La sainte vécut peu avec ses frères, sauf avec le petit Jacques qui avait quatre ans de moins qu'elle. Pendant les années qu'elle passe à Lautecour, les trois aînés Jean, Claude-Philibert et Chrysostome font leurs classes à Cluny et à Paray ou bien étudient le droit à Charolles. Jean, l'aîné, meurt en 1663 à vingt-trois ans, et Claude-Philibert au même âge en 1665. Chrysostome, qui se marie avec Angèle Aumonier le 30 janvier 1666, quatre mois après la mort de son frère Claude-Philibert, semble s'être occupé de Marguerite plus en tuteur qu'en frère ; toute la tendresse du cœur de la jeune fille se reporta sur sa mère.

Mme Alacoque avait besoin de cette chaude affection. Malheureuse comme sa fille dans la maison de Lautecourt, elle se voyait, comme elle, traitée en étrangère. Dans la famille de son mari on la regardait un peu comme une intruse. Très bonne, elle devait être un peu faible, et, peut-être, dans la gestion des biens de ses enfants dont elle fut tutrice à la mort de son mari, ne montra-t-elle pas une grande entente des

affaires. Sa fille Marguerite, sans oser, même seule à seule avec elle, récriminer contre leurs persécuteurs communs, de peur de ternir l'éclat de la divine charité, la consolait de son mieux et l'aidait à porter son fardeau de misère.

Dans les maladies elle est son infirmière. Les Delaroche avaient bien autre chose à faire que de s'occuper de la santé de leur belle-sœur. Leur vigilance avare, d'accord avec une dureté d'âme inoyable, leur faisait tout mettre sous clef, et plus d'une fois Marguerite pour secourir sa mère dut aller mendier chez les villageois voisins ; elle en entendait alors, comme elle nous le dit naïvement, plus qu'elle n'aurait voulu. La conduite des Delaroche n'était évidemment pas sympathique, et les paysans au cœur droit ne devaient pas cacher à la jeune fille leur secrète indignation. Ce qu'ils voyaient n'était-il pas honteux ? Mme Alacoque avait à la tête un érysipèle « d'une grosseur, rougeur et dureté épouvantables » ; les Delaroche ne firent même pas venir de Charolles un médecin capable de la soigner, ils se contentèrent d'un petit chirurgien de village qui passait. Après avoir saigné la malade, il dit que le cas paraissait très grave, que probablement Mme Alacoque n'en reviendrait pas. Personne ne s'en émut hormis Marguerite, et devant la mort qui menace, on n'a pas même l'idée de procurer à la malade les soins nécessaires : sa fille suffit bien pour la panser. La pauvre enfant n'a jamais soigné de plaie ; « naturellement douillette » elle en a une peur instinctive ; mais pour sa mère bien- aimée, elle passe par-

dessus toutes ses répugnances et toutes ses timidités et, Dieu aidant, réussit à la guérir.

Après cette souffrance partagée, la mutuelle tendresse de la mère et de la fille redouble ; elles ne peuvent plus vivre l'une sans l'autre. Si Marguerite s'éloigne quelques jours, Mme Alacoque ne supporte pas cette absence, et la jeune fille doit revenir en toute hâte près de sa mère, malade parce qu'elle n'est plus là. Son arrivée la guérit.

Cette affection réciproque, ce besoin mutuel de présence, chez la fille et la mère, se manifeste surtout quand l'appel de Dieu retentit plus distinct dans l'âme de l'enfant. Elle si pieuse, si généreuse déjà, hésite longtemps entre la voix divine et les supplications maternelles. Qui choisir, Dieu ou sa mère ? La question ne se pose pas évidemment avec cette netteté qui ne permet aucune indécision dans la réponse ; mais combien de temps les larmes de Mme Alacoque voilèrent-elles, pour sa fille, la clarté de l'appel d'en haut qui paraît si manifeste ? C'était Marguerite, et Marguerite seule qui pouvait la tirer de la dure captivité qu'elle subissait à Lautecour. La pauvre veuve avait fait un beau rêve ; elle se voyait chez sa fille mariée, heureuse dans la paix d'une famille qui l'aimait, entourée de petits-enfants qui lui rappelaient les premières joies de sa maternité. Et souvent, dans leurs longs colloques, elle ramenait ses douces illusions qui finissaient par impressionner fortement l'âme aimante de Marguerite.

Cependant Dieu parle aussi de son côté et si haut

qu'il faut bien l'entendre ; il finit par être vainqueur, mais il avait d'abord été vaincu. Sur le seuil même de la Visitation de Paray, soutenue cependant par une grâce très spéciale de Notre-Seigneur, Marguerite avoue que, tous les souvenirs passés montant soudain à son cœur, elle crut, dans la douleur qui la transperçait, que son esprit allait se séparer de son corps.

La jeune postulante, et plus tard la religieuse garda la même tendresse dévouée et la même fraîcheur d'âme. La Mère de Saumaise, qui fut supérieure de 1672 à 1678, l'aima beaucoup, et en fut beaucoup aimée. Mais de cette affection profonde, nous ne connaissons ni les premières délicatesses, ni les saintes joies. Dans le témoignage qu'elle rend, en 1690, à sa fille bien-aimée, la supérieure ne parle pas de leurs rapports intimes, et c'est seulement par les lettres de sainte Marguerite-Marie que nous devinons et la condescendante affabilité de l'une, et la tendresse filiale de l'autre. Voici des fragments de la première lettre qui fut envoyée de Paray à Dijon ; la Mère de Saumaise était partie depuis un mois à peu près : « Je serai toujours la même en estime pour votre charité, puisque, comme vous le savez bien, notre bon Maître a uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, que je ne crains point qu'il en soit séparé... Ne vous pressez pas de me répondre, de quelle manière que vous en usiez, je ne douterai jamais de votre affection pour celle qui sera vôtre pour le temps et l'éternité ». Et la lettre se termine par un mot plus intime, plus tendre, dans sa délicatesse tout abandonnée : « Votre séparation, quoi

qu'elle ne soit grande que de corps, m'a été plus sensible que je ne vous peux le dire, mais ma consolation ou affliction ne me sont pas considérables pourvu que vous soyez contente, et comme je crois que vous l'êtes, il me suffit. »

Heureusement nous sommes mieux à même de jouir de son affection pour la redoutable Mère Greyfié, si bonne, si maternelle au milieu d'exigences incroyables ; nous aurions peine à les lui pardonner, si l'action du Saint-Esprit n'éclatait pas aussi évidente. Avec une simplicité d'enfant, la jeune religieuse demande à Notre-Seigneur de prendre pour elle la migraine dont souffre sa supérieure, et au témoignage de la sœur Marest, qui certes n'est pas sujet à caution, Notre-Seigneur exauce la charitable prière. La Mère Greyfié ne se montra pas du tout satisfaite. En sainte religieuse et en bonne supérieure, elle défendit à la sœur Marguerite-Marie de prendre ainsi sa part de ses souffrances : « Ne demandez pas ma santé, ni qu'il (Dieu) vous transporte mon mal, je vous le défends ; mais priez-le qu'il me fasse la miséricorde d'établir mon âme, jusqu'à mon dernier soupir, sous le règne de la parfaite contrition de cœur, qui comprend l'amour de Dieu et la sincère humilité. » La raison dernière de cette défense est trop glorieuse à la Mère Greyfié pour ne pas la citer : « S'il y a de l'avantage à souffrir, comme nous n'en doutons pas, j'en veux profiter aussi bien que vous. » Devant ce légitime désir la sœur ne pouvait que s'incliner et obéir. Leur affection mutuelle n'en souffrit pas.

Rien d'intéressant, rien de révélateur comme les *Avis* envoyés par la supérieure à sa fille bien-aimée ; ils répondent à des difficultés qui troublaient l'âme toujours un peu inquiète de notre sainte : « Ne doutez pas volontairement de mon amitié. Je vous aime sincèrement, comme ma vraie et chère fille. Ne vous troublez pas lorsqu'il vous arrivera des pensées et sentiments contraires à cette vérité. Pour moi je me tiens assurée de votre confiance et de votre affection filiale... Je ne vous nomme pas afin que si vous perdez ce papier, on ne sache pas à qui je l'adresse ». Malgré l'affectueuse bonté de la Mère Greyfié, la sœur Marguerite-Marie Alacoque craignait de la fatiguer un peu par ses recours fréquents; avec une virile bonne humeur la supérieure la rassure : « Votre âme est chère à la mienne, malgré tout ce qui peut vous rendre désagréable, surchargeante et importune, il faut imiter le Père céleste qui vous fait des faveurs sans aucun mérite de votre part. Venez non seulement trois fois le jour, mais six si vous le voulez, prendre la bénédiction que vous me marquez, je le de veux bon cœur ». Ailleurs, alors que la sainte jette vers sa bonne Mère un cri de détresse plus désespéré, celle-ci, après l'avoir remise en plein surnaturel, ajoute : « Non, ma mie, je ne veux pas que notre union cesse, et quand vous seriez cent fois pire que vous n'êtes, je la veux toujours continuer. Priez pour moi et moi pour vous ».

De 1678 à 1684 les liens se resserrent qui unissent les deux saintes religieuses, et au départ de la Mère

Greyfié, il se fait dans l'âme de la sœur Alacoque un grand vide. Entièrement résignée au bon vouloir divin, elle n'en souffre pas moins d'une pénible séparation, et, les premières nuits, ses rêves sont pleins de la chère disparue. Avec sa simplicité d'enfant, elle le lui raconte dans une de ses lettres. La Mère Greyfié lui répond le 20 décembre 1684 : « Je me trouve toujours plus sensible à la cordiale bonté et amitié que vous me faites la grâce de me constituer. Eh! que je suis ravie d'être partout avec vous, même dans vos rêves. » Elle s'informe avec des délicatesses toutes maternelles de sa santé, et regrette de n'avoir pu l'assister dans sa récente maladie de l'automne de 1684.

Habile directrice, elle relève son courage, avec un surnaturel, une humilité et une vigueur qui nous font délicieusement sentir l'affection qui les unit : « La sainte Vierge, saint Joseph et les saintes troupes angéliques, à l'imitation de cet adorable Enfant d'amour, ne firent pas moins bien leur devoir envers lui en la présence du bœuf et de l'âne, que s'ils eussent été dans le ciel. Essayons, mon cher enfant, à notre tour de donner lieu à notre amour, à nos adorations, à nos complaisances, à nos humiliations, à nos reconnaissances et à toutes les saintes attentions et affections dont Dieu a rendu notre cœur capable, à travers tout ce que nous voyons et sentons de vil et d'abject en nous, qui doit nous humilier, mais non jamais nous décourager, puisque avec tout cela nous pouvons posséder le divin amour et son divin objet.

Je sais bien qu'en ceci je parle plus pour mon besoin que pour le vôtre, mais n'avons-nous point partagé entre vous et moi. Je mêle en vous écrivant mes maux aux vôtres, et je vous fais connaître mes besoins afin que vous ayez soin de les recommander à notre doux Jésus ».

Il faut lire et relire lentement les lettres de sainte Marguerite-Marie, pour comprendre l'incroyable jeunesse de cœur qu'elle garda jusqu'à la veille de sa mort, et à quelle profondeur, dans cette âme tout illuminée de l'Esprit-Saint, toute surnaturalisée par l'amour du Sacré-Cœur et la passion de la souffrance, retentissent les moindres délicatesses humaines. « Mais il faut aimer ce souverain Bien, écrit-elle le 21 août 1689, à la sœur de la Barge à Moulins, et s'oublier soi-même et tout ira bien : mais cela veut dire beaucoup. Mais, au reste, à quoi pensez-vous de me vouloir toujours faire de nouveaux bienfaits ? Ne savez-vous pas que je suis une franche gueuse, qui ne vous rend pour retour qu'un grand merci ? Mais prenez garde que notre souverain Maître ne vous fasse des reproches de m'avoir trop enrichie, car vous me dites toujours de garder ce que vous nous donnez pour l'amour de vous, ce que je fais, car j'ai encore la petite image ; et puis voilà encore le petit chapelet, dont je vous remercie de tout mon cœur, qui, tout de bon, voudrait vous pouvoir marquer les sentiments de reconnaissance qu'il a de toutes vos bontés et cordialités, dont je me sens confuse. Mais je prie le sacré Cœur de notre aimable Jésus qui est tout mon

trésor, de vous récompenser de l'abondance de son pur amour, car il en est la source inépuisable où plus l'on prend, plus il y a à prendre. » « Je ne vous oublierai en la sainte présence de Notre-Seigneur, écrit-elle à la Mère Louise-Henriette de Soudeilles, supérieure du monastère de Moulins, car l'on n'oublie pas ce que l'on aime. »

De ses supérieures la tendresse de la sœur Marguerite-Marie Alacoque descend, toujours aussi prévenante, toujours aussi affectueuse, à toutes les religieuses de Paray ; et, à ne considérer les choses que du seul point de vue humain, il faut avouer qu'elle eut parfois un singulier mérite. Plusieurs de ses compagnes, par des procédés peu aimables partout, et particulièrement déplacés chez des filles du charitable saint François de Sales, firent briller dans tout son éclat la bonté de notre sainte. On fut souvent très injuste pour elle, des paroles arrivaient à ses oreilles, dures, méprisantes ; il faut lire les dépositions de 1715 pour avoir une idée de ce qu'elle eut à souffrir.

Un jour elle se promenait avec la sœur Claude-Marguerite Billet ; quelques religieuses qui se trouvaient assez près, affectant de parler haut, « la blâmaient et la déchiraient cruellement ». La sœur Claude-Marguerite délicatement s'efforçait d'éloigner la sainte, pour la soustraire à ces injures. Marguerite-Marie comprit et lui dit simplement : « Ma chère sœur, si vous saviez qu'il est doux de souffrir pour Jésus-Christ ! Remerciez-le pour moi des faveurs qu'il

me fait, et vous me promettez de dire des *Gloria Patri* pour remercier la sainte Trinité ».

Dès 1678, une sœur converse, Marie-Lazare Dusson, admirait sa charité patiente, et à voir comment « elle supportait les mauvaises manières et méprisantes que quelques personnes avaient pour elle », elle concevait pour sa vertu une estime que rien ne put altérer. Les pensionnaires elles-mêmes en étaient frappées. Certaines religieuses n'avaient pas le tact de se taire devant ces enfants, et les pauvres petites entendaient nommer leur chère maîtresse hypocrite et visionnaire, sans trop comprendre ce que ces mots voulaient dire. Ingénument elles lui demandaient pourquoi on la traitait de la sorte. Dans sa charité sans bornes la sainte répondait: « Mon enfant, c'est que ces personnes me connaissent mieux que moi-même, et ainsi remerciez le bon Dieu avec moi, ce sont des grâces qu'il me fait. »

Les paroles ne lui suffisaient pas, elle n'hésitait jamais à faire la première démarche, et trouvait tout naturel de demander pardon à celles qui l'avaient le plus cruellement offensée : ses péchés ne méritaient-ils pas ces traitements et même de bien plus rudes ? C'est ainsi que toujours elle justifiait ses sœurs et aussi les étrangers dont on lui rapportait les injustes et blessantes appréciations.

Rien ne put altérer la splendeur de sa charité. Ses novices, ravies des beaux enseignements qu'elle laissait échapper de son cœur, et de l'empressement joyeux avec lequel elle ramenait toujours dans ses

exhortations l'amour du prochain, la comparaient à saint Jean l'Évangéliste. « Elles ajoutaient avec simplicité, que pour elles, elles ne ressemblaient pas à ces disciples du saint Apôtre, qui se lassaient de lui entendre toujours tenir le même langage : qu'elles entendaient avec plaisir leur Maîtresse parler sans cesse de cet amour, parce que c'était avec une onction si vive, qu'elle leur paraissait toujours nouvelle ».

Sa vivacité aimante se révèle parfois dans des mots tout vibrants d'émotion ; on y touche son âme. Paray, c'est le « lieu de mon bonheur, le cher Paray » ; « ce mot d'oraison qui ravissait mon cœur » ; méditer lui paraît une occupation « plus délicieuse qu'elle ne le peut exprimer », le matin toute brûlante de courir à l'oraison, il lui semble « que les moments à s'habiller durent des heures » ; elle ne peut rester au bas de l'église ; malgré la confusion qu'elle en ressent, il lui faut se mettre « tout le plus proche » qu'elle peut du très saint Sacrement. Le jour de son entrée à Paray, après une violente tentation de tristesse, sa joie éclate : « Mais aussitôt il me [fut] montré que le Seigneur avait rompu mon sac de captivité et qu'il [me] revêtait de son manteau de liesse, et la joie me transportait tellement que je criais : « C'est ici où Dieu me veut » ; Notre-Seigneur tient « la rigueur de ses peines et souffrances absorbées dans la douceur de son amour ». « Mais je ne trouvais point encore de moyen de faire éclore la dévotion du Sacré-Cœur qui était tout ce que je respirais ».

Il est inutile de multiplier les citations. Presque à chaque page de son *Autobiographie* et de ses lettres, les mêmes expressions enflammées se retrouvent, surtout quand elle essaye de traduire son amour pour le sacré Cœur de Jésus. Celles qui précèdent suffisent à montrer la puissance de ses sentiments et l'ardeur avec laquelle ils jaillissent de son âme. Nous comprenons mieux dès lors et son influence et le mérite de sa vertu.

Avec une nature aussi vivante, un cœur aussi débordant de tendresse, le danger, en effet, est tout proche, et, jeune fille à Lautecour, jeune religieuse à Paray, il semble que Marguerite eut à se reprocher des faiblesses volontaires. Son humilité les exagère, toutefois il paraît bien qu'elle goûta vivement la douceur et la joie humaines d'aimer et d'être aimée. Elle sentit à plusieurs reprises l'affection des créatures la pénétrer, et son âme s'y précipiter tout entière. On n'a pas oublié le candide aveu de ses quatorze ans : « Ayant recouvré la santé, je ne pensai plus qu'à chercher du plaisir dans la jouissance de ma liberté, sans me soucier beaucoup d'accomplir ma promesse... Sitôt que je commençai à respirer l'air de la santé, je me portai à la vanité et à l'affection des créatures, me flattant que la tendresse que ma mère et mes frères avaient pour moi, me mettait en liberté de prendre mes petits divertissements, en me donnant du bon temps autant que je voudrais ». Notre-Seigneur dut intervenir, briser par la souffrance cette petite âme pour la garder à Lui. Mais la lutte ne laissa pas d'être

vive ; car les desseins de Dieu, c'est elle-même qui le remarque, se trouvaient bien éloignés des siens.

Appels puissants de la grâce, paroles intérieures, souffrances physiques et morales, humiliations les plus pénibles, le Maître divin n'épargne rien pour préserver celle qu'il voulait toute à Lui, et pourtant quatre ans plus tard nous la trouvons aux prises avec les mêmes difficultés, s'efforçant de regimber contre l'aiguillon. Même au monastère de Paray, pendant son noviciat, la sœur Marguerite-Marie sentit se réveiller en elle le besoin d'affection terrestre. Pendant plusieurs mois, malgré la vue évidente de la peine qu'elle cause à son Jésus bien-aimé par cette rapine dans l'holocauste, elle persiste, et très volontairement, à vouloir goûter une joie du cœur purement naturelle. Il fallut un secours bien spécial et comme un divin ultimatum pour la faire céder. Voici comment elle-même raconte à la Mère de Saumaise et ses résistances et les appels réitérés de sa conscience :

« Ayant passé quelques mois de mon noviciat sans me pouvoir détacher de quelque affection particulière, qui mettait beaucoup d'empêchement à l'amour que mon Bien-aimé désirait de moi, et m'en ayant repris intérieurement plusieurs fois *sans que je m'en voulus corriger*, jusqu'à ce qu'il m'eut fait reproche un soir à mon oraison qu'il ne voulait de cœur partagé et que, si je ne me retirais des créatures, qu'il saurait se retirer de moi. Cela me fut si sensible que je le priai aussitôt de ne me laisser de pouvoir de fidélité que pour l'aimer lui promettant que je ferais mon possible pour me dé-

tourner de tout ce qui me séparerait de lui. Depuis ce temps-là je me sentis [si] détachée des créatures qu'elles m'étaient toutes indifférentes en amitié ».

Voilà donc l'humble récit de sa dernière faiblesse, mais la lutte n'en continua pas moins, et nous la devinons dans les scrupules qui traversent ses affections même les plus légitimes ; ses supérieures durent plus d'une fois calmer les alarmes de son extrême sensibilité. « Je ne crois point, lui écrit la Mère Greyfié, que l'affection que vous me portez vous doive être un sujet de peine, puisque ce n'est que par un principe de charité, tel que Notre-Seigneur veut que vous l'ayez. Soyez en repos ».

Vraiment la grande supérieure de Paray a raison ; dans le cœur purifié de Marguerite-Marie, la tendresse, restée aussi vive, aussi délicate, s'est entièrement surnaturalisée. La flamme brille toujours, mais d'un éclat trop pur pour trouver un aliment dans les affections de la terre ; c'est l'amour divin qui lui donne et sa lumière et sa chaleur. Non pas que l'affection de Marguerite hésite à répandre autour d'elle et sa grâce et son parfum, mais la sainte confidente du Cœur de Jésus ne veut plus aimer les créatures qu'en Lui, pour Lui et par Lui. « Je vous avoue que malgré tout le sentiment de la plus sincère et véritable affection qu'il m'a donnée pour vous, écrit-elle à la sœur de la Barge, si vous me témoignez de la froideur à aimer ce tout aimable Cœur de Jésus, ou que notre amitié fût quelque obstacle à son pur amour, ou qu'elle ne fût pas toute en Lui et pour Lui, je me dis que je me retirerais

si entièrement de vous qu'il n'y aurait plus aucun commerce, ce qui ne vous pourrait être que très avantageux, étant une aussi méchante et indigne pécheresse que je la suis. Mais nonobstant cela, je ne vous aime que parce que ce divin Cœur vous aime, et qu'il me semble vouloir que je vous aime ».

Les qualités humaines ne l'attirent plus ; ce qu'elle aime dans les âmes, c'est l'amour de Jésus pour elles ; sans difficulté aucune elle incline ses affections les plus chères devant la volonté divine. Son intérêt, ou ce qui pourrait lui paraître son intérêt, ne l'émeut même pas. Très reconnaissante au P. de la Colombière qui lui a donné confiance dans l'esprit qui la guide, très attachée à cet envoyé divin que Notre-Seigneur lui avait annoncé et qu'il lui révéla surnaturellement, elle le voit pourtant partir sans inquiétude : n'est-ce pas Dieu qui le veut en Angleterre ? Si un regret monte à son âme, si un soupir gonfle son cœur, une parole de Notre-Seigneur suffit à l'apaiser : « Eh quoi, ne te suffis-je pas, moi qui suis ton principe et ta fin ? » Six ans plus tard, en 1682, lorsque le P. de la Colombière mourut à Paray, elle perdait le meilleur ami qu'elle eût au monde et son plus ferme soutien. La Mère Greyfié nous rend témoignage qu'elle ne s'en troubla pas, « parce qu'elle aimait ses amis pour la gloire de Dieu et pour leur avancement propre, en son divin amour et non pour son propre intérêt ».

Entre le cœur de Marguerite-Marie et le Sacré Cœur de Jésus, il serait sans doute déplacé d'essayer un rapprochement, et, abîmée dans son humilité, la

vierge de Paray, la première, réclamerait contre une pareille audace. Dévouée aux humbles et aux petits, aimante et délicate, sensible au moindre souffle d'affection qui passe sur elle, il lui faut de longues luttes pour réprimer l'ardeur de son âme avide de joies et d'affection humaines, et l'élan de ses impressions. Mais quand, sous l'influence de la grâce, l'énergie de la volonté a soumis ce cœur de feu, il nous semble si beau dans la paix conquise, dans son amour agrandi et surnaturalisé, que nous comprenons le choix divin. Oui, c'est bien le cœur de la bienheureuse Marguerite-Marie qui devait révéler aux hommes, les merveilles ineffables et la tendresse divine du Cœur de Jésus.

CHAPITRE V

DONS DE LA VOLONTÉ

Parlant de la générosité avec laquelle elle supporta les persécutions de sa jeunesse, sans se permettre une critique, même intérieure, contre ceux qui la firent souffrir parfois si cruellement, la sainte attribue cette générosité d'âme non à l'énergie de sa volonté, mais à l'action directe de son Maître céleste : « Mais ce n'était pas moi qui faisais tout ce que j'écris et écrirai bien malgré moi, mais c'est mon souverain Maître qui s'était emparé de ma volonté et ne me permettait pas même de former aucune plainte, murmure ou ressentiment contre ces personnes ».

Il ne faut pas se fier trop vite à cet aveu de son humilité, autant vaudrait dire qu'elle n'était plus libre, et dès lors incapable de tout mérite. Pour montrer l'évidence de l'exagération, il suffit de rappeler que, plus d'une fois, même après cette prise de possession de sa volonté par Notre-Seigneur, elle hésita longtemps à suivre les ordres de Dieu connus, et même s'y refusa nettement. Elle lutte pendant près de deux ans pour triompher des larmes de sa mère et se résoudre à choisir la vie religieuse ; pendant des mois peut-être, à Mâcon, pour ne pas faire de peine à son oncle Lamyn

ni à sa cousine la sœur Sainte-Colombe, elle n'ose pas leur dire nettement qu'il lui est impossible d'entrer chez les Ursulines, et cependant elle connaît la pensée de Dieu sur elle, elle doit être religieuse de la Visitation Sainte-Marie.

A Paray même elle résiste à la volonté de Dieu clairement manifestée. Durant pluiseurs mois, nous le disions à l'instant elle refuse de sacrifier une amitié qui lui tient au cœur. Dans une occasion célèbre elle ne peut se résoudre à obéir, et Notre-Seigneur, fatigué de ses hésitations, intervient d'une manière terrible : « Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice ! mais puisque tu m'as tant fait résistance pour éviter les humiliations qu'il te conviendra souffrir par ce sacrifice, je te les donnerai au double ».

Sainte Marguerite-Marie resta donc bien maîtresse de sa volonté, et heureusement nous pouvons le constater autrement que par ses défaillances.

Ils sont d'une psychologie un peu sommaire les écrivains, philosophes ou médecins, qui n'arrivent pas à distinguer entre les hésitations d'une âme avide de conformer sa volonté à la volonté divine, et les hésitations ridicules, les doutes puérils des scrupuleux ou des malades. Ces derniers, faute d'un vouloir énergique, ne savent pas ou ne veulent pas rassembler leur conscience morcelée. Sainte Marguerite-Marie, comme tous les vrais mystiques, ne délibère presque toujours, dans sa volonté unifiée, que sur la perfection de l'acte à choisir. Qu'un rayon de la volonté divine descende jusqu'à elle, à sa clarté radieuse elle agit avec une

décision qui étonne celles qui vivent à ses côtés. Elle peut avoir tout le monde contre elle ; malgré son obéissance, malgré son humilité qu'on ne voudra pas nier, elle garde sa manière de voir avec une obstination qui serait de l'orgueil, si ce n'était la calme lumière d'une conscience sûre d'elle-même.

Connaître la volonté divine et la suivre, voilà toute la perfection d'un chrétien, comme toute la perfection d'un honnête homme est de connaître son devoir et de le faire. A part quelques défaillances, on peut dire que la volonté de la sœur Marguerite-Marie Alacoque ne s'écarta jamais de la volonté de Dieu connue ou supposée ; il y fallut parfois une singulière énergie.

« J'étais si fort douillette, écrit-elle que la moindre saleté me faisait bondir le cœur. » Qu'on s'en étonne, qu'on le regrette ; cela ne fait rien à la chose ; nous sommes en face d'une répugnance physique, voilà tout. La dompter, c'est de l'énergie. Les plaies font horreur à la sainte : nous avons dit ailleurs avec quel dévouement elle soigne sa mère malade ; quel courage elle déploie, quelle confiance la soutient, elle qui ne pouvait voir ni toucher une blessure. Plus tard, on lui fend le pouce jusqu'à l'os, elle ne bronche pas. Un jour, puisant de l'eau, elle laisse maladroitement échapper le seau rempli jusqu'au bord, il retombe de tout son poids au fonds du puits et lui lance, en pleine mâchoire, le bras de fer qui servait à la manœuvre : « Mon Dieu ! » s'écrie la pauvre infortunée. Sous le coup les dents ont sauté, et un morceau de chair, large et long comme la moitié du doigt, s'est détaché à l'inté-

rieur de la bouche. Sans trouble elle prie une pensionnaire présente de le lui couper, l'enfant refuse : elle prend les ciseaux et le tranche elle-même. Sang-froid et victoire sur la sensibilité assez appréciables sans doute. Infirmière, elle fit toujours preuve du plus grand zèle « pour rendre service aux sœurs malades, dans les choses les plus pénibles à la nature ».

Quelques-unes des victoires remportées sur ses répugnances nous étonnent, et parfois même nous scandalisent. La sainte nous les raconte dans son *Autobiographie*, et les Visitandines de Paray en 1867, moins hardies que leurs sœurs de 1715, n'ont pas osé tout dire ; elles remplacent les lignes supprimées par ces mots : « La délicatesse du siècle ne saurait supporter le récit que l'obéissance fait écrire ici à la sainte ». En deux mots, la sœur Marguerite-Marie n'hésita pas, dans une audacieuse mortification où l'entraînait l'amour de Notre-Seigneur, à prendre, avec sa langue, la nourriture qu'une malade n'avait pu garder ; et une autre fois, soignant une religieuse atteinte de la dysenterie, à toucher, toujours avec sa langue, ce qui lui faisait bondir le cœur. La question n'est pas de savoir si elle n'alla pas trop loin, si le démon ou une imagination un peu maladive n'excitèrent pas ses nerfs et son impressionnabilité ; il s'agit de connaître le motif dernier qui lui fit vaincre son naturel délicat à l'extrême ; voici comment elle s'en explique avec Notre-Seigneur : « O mon Seigneur ! Je le fais pour vous plaire et pour gagner votre divin Cœur ; j'espère que vous ne me le refuserez pas. Mais vous, mon Seigneur,

que n'avez-vous pas fait pour vous gagner celui des hommes, et cependant ils vous le refusent et vous en chassent bien souvent ». L'intelligence a pu se tromper ; c'est une question à discuter. La volonté ne se trompe pas qui veut bien faire, et plus son triomphe semblait difficile, plus elle brille dans sa victorieuse énergie.

On a bien ri de certaines répugnances physiques de la sœur Alacoque, et l'histoire du fromage a eu un gros succès. Donc sainte Marguerite-Marie n'aimait pas le fromage : c'était chez elle comme chez tous les membres de sa famille une répugnance invincible, héréditaire. Rien n'avait pu la surmonter ; aussi son frère Chrysostomé, en passant avec le monastère de Paray le contrat de sa réception, avait-il nettement statué qu'on ne la contraindrait jamais à manger de fromage. La chose parut si insignifiante — la sainte le remarque elle-même — que la Mère Hersant, supérieure, ne fit même pas une difficulté : la sœur Marguerite-Marie ne mangerait pas de fromage. Il arriva ce qui devait arriver. Cherchant des occasions d'humilier sa novice, la Mère Thouvant dut parfois lui reprocher ce caprice, cette petite lâcheté, et un jour le hasard voulut que la sœur réfectorière mît devant elle, comme devant les autres sœurs, une portion de fromage. Terrible lutte dans cette âme avide de perfection ; elle croit que Notre-Seigneur lui demande ce sacrifice, et toute sa nature se révolte avec violence ; la mort lui paraît moins affreuse. Elle s'imagine alors, en outre, que peut-être l'on veut

éprouver sa vocation,que si elle refuse le sacrifice, on la croira indigne de la vie religieuse. Avant tout sa vocation et le bon plaisir de son Dieu. Elle essaye, elle ne peut pas. La maîtresse des novices, qui a tout vu et qui connaît déjà sa haute vertu, croit pouvoir la laisser trois jours en face de cette épreuve qui l'abat, elle croit même pouvoir exiger la dure mortification. Elle admire dans son âme le courage de sa novice et en même temps elle en a pitié, mais rien ne paraît au dehors sinon l'austère volonté d'être obéie. Enfin, après de longs efforts, elle renvoie durement la pauvre fille : « Allez, dit-elle, vous n'êtes pas digne de la pratiquer, et je vous défends maintenant de faire ce que je vous commandais. » La sœur Marguerite-Marie toute confuse se retire devant le saint Sacrement, son asile ordinaire, pour prier, gémir et reprendre courage. Elle demande l'extraordinaire secours qui la fera victorieuse, et, confiante dans la parole qui retentit à l'oreille de son cœur : « Il ne faut point de réserve à l'amour », elle revient se jeter aux genoux de sa maîtresse, implore la permission d'essayer encore une fois : « Et enfin je le fis, quoique je n'aye jamais senti une telle répugnance ; laquelle recommençait toutes les fois qu'il me fallait le faire, ne laissant de le continuer pendant environ huit ans ».

Est-ce là un caprice d'enfant gâté, et ces huit années de luttes, toujours aussi pénibles, ne témoignent-elles pas assez évidemment toute la force d'une volonté ? Il en faut moins pour satisfaire la sainteté divine que

certaines susceptibilités humaines. Après cette victoire, Notre-Seigneur l'inonda de délices, et dans les profusions du pur amour qui l'étonnent, la religieuse troublée ne sait que répéter : « Suspendez, ô mon Dieu, ce torrent qui m'abîme, ou étendez ma capacité pour le recevoir. »

L'histoire de la volonté de sainte Marguerite-Marie, c'est l'histoire de sa vie, c'est l'histoire de sa perfection. Elle trouve à l'exercer dans les mille détails de son existence de Lautecour, comme au monastère de Paray : jeune professe, maîtresse des novices, assistante, élue et apôtre du Cœur de Jésus elle sait vouloir, au milieu parfois des plus étranges difficultés et dans les circonstances les plus pénibles.

Parfois elle combat pour ainsi parler à coup sûr ; elle ne peut douter de la volonté divine ; l'ordre ou la permission de la supérieure a comme authentiqué, les révélations intimes et l'appel surnaturel de Notre-Seigneur. Il n'en fut pas toujours ainsi ; et parfois elle dut lutter contre sa supérieure, contre les sœurs les plus anciennes de la communauté, contre un grand seigneur, un cardinal, et nombre de personnes de qualité, sans aide extraordinaire de Dieu, appuyée sur le seul témoignage ds sa conscience. Je ne citerai qu'un trait.

Nommée, au début de 1685, maîtresse des novices, elle avait reçu comme prétendante, probablement vers la fin de cette même année, une demoiselle de Vichy-Champrond. Très riche, la famille de Vichy-Champrond avait de hautes alliances et de nombreuses

amitiés ; le cardinal de Bouillon, exilé alors dans son abbaye de Cluny, y fréquentait beaucoup. Elle jouissait en outre d'une influence très grande dans le monastère de Paray. La grand'mère de la jeune postulante, haute et puissante dame, Mme Françoise Demipon, veuve de messire Gaspard comte d'Amanzé, avait été admise par faveur spéciale, en 1677, à y vivre de la vie des religieuses de la Visitation, Sept ans elle y donna l'exemple de toutes les vertus, et le 6 décembre 1684, elle avait été inhumée dans le caveau même du monastère. Trois de ses filles s'étaient consacrées à Dieu à Paray : Jacinthe d'Amanzé, morte le 3 novembre 1664 à vingt-deux ans, professe de cinq ans et demi ; Anne-Madeleine d'Amanzé, morte le 3 mai 1667 à vingt-trois ans, professe de sept ans ; Françoise-Marie d'Amanzé, qui ne mourut qu'en 1700 ; deux de ses petites-filles se trouvaient encore au pensionnat, et toutes deux plus tard, du vivant même de sainte Marguerite-Marie, entrèrent à la Visitation. Il faut ajouter que la sœur Françoise-Marguerite d'Athose, entrée à Paray en 1665, et la sœur Catherine-Antoinette de Lévy-Châteaumorand, élue supérieure en 1690, étaient toutes deux alliées à cette puissante famille.

Le désir des parents ne faisait de doute pour personne ; ils voulaient que leur fille vécût dans le monastère de Paray. Par la force des choses, ils s'habituaient peut-être à le considérer un peu comme un de leurs fiefs. Ce désir, assez égoïste sans doute dans la circonstance, — les Vichy-Champrond avaient en effet

au moins quatre filles à doter, — ne prouvait évidemment par lui-même absolument rien, ni pour ni contre la vocation de la postulante. La sainte maîtresse la reçut avec joie, comme toutes les jeunes filles que Dieu lui envoyait, comme elle avait reçu la sœur Marie-Christine Bouthier. Mais son devoir exigeait l'examen attentif de cette vocation.

La postulante, s'il faut en croire les contemporaines, se croyait peu faite pour le genre de vie qu'elle choisissait. La volonté de ses parents s'imposait et docile elle courbait la tête sous le fardeau, sans même se demander si elle avait la grâce nécessaire pour le porter.

La sainte étudia longtemps ses dispositions ; en directrice éclairée, elle aida la bonne volonté de cette enfant ; les obstacles disparaîtraient peut-être peu à peu, et peu à peu les pensées et les habitudes de M^lle^ de Vichy-Champrond se conformeraient à sa nouvelle manière de vivre. Vain espoir ; au bout de quelques mois, en février 1686, il parut évident à la maîtresse des novices que sa postulante n'acquerrait jamais les qualités exigées d'une religieuse de la Visitation Sainte-Marie. Loyalement, elle l'engagea à faire connaître à sa famille ses dispositions intimes, et son peu de goût pour la vie religieuse ; elle-même avertit la Mère Melin, alors supérieure de Paray, et les sœurs conseillères.

La postulante, peut-être par crainte de ses parents, n'ose se rendre aux sages avis de sa maîtresse ; la supérieure et les conseillères se montrent très préoccu-

pées de la décision prise par la sœur Marguerite-Marie. On lui expose les difficultés où le renvoi de Mlle de Vichy-Champrond mettra le monastère ; toutes les religieuses qui s'intéressent à la postulante, critiquent vivement la directrice. On rappelle toutes les particularités extraordinaires de sa vie, la tentative malheureuse pour établir la fête du Sacré-Cœur, qui date à peine de six mois ; c'est une visionnaire, une entêtée, d'autres ajoutent une hypocrite ; les esprits se montent, la sœur Marguerite-Marie écoute tout, mais ne change rien à sa décision : elle ne peut agir contre sa conscience.

La Mère Melin, qui connaît la sainteté de la directrice, qui l'aime, souffre de tout ce bruit, mais ne sait comment arranger l'affaire ; elle ne peut songer à renvoyer dans sa famille Mlle de Vichy-Champrond ; celle-ci, de peur de faire de la peine aux siens, n'ose toujours pas leur faire connaître ses vrais sentiments. Une de ses sœurs, Anne, la plus âgée des deux qui se trouvaient au pensionnat, fut plus généreuse. Elle écrit à ses parents, leur expose nettement la situation, et les supplie de reprendre sa sœur.

Cette lettre produit dans la famille de Vichy-Champrond le même bouleversement que les paroles de la sœur Alacoque dans le monastère. M. de Vichy-Champrond intervient bruyamment ; le cardinal de Bouillon le soutient ; au dehors, tout le monde prend parti contre la directrice, on parle de la faire déposer de son emploi ; on va plus loin, on la menace de la prison. La sainte, dans la tempête, garde toute sa

douceur, toute sa patience, toute sa tranquillité ; même celles qui ne veulent pas l'approuver, admirent son calme tout divin. Pas un mot de reproche sur ses lèvres, pas une amertume dans son regard ni dans son cœur ; avec Jésus souffrant, elle souffrira tout, mais elle restera fidèle à son devoir et à sa conscience.

La Mère Melin, très bonne mais un peu faible, voulut donner une satisfaction à la famille de Vichy-Champrond qui toujours s'était montrée favorable au monastère. Elle ordonne à la bienheureuse Marguerite-Marie de se mettre aux genoux de M^lle^ de Vichy-Champrond, et de lui demander pardon. Pardon de quoi ? pourrions-nous demander à la trop timide Mère Melin ; d'avoir fait son devoir ? La sainte directrice n'en cherche pas si long ; héroïquement, en présence de toute la communauté, elle s'humilie devant sa postulante ; heureuse de faciliter, par cette admirable obéissance, la rude tâche de sa supérieure, et de donner, à ses dépens, à l'orgueil des Vichy-Champrond une satisfaction qu'ils ne méritaient point. Après quoi la postulante revint dans sa famille.

Ailleurs nous verrons comment Notre-Seigneur bénit l'invincible générosité de sa servante ; les saintes joies du 21 juin 1686, toute la communauté de Paray prosternée devant l'image du Sacré Cœur, et trois mois plus tard l'héroïque vœu du 31 octobre, l'idéal de sa perfection. Sans doute on ne peut établir, humainement, entre ces faits, un enchaînement nécessaire ; mais dans la vie de Marguerite-Marie, elle

brille si constante la loi surnaturelle qui récompense chaque victoire par des faveurs presque immédiates et un nouvel élan vers la perfection, que nous pouvons la retrouver ici.

Pour le moment, il suffira de conclure que rien ne pouvait ébranler la volonté de la sœur Alacoque illuminée par la claire vue du devoir.

La voilà donc telle que nous la pouvons juger, à l'aide de ses écrits, des documents contemporains, et des traditions que se passèrent de générations en générations ses sœurs les Visitandines, la voilà l'humble fille de Claude Alacoque et de Philiberte Lamyn, avec ses défauts et ses qualités naturelles. Illuminée d'un rayon de joie qu'assombrit dès l'enfance le triste passage de la douleur, attirante par sa virginale modestie et son bon sens exquis, nous lui pardonnons vite ses légers scrupules, ses passagères indécisions, et cette recherche d'elle-même naïve dans son inconscience. Comme on devait l'aimer et comme on l'aimait avec son cœur si délicat, si chaud et si dévoué. Ils ont bien tort ceux qui croient que, dans l'âme des saints, les sentiments se dessèchent, et que le cœur qui se dilate pour faire la place plus grande à l'amour de Dieu ne sait plus s'ouvrir à l'amour des hommes. Quel fleuve d'affection répandu autour d'elle par Marguerite-Marie ! Bien des âmes pendant sa vie terrestre ont pu s'y retremper, et les gouttes qui, après deux cents ans, montent encore à nos lèvres desséchées, gardent de leur source toute la purifiante

fraîcheur, toute la douceur réconfortante. Et puisque tous ces dons humains ne seraient rien, et brilleraient d'un éclat inutile, sans la volonté qui les agrandit, les divinise, Sainte Marguerite-Marie a su vouloir avec une énergie qui étonne nos perpétuelles indécisions. Ah ! je le sais, auprès de sa volonté pour la fixer dans le bien, il y avait la grâce divine et son surnaturel secours ; tout proche de son cœur pour l'affiner sans le fausser, pour le passionner sans l'affaiblir, battait le Cœur de son Dieu, enfin pénétrant son intelligence pour l'éclairer brillaient les clartés de la divine lumière ; aussi, pour mieux voir, nous faut-il maintenant pénétrer, plus à l'intime, l'âme de cette sainte. L'éclat dont étincellent ses qualités naturelles, et le parfum qui s'en dégage, ne sauraient être et ne sont pas purement de la terre ; il nous reste à les contempler dans leur vraie splendeur et dans leur céleste origine, c'est-à-dire à étudier les dons surnaturels, déposés par Dieu dans l'âme de la bienheureuse Marguerite-Marie, et à suivre les progrès de la semence céleste qui grandit et mûrit, moisson éternelle, au soleil de la grâce.

DEUXIÈME PARTIE

Les dons surnaturels

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES GRACES

Dans les premiers jours de son noviciat, probablement au mois de juillet 1671, la sœur Marguerite-Marie Alacoque vint demander à la sœur Anne-Françoise Thouvant, directrice des novices, comment il fallait s'y prendre pour faire oraison. La sainte avait alors vingt-trois ans, et il suffisait de la voir prier pour constater qu'elle ne débutait pas dans la vie surnaturelle. La sœur Thouvant ne voulut pas d'abord croire à son ignorance, il fallut que la jeune novice lui répétât que personne ne lui avait appris à méditer. La directrice avait un grand tact surnaturel ; ne pouvant douter de la sincérité de celle qui l'interrogeait, elle entrevit la vérité et les mystères de grâce dont plus tard elle devait pénétrer les ineffables merveilles : un maître divin avait pris soin de former cette âme. Elle estime que c'est à lui seul d'achever le travail que

seul il a voulu commencer, et sans hésiter, elle dit à la sœur Alacoque : « Allez-vous mettre devant Notre-Seigneur, comme une toile d'attente devant un peintre ! » « J'aurais voulu, écrit naïvement la sainte, qu'elle m'eut expliqué ce qu'elle me disait ne le comprenant pas, et je ne lui osais pas dire. » Notre-Seigneur intervint : « Viens, et je te l'apprendrai. »

Il lui fit comprendre que dans son âme, comme sur une toile, il voulait reproduire les traits de sa vie ; ceux que sa main toute puissante s'efforcera de marquer avec le plus de netteté sont l'amour de Dieu et l'amour de la souffrance. Pour les mieux dessiner, il rendra d'abord nette cette toile où il veut peindre un chef d'œuvre, il purifiera le cœur de Marguerite-Marie, toute tache d'amour propre devra disparaître.

Nature sensible, trop repliée sur elle-même, la jeune novice avait besoin de souffrir pour ne pas s'attarder dans la douceur des affections humaines. Depuis longtemps l'Artiste divin travaillait à épurer son âme, mais l'œuvre de purification ne se termine jamais ici-bas. Pour bien comprendre le céleste labeur, il faut l'étudier dès son début et le saisir dès le moment où il commence à façonner l'âme de Marguerite-Marie : sainte et passionnante recherche. Le monde est à Dieu et sa beauté extérieure révèle le créateur : le soleil nous échauffe d'un rayon de sa flamme, les flots de l'océan murmurent son nom, des profondeurs du ciel les étoiles accourent à sa voix et proclament sa puissance, la main divine les a jetées dans les espaces sans bornes, aussi facilement qu'un laboureur jette

les semences aux sillons d'automne : ces merveilles physiques éblouissent nos yeux de chair. Il est des merveilles plus admirables : elles se passent à l'intime des âmes, leur éclat surnaturel illumine l'intelligence et ravit le cœur, dans leur rayonnement céleste toutes les autres beautés disparaissent. Nous allons contempler une de ces merveilles.

« Aussitôt que je me sus connaître, vous fites voir à mon âme la laideur du péché, qui en imprima tant d'horreur dans mon cœur que la moindre tache m'était un tourment insupportable, et pour m'arrêter, dans la vivacité de mon enfance, l'on n'avait qu'à me dire que c'était offenser Dieu ; cela m'arrêtait court et me retirait de ce que j'avais envie de faire.

Cette première faveur est comme un frein passé à la mauvaise nature, elle dompte ses écarts ; Dieu y ajoute, et, par une providence toute spéciale, crée dans cette petite âme un instinct spécial vers la chasteté. Sans comprendre ni la nature, ni le mérite de cette vertu, l'angélique enfant devine sa virginale beauté. Avant l'éveil de son intelligence, ses lèvres la nomment, son cœur la désire : « Et sans savoir ce que c'était, je me sentais continuellement poussée de dire ces paroles : O mon Dieu, je vous consacre ma pureté, et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté ». Sans doute il peut y avoir, il y a, dans cet élan vers la vertu qui fait les vierges, une part due à l'action de la famille. Les vertus du père et de la mère rayonnent tout naturellement sur les enfants, et les pures conversations du foyer élèvent et grandissent les cœurs des

petits qui écoutent. L'action divine n'en paraît pas moins évidente, elle achève et surnaturalise l'influence du milieu. Elle est encore bien visible dans la passion généreuse qui pousse la jeune enfant vers la solitude et la souffrance. D'ordinaire et quelque froid qu'il fasse, elle entend la messe, les genoux nus. Malgré un caractère tout pétillant de vivacité elle recherche la solitude, et s'y plaît avec Dieu qui lui parle au cœur.

Dès lors Notre-Seigneur la confie à la Très-Sainte Vierge; Marguerite prend le titre de son esclave, promet à sa maternelle protectrice de jeûner tous les samedis, de réciter l'office de l'Immaculée-Conception dès qu'elle saura lire, et chaque jour sept *Ave Maria* pour honorer les sept douleurs de Marie ; à chaque *Ave*, elle fera une génuflexion. Sa mère du ciel la tire plusieurs fois de dangers réels ; il se noue entre elles deux des liens d'amour que rien ne pourra rompre : « Comme une enfant, je lui parlais tout simplement, tout comme à ma bonne mère, pour laquelle je me sentais dès lors un amour vraiment tendre ».

Le Maître divin qui la dirige, en ses premières années, si nettement vers Marie, semble n'occuper que la seconde place dans son cœur et dans sa dévotion. Elle n'ose s'adresser à lui, et c'est avec la Sainte Vierge qu'elle traite filialement ses intérêts spirituels.

Les dons du Saint-Esprit se manifestent d'une façon peu ordinaire dans cette petite privilégiée : une sagesse inconsciente la rapproche des personnes vertueuses. M^me^ de Fautrières Corcheval, sa marraine, avait chargé deux de ses femmes d'apprendre le catéchisme

à l'enfant qui avait alors cinq ou six ans. L'une se montrait dure pour la petite élève, l'autre la comblait de caresses : Marguerite recherchait la première et ne pouvait souffrir les amabilités de la seconde. On sut plus tard que cette dernière se conduisait mal.

Dans cette âme qui s'ignore, Notre-Seigneur dépose, trésor divin, un grand amour pour l'Eucharistie. A genoux, ses petites mains jointes, l'enfant passe de longs moments à la chapelle du château de Corcheval, et n'est jamais lasse de rester en présence de celui qui peu à peu prend possession de son cœur innocent. Sa première communion qu'elle fait à neuf ans, chez les Urbanistes de Charolles, répand tant d'amertumes sur toutes les joies de la terre, qu'elle n'en peut plus goûter aucune.

Ces dons précieux et rares avaient pour but, dans la pensée divine, de préparer les luttes à venir. Quand l'âme de Marguerite-Marie a été façonnée et comme pétrie par la main divine, quand le pain des forts est venu nourrir sa faiblesse, la nature et le démon livrent leurs premiers assauts. Le caractère joyeux, porté au plaisir, s'échappe et bondit, rongeant le frein. Elle nous parlait, à l'instant de la saveur d'amertume dont sa première communion avait imprégné toutes les joies de la terre ; elle ajoute, dans la même phrase qu'elle les « cherchait avec empressement. » Elle s'efforce, comme ses petites compagnes, de goûter les délassements très légitimes de sa vie de pensionnaire ; ardente, elle voudrait, comme les autres, mordre à pleines lèvres au fruit qui lui semble si bon. Son

Maître divin ne le permet pas. Elle sent une force l'arrêter, et la tirer comme par ses vêtements ; elle la pousse « en quelque petit coin » et ne lui laisse pas de repos qu'elle n'ait cédé. Sainte et incompréhensible jalousie du Créateur qui veut l'hommage entier de sa créature. Trente ans après l'impression reçue, la sainte tressaille encore au souvenir de l'irrésistible puissance qui la faisait ainsi mettre en prière, prosternée ou les genoux nus.

Sa naïveté d'enfant sanctifiée par la grâce la porte à imiter les vertus qui ravissent ses yeux ; elle rêve de devenir religieuse chez les Clarisses de Charolles. Son directeur céleste ne lui permet pas de s'arrêter à cette pensée ! Il lui laisse entendre qu'elle doit aspirer à une vie plus solitaire. Laquelle ? Elle n'en connaît point d'autres. Dieu y pourvoira ; il suffit qu'elle comprenne maintenant qu'elle ne doit pas être Urbaniste. Elle a dix ans ; elle est capable de goûter une leçon austère que son Maître n'épargne jamais à ceux qu'il aime, sa nature aimante et enjouée en a un besoin très particulier ; elle va toucher, de ses mains d'enfant, les épines et la croix que plus tard, dans une vision célèbre, elle verra entourer et surmonter le Cœur de son Dieu

Rhumatismes, ou paralysie, une maladie assez difficile à déterminer la tient, pendant quatre ans, dans un lit douloureux. Longtemps elle ne peut marcher, elle ne peut même se mouvoir qu'à grand'peine. Son pauvre corps amaigri ressemble à un squelette « Les os me perçaient la peau de tous côtés », écrit-elle naïvement.

En vain on consulte les médecins, en vain on emploie les remèdes, la maladie ne cède pas ; il faut pour en triompher une promesse faite à la Très Sainte Vierge : si Marguerite recouvre la santé, elle deviendra l'une de ses filles.

Marie la guérit; mais, à l'exemple de son fils Jésus, elle aime Marguerite d'un amour fort, et qui ne redoute pas de paraître exigeant ; elle reprend l'enfant de ses fautes, et lui enseigne à faire la seule volonté de Dieu « Il m'arriva une fois que m'étant assise en disant notre rosaire, elle se présenta devant moi et me fit cette réprimande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse bien jeune : « Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si négligemment ! » Ces paroles laissèrent une telle impression dans mon âme, qu'elles m'ont servi toute ma vie ».

La réprimande de Marie venait à son heure. Dans la joie de ses quatorze ans et de la santé recouvrée, un afflux de vie montait dans l'âme de Marguerite plus avide d'affection que jamais. Comme les autres, elle aspirait vivement à prendre « ses petits divertissements » et à se donner du bon temps. La tendresse de sa mère et celle de ses frères devait tout faciliter. Mais Dieu veille. Avec une sûreté de main infaillible, le Médecin Céleste, après l'avoir frappée dans son corps, la frappe dans ses plus délicats sentiments ; sur une nature comme la sienne, les angoisses du cœur et les larmes de l'âme, ont une bien autre puissance que les maladies et les souffrances du corps.

« Ma mère s'étant dépouillée de toute autorité dans

sa maison pour la remettre à quelqu'autres qui s'en prévalurent de telle manière que jamais, elle ni moi, ne fûmes en si grande captivité, non que je veuille blâmer ces personnes, en ce que je vais dire, ni croire qu'elles fissent mal en me faisant souffrir, mon Dieu ne me permettait pas cette pensée, mais seulement de les regarder comme instruments dont il se servait pour accomplir sa sainte volonté. Nous n'avions donc plus aucun pouvoir dans la maison, et n'osions rien faire sans permission... Ce fut pour lors que je commençai à sentir ma captivité, à laquelle je m'enfonçai si avant, que je ne faisais rien et ne sortais point sans l'agrément de trois personnes.

« Ce fut dès lors que toutes mes affections se tournèrent à chercher tout mon plaisir et consolation dans le très Saint Sacrement de l'autel. Mais me trouvant dans un village éloigné de l'église, je n'y pouvais aller qu'avec l'agrément de ces personnes, et il se trouvait que quand l'une voulait, l'autre ne l'agréait pas, et souvent lorsque j'en témoignais ma douleur par mes larmes, l'on me reprochait que c'était que j'avais donné rendez-vous à quelques garçons, et qu'il m'était bien sensible de ne les pouvoir aller trouver, sous le prétexte de vouloir aller à la sainte Messe, ou bénédiction du Saint-Sacrement. Et moi qui me sentais dans mon cœur une si grande horreur de tout cela que j'aurais plutôt consenti à voir déchirer mon corps en mille pièces que d'avoir telle pensée. C'était pour lors que ne sachant où me réfugier, sinon en quelque coin de jardin, ou d'étable, ou autre lieu secret, où il me fut

permis de me mettre à genoux pour répandre mon cœur par mes larmes devant mon Dieu, par l'entremise de la Très Sainte Vierge, ma bonne Mère, à laquelle j'avais mis toute ma confiance ; je demeurais là des journées entières, sans boire ni manger. Mais cela était ordinaire, et quelquefois quelques pauvres gens me donnaient par compassion un peu de lait ou de fruits vers le soir.

« Et puis lorsque je retournais au logis, c'était avec une si grande crainte et tremblement, qu'il me semblait être une pauvre criminelle qui venait recevoir la sentence de condamnation; et je me serais estimée plus heureuse d'aller mendier mon pain, que de vivre comme cela, car souvent je n'en osais prendre sur la table. Car du moment que j'entrais à la maison, la batterie recommençait plus fort, sur ce que je n'avais pas pris soin du ménage et des enfants de ces chères bienfaitrices de mon âme, et sans qu'il me fut loisible de dire un mot, je me mettais à travailler avec les domestiques ».

Quand sur l'ordre du P. Rolin, sainte Marguerite-Marie écrivait ces pages d'une si touchante et admirable candeur, elle avait trente-huit ans, et des grâces ineffables lui avaient été faites. Notre-Seigneur l'avait choisie comme confidente de son Cœur adorable, les religieuses du monastère de Paray-le-Monial venaient de lui confier la formation des novices. Cependant, à travers son récit, on sent vibrer toutes palpitantes, comme aux jours de Verosvres, ses poignantes émotions de jeune fille. Pendant quatre ans, sa juste fierté, atteinte dans ses fibres les plus délicates

souffrit tout ce qu'il est possible de souffrir. Et pourtant ces injurieux soupçons, ces « batteries » et dures paroles, ces humiliations dont la simple lecture révolte, ne suffirent pas à vaincre le puissant attrait qui emportait son adolescence vers la joie et vers les créatures. Dieu, qui la formait, dut laisser tomber sur son pauvre cœur inquiet de plus lourdes douleurs : son amour filial trembla pour sa mère.

« La plus rude de mes croix était de ne pouvoir adoucir celles de ma mère qui m'étaient cent fois plus dures à supporter que les miennes, quoique je ne lui donnais pas la consolation de m'en dire un mot, crainte que nous n'offensassions Dieu en prenant plaisir à parler de nos peines. Mais c'était dans ses maladies, où ma souffrance était extrême, car, étant toute abandonnée à mes petits soins et services, elle souffrait beaucoup, d'autant que tout se trouvait quelquefois fermé à clef. Il me fallait mendier jusqu'aux œufs et autres choses nécessaires aux malades. Ce n'était pas un petit tourment à mon naturel timide, encore chez des villageois, qui me disaient souvent plus que je n'aurais voulu. Et dans un mortel érésipèle qu'elle eut à la tête, d'une grosseur, rougeur et dureté épouvantables, où on se contenta de lui faire faire une saignée par un petit chirurgien de village qui passait, lequel me dit qu'à moins que d'un miracle elle n'en pourrait revenir ; sans que personne s'en affligeât ni mît en peine que moi, qui ne savais où recourir, ni à qui m'adresser, sinon à mon aide ordinaire, la Très Sainte Vierge et mon Souverain Maître ».

Nous saisissons en plein travail la main divine qui façonne une sainte. Malgré elle, pour ainsi dire, le céleste Ouvrier sépare Marguerite des créatures et la prive de toute consolation humaine pour la contraindre à se reposer en Lui seul, à ne regarder que Lui seul. La leçon est difficile à comprendre, et l'esprit ne l'admet pas sans douleurs. Peut-être sainte Marguerite-Marie ne l'eût-elle pas pleinement acceptée, si des grâces toutes spéciales et extraordinaires, ne lui avaient pas été faites. Par une faveur, dont il est assez difficile de préciser la nature, Notre-Seigneur crucifié, ou portant sa croix, ou bien encore la pourpre sanglante sur les épaules et le sceptre de roseau à la main, se tient présent devant elle. Ce spectacle gagne son cœur, toutes ses peines deviennent légères, tant elle éprouve le désir de souffrir pour se conformer à son Jésus souffrant.

En même temps, un attrait puissant l'attire vers l'oraison. Le mot la ravit sans qu'elle en comprenne bien le sens. Personne à Lautecour, ne pouvait lui apprendre à méditer, elle s'adresse filialement à Notre-Seigneur qui ne sait rien refuser à son humble confiance. Elle n'oublia jamais la méthode qui lui fut enseignée et s'en servit pendant toute sa vie : « Il me faisait prosterner humblement devant lui pour lui demander pardon de tout en quoi je l'avais offensé, et puis, après l'avoir adoré, je lui offrais mon oraison, sans savoir comme il m'y fallait prendre. Ensuite il se présentait lui-même dans le mystère où il voulait que je le considérasse, et il ap-

pliquait si fort mon esprit, en tenant mon âme et toutes mes puissances englouties dans lui-même, que je ne sentais point de distractions, mais mon cœur se sentait consumé du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir. Mais je ne savais comme faire. Je n'avais pas de temps que celui de la nuit, j'en prenais ce que je pouvais, et quoique cette occupation me fut plus délicieuse que je le puis exprimer, je ne la prenais pas pour une oraison, et me sentais continuellement persécutée de la faire, lui promettant qu'aussitôt qu'il me l'aurait apprise, j'y emploierais tout le temps que je pourrais. Néanmoins sa bonté me tenait si fort dans l'occupation que je viens de dire, qu'elle me dégoûta des prières vocales ».

Ces faveurs délicieuses reposaient et fortifiaient sainte Marguerite-Marie, mais elles ne supprimaient ni les angoisses, ni les humiliantes persécutions. Pendant cinq années, de 1661 à 1666, elle reste dans le creuset où la dureté grossière des Delaroche la purifie. Sur la toile de son âme, d'où les taches disparaissent peu à peu, nous entrevoyons les premiers traits formés par la main divine : désirs à peine conscients d'une vie plus parfaite conçus au contact des Urbanistes de Charolles, désirs fortifiés par une promesse faite à Marie, lors de sa guérison extraordinaire; la jeune Marguerite Alacoque sera religieuse. Elle est doucement attirée vers la très sainte Vierge, et vers l'Eucharistie, c'est bientôt avec Jésus la plus filiale et la plus confiante familiarité ; elle trouve près

de lui la paix et l'affection que les créatures ne lui donnent guère sauf sa mère bien-aimée. Son oraison n'est déjà plus une oraison simplement ordinaire; c'est une oraison affective peut-être même de quiétude. La vision constante de Jésus en Croix, ou l'*Ecce Homo*, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature, difficile à bien déterminer, est le signe certain d'une action spéciale de Dieu sur cette âme privilégiée. Il est d'ailleurs facile d'entrevoir la grande loi qui dirigera la vie spirituelle de sainte Marguerite-Marie : elle se sanctifiera par la souffrance.

CHAPITRE II

LA LUTTE CONTRE DIEU

Marguerite vient d'avoir dix-huit ans. Son frère Chrysostome épouse, le 30 janvier 1666, demoiselle Angélique Aumônier, fille de sieur Moïse Aumônier et de dame Huguette de Chapon de la Bouthière ; c'est une aillance très honorable. En cette circonstance, malgré des deuils récents — deux frères aînés de Marguerite Jean et Claude Philibert sont morts tous deux à vingt-trois ans, l'un en avril 1663, l'autre en septembre 1665 — un souffle d'agitation mondaine passe sur la petite demeure de Lautecour. Quatre longues années de souffrances n'ont pu éteindre la soif de bonheur qui brûle les lèvres et le cœur de la jeune fille ; son esprit enjoué, son naturel heureux jettent autour d'elle un rayonnement de joie qui ravit les étrangers. Quand elle ne craint plus, et triomphe de sa timidité, elle est charmante. Sans être une riche héritière, elle aura une belle dot ; plusieurs partis excellents se présentent. De tous côtés on la presse d'accepter. Les instances les plus vives viennent de sa mère. La veuve de Claude Alacoque fatiguée de la vie en commun avec son beau-frère, du peu d'égards qu'il témoigne à elle et aux siens, ne demande qu'à

partir : le mariage de Marguerite le lui permettra, et, heureuse, elle vivra les dernières années de sa vie, entourée de respect et d'affection. Marguerite n'ignore pas ces désirs si légitimes. Prise entre sa tendresse filiale et la promesse faite à Marie, elle ne sait comment satisfaire à la fois et la très sainte Vierge et sa mère.

Le démon profite de ses angoisses : si elle entre en réligion, sa mère en mourra, insinue-t-il. Elle est toute abandonnée à ses soins ; la dernière maladie en est une preuve ; dès lors c'est elle qui en répond devant Dieu. Son vœu de chasteté, et la promesse faite à Marie ne sont pas des obstacles insurmontables : son vœu elle ne le comprenait pas, sa promesse n'oblige pas dans d'aussi graves circonstances. Très fin, l'ange des ténèbres devient ange de lumière : si la jeune fille choisit la vie religieuse, elle sacrifie la liberté de ses aumônes et de ses austérités, puisque la volonté de sa supérieure s'imposera à la sienne. D'ailleurs, aspirer à la vie du cloître n'est-ce pas, chez elle, présomption orgueilleuse, n'est-ce pas , vu sa faiblesse, s'exposer à la damnation éternelle ?

Marguerite expose elle-même, avec une vraie finesse psychologique, ces attaques fort adroites, et sous leur poussée, elle cède un peu. La nature aussi réclame ses droits et l'entraîne : « Je commençai donc à voir le monde et à me parer pour lui plaire, cherchant à me divertir le plus que je pouvais ». Sans conseil, sans soutien, jusqu'où va-t-elle aller ?

Dieu n'oublie pas son élue, le Maître sa disciple :

« Au milieu des compagnies et divertissements, il me lançait des flèches si ardentes qu'elles perçaient et consommaient mon cœur de toutes parts, et la douleur que je sentais me rendait toute interdite. Et cela n'était pas encore assez pour un cœur aussi ingrat que le mien, pour lui faire quitter prise : je me sentais liée et tirée à force de cordes, si fortement qu'enfin j'étais contrainte de suivre celui qui m'appelait en quelque lieu secret, et il me faisait de sévères réprimandes ; car il était jaloux de [mon] misérable cœur, qui souffrait des persécutions épouvantables. Et après lui avoir demandé pardon, la face prosternée contre terre, il me faisait prendre une rude et longue discipline, et puis je retournais, tout comme devant, dans mes résistances et vanité ».

Nous le lisons dans la *Vie des Saints*, il suffit quelquefois d'une visite divine pour transformer à jamais une âme, mais les voies du Maître Souverain sont impénétrables, et il permet que, même les plus favorisés de ses élus, résistent aux appels les plus clairs et les plus délicats. Quand les jours de la pleine lumière auront lui, Marguerite n'aura pas assez de larmes pour ses défaillances et ses résistances de jeunesse ; leur souvenir cruel et doux remplira son cœur de reconnaissance et d'humilité.

En attendant sous « l'amoureuse violence » de son divin Maître, elle s'efforce par de sanglantes pénitences, de triompher de la tentation. Au soir des jours passés dans les vaines distractions et les joies un peu folles, pour l'aider à vaincre sa nature trop

vivante, il aime à se manifester à elle « comme il était en sa flagellation, tout défiguré », et il lui fait de longs reproches qui la bouleversent. Alors pour se punir de ses hésitations et de ses vanités, pour reproduire en elle quelques-uns des traits de l'Homme de douleurs, la jeune fille se livre aux plus extrêmes mortifications. « Je liais ce misérable corps criminel de cordes avec des nœuds, et le serrais si fort qu'à peine pouvait-il respirer et manger, et laissais si longtemps ces cordes qu'elles étaient comme tout enfoncées dans la chair, laquelle venant à croître dessus, je ne pouvais les arracher qu'avec de grandes violences et cruelles douleurs, et de même aux petites chaînettes dont je serrais mes bras, lesquelles emportaient la pièce en sortant. Et puis je couchais sur un ais, ou sur des bâtons avec des nœuds pointus, dont je faisais mon lit de repos, et puis je prenais la discipline ».

Pour aider ce travail purificateur, Dieu projette dans l'âme de Marguerite une lumière ineffable, qui éclaire surnaturellement ses défaillances de chaque jour, ses imperfections et ses fautes à demi volontaires. Elle aperçoit nettement et son ingratitude et sa malice, elle s'étonne que l'enfer ne s'entr'ouvre pas sous ses pieds d'infidèle. Avide de purification, elle voudrait se confesser chaque jour, persuadée qu'elle se confesse mal, elle ne peut être rassurée par ses aveux. Sous la tempête qui passe, tempête soulevée et par sa nature impressionnable et par l'action divine, la jeune fille ne sait à quel point ferme attacher sa vie.

Il ne faut pas d'ailleurs la croire trop vite, quand elle nous parle de « ses résistances et de ses vanités ». Son frère Chrysostome, qui a tout vu, dépose, sous la foi du serment au procès de 1715 : « Dans tout le temps qu'elle demeura dans sa famille, elle y vécut avec une régularité édifiante, méprisant les vanités, les jeux et les plaisirs... » La vérité est que Marguerite, dans la lutte, est allée jusqu'au bout de ses forces, et si elle a des torts réels, elle les répare avec une sainte rigueur ; dans l'état d'extrême tension où elle se trouve et qui ne peut durer, un secours spécial est devenu nécessaire ; son maître divin va le lui donner.

Sans qu'elle en puisse dire la cause, le désir de la vie religieuse se réveille dans son âme, et avec une telle intensité qu'elle se résout à le suivre, à n'importe quel prix. Elle supplie son directeur céleste de lui indiquer comment, dès maintenant, elle peut devenir sainte. Dieu lui révèle alors la beauté des vertus chrétiennes et l'éclat plus intime de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Pour garder plus présente la divine leçon, elle cherche dans la *Vie des Saints*, son livre de lecture préféré, les modèles qu'elle devra suivre. Défiante de ses forces elle laisse de côté les grandes vies héroïques, et choisit celles qui sont « bien aisées à imiter ».

Toujours simple avec son divin Maître, elle lui demande comment s'y prendre pour lui plaire et l'aimer ; elle devine que, pour l'heure présente, c'est par un tendre amour envers les pauvres. Ses aumônes se multiplient ; elles lui gagnent la confiance des pe-

tits enfants de Lautecour, qu'elle réunit pour leur apprendre leurs prières et le catéchisme. Son frère Chrysostome la raille, sa grand'mère et ses tantes voient, d'un mauvais œil, la maison envahie par la bande en haillons ; les reproches tombent drus sur elle, il faut déguerpir avec ses petits protégés. Sa générosité l'expose à des soupçons ; plusieurs personnes estiment que, pour donner aussi largement, elle doit prendre « tout ce qu'elle peut attraper. » L'accusation était révoltante ; pour montrer combien elle était fausse, il suffit de rappeler que la sainte, pour mettre à l'essai sa vocation religieuse, s'était obligée à ne rien faire sans l'autorisation de trois personnes. Elle fait dans la maison fraternelle un noviciat terrible ; celui de Paray en comparaison, lui semblera bien doux. Dieu récompense sa bonne volonté vaillante par des grâces multipliées ; elle s'en étonne, elle s'en épouvante, sa noire malice et son ingratitude ne méritent pas de pareilles faveurs, comment peut-on la traiter ainsi : « C'est que j'ai envie de te faire comme un composé de mon amour et de mes miséricordes », lui répond Jésus.

On aurait pu croire la volonté de Marguerite définitive, et sa vocation fixée pour jamais. Cette âme avait besoin de toucher encore plus nettement sa faiblesse, et d'y appuyer plus fortement son humilité. Malgré les lumières et les grâces multipliées pendant près de deux années, malgré la résolution qu'elle vient de prendre, pressée par sa mère qui n'abandonne pas le projet de se retirer chez elle quand elle sera mariée,

et par son frère Chrysostome, tourmentée par le démon, privée de la grâce de choix qui la portait, elle hésite de nouveau sur le parti à prendre et semble remettre tout en question. L'assaut fut court, mais violent. Prise et comme broyée entre les deux forces qui la sollicitent, la pauvre enfant tout en larmes va succomber dans cette lutte qui la tue, quand une faveur décisive fixe sa volonté hésitante.

Après une communion fervente, Celui qui aime à se représenter comme l'Epoux des âmes, daigna montrer à cette âme troublée que des promesses sacrées avaient faite sienne depuis longtemps « qu'il était le plus beau et le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants ». Avec une divine jalousie qui étonne et ravit, tant elle dépasse nos pensées humaines, il fit comprendre à l'humble jeune fille qu'il l'avait choisie et la voulait à lui seul. Comme signe irrécusable de son action divine, il mit, dans ce cœur tourmenté, la paix qui surpasse tout sentiment.

Une grâce de force soulève alors la volonté de la sainte ; elle écrit « Il (Notre-Seigneur) s'empara tellement de ma liberté que je n'en ai plus [eu] de jouissance, dans tout le reste de ma vie ». Déjà nous savons qu'il n'en fut rien ; même au noviciat de Paray, elle résistera nettement à la divine volonté bien connue, mais l'afflux de grâce est alors si puissant qu'il semble emporter son âme sans qu'elle puisse résister, et la vivacité de son impression accroît encore l'effet du secours céleste. Hautement, sans

crainte aucune, elle déclare qu'il faut renvoyer tous les prétendants ; son cœur « devenu insensible comme un rocher » ne se laisse plus émouvoir ; ni les larmes de sa mère, ni les offres désintéressées de son frère Jacques ne peuvent l'ébranler : ses vingt ans appartiendront à Dieu seul.

Chrysostome s'oppose à la vocation de sa sœur. Pour gagner du temps, et peut-être aussi trouver une solution, on résolut à Lautecour d'envoyer Marguerite à Mâcon, chez son oncle, M. Philibert Lamyn, le frère de sa mère, qui est son tuteur. Mis au courant par sa nièce qu'il aimait beaucoup, il essaie de tout arranger.

Une de ses filles, la sœur sainte Colombe, était religieuse chez les Ursulines de Mâcon, pourquoi Marguerite ne rejoindrait-elle pas sa cousine ? Les religieuses se montrent très peu exigeantes pour la dot, la sœur sainte Colombe offre de partager avec Marguerite sa pension annuelle de cent livres et de fournir son ameublement ; tout est au mieux.

Timide, craignant toujours de faire de la peine, la sainte bien décidée dans son âme, à n'entrer jamais chez les Ursulines, n'ose pas dire ce qu'elle pense. Dieu intervient ; une voix secrète murmure à son cœur : « Je ne te veux point là, mais à Sainte-Marie ». Enhardie, elle manifeste humblement son désir. Son oncle et sa cousine résistent. Il est à Mâcon un couvent de la Visitation où sont plusieurs de ses parentes, on ne lui permet pas d'aller les voir. Elle ne cède pourtant pas, et deux grâces puissantes viennent merveil-

leusement soutenir sa volonté : la sainte Vierge lui fait comprendre toute la douceur du nom béni de sainte Marie et de sa protection maternelle ; un jour que Marguerite regardait pieusement un tableau de saint François de Sales, elle voit les yeux du saint se fixer sur elle avec amour, et de ses lèvres elle entend sortir son nom.

Malgré des faveurs si pressantes, toujours craintive, de peur d'affliger son oncle et sa cousine, elle n'ose imposer sa décision. Elle ne veut pas entrer aux Ursulines ; elle laisse pourtant faire des démarches. Elle ne sait comment sortir de cette affectueuse mais encombrante tendresse qui l'enlace et la retient malgré elle. Dieu se sert, cette fois, des circonstances extérieures, pour la tirer d'embarras.

Un messager arrive de Verosvres : le frère et la mère de Marguerite sont au plus mal : qu'elle vienne sur l'heure. Il fait nuit, dix lieues séparent Mâcon de Verosvres, elle est fatiguée par les luttes intimes et si pénibles des derniers jours ; peu importe, elle part sur le champ. Ce départ la sauve. Peu de jours après son arrivée à Lautecour, son frère et sa mère étaient hors de danger.

Hélas, dans la maison maternelle, elle retrouve les difficultés qu'elle y a laissées. M^me^ Alacoque n'essaie plus d'ébranler sa vocation, elle se contente de pleurer, Chrysostome refuse toujours de la laisser partir, et les Delaroche redoublent leurs mauvais traitements. « Il me fallait travailler tant que le jour durait, avec les domestiques, et puis, le soir, il se trouvait que je

n'avais rien fait qui eût contenté les personnes avec qui j'étais. L'on me criait de telle manière que je n'avais pas le courage de manger, et je me retirais où je pouvais, pour avoir quelques moments de paix, de laquelle j'avais un grand besoin ».

Ces persécutions sont difficiles à comprendre. Comment Chrysostome « bourgeois de Lautecour », marié depuis deux ans, défenseur naturel de sa sœur, n'intervient-ilpas ? Humainement, il n'y a pas d'explication suffisante ; surnaturellement, tout se comprend ; Dieu forme une sainte dans l'humiliation et dans la souffrance, il détache un cœur qu'il veut à lui seul ; c'est déjà la sainteté de justice et la sainteté d'amour qui tour à tour interviennent, et façonnent divinement cette âme privilégiée ; les causes secondes, sans le savoir, coopèrent au plan divin.

Marguerite aurait pu espérer trouver un aide dans son parrain, Antoine Alacoque, curé de Verosvres. Superstitieux, d'un esprit très étroit, probablement atteint de jansénisme, ce prêtre se laisse intimider par des influences de famille, et loin de secourir la jeune fille, la trouble et met des entraves à sa vocation. Il lui répète que son entrée à la Visitation causera la mort de sa mère, qu'elle en répond devant Dieu. De telles paroles, toujours graves, prennent, dans la bouche d'un prêtre, une autorité toute particulière. Dans l'âme de Marguerite l'appel divin retentit toujours avec la même netteté, et la pauvre enfant tirée ainsi violemment en sens contraire, se déchire de douleur. Elle souhaite rencontrer un guide qui la soutienne

en son rude chemin, et naïvement, seule à seul avec Dieu, formule une filiale prière : « Hélas, mon Seigneur, donnez-moi donc quelqu'un pour me conduire à vous ! — Ne te suffis-je pas ? Que crains-tu ? Un enfant autant aimé que je t'aime, peut-il périr entre les bras d'un Père tout-puissant ? » Un enfant autant aimé que je t'aime, ces mots remplissaient, et jusqu'au bord, l'âme de Marguerite d'une joie infinie. Elle aurait voulu goûter longuement ces chers souvenirs, s'isoler avec son bonheur pour en savourer mieux la douceur pénétrante, mais on n'avait garde de lui en laisser le loisir.

Son Maître souverain, comme il exigeait amour pour amour, exigeait aussi souffrance pour souffrance ; et elle n'avait rien de plus à cœur que de satisfaire tous ses désirs. Se jetant aux pieds du crucifix elle disait : « O mon cher Sauveur, que je serais heureuse si vous imprimiez en moi votre image souffrante ! — C'est ce que je prétends, pourvu que tu ne me résistes pas et que tu y contribues de ton côté ». Elle redoublait ses austérités.

Il était cependant des heures de trouble, où l'élue de Dieu n'osait plus croire à l'action divine ; redoutant les difficultés d'une route pleine d'embûches, elle sentait vivement le besoin d'une direction humaine qui contrôlât la direction de son Maître céleste, et rassurât sa pauvre âme hésitante. Les Delaroche raillaient sa vocation, Chrysostome, par égoïsme, M^me^ Alacoque, par tendresse maternelle, s'y opposaient ; le curé de Verosvres par faiblesse et par ignorance les soutenait dans leur opposition ; Marguerite avait

besoin d'entendre une voix autorisée parlant au nom de Dieu, lui dire qu'elle ne se trompait pas. Dieu, qui ne manque jamais aux siens, ne lui refusa pas une grâce devenue nécessaire.

A l'occasion du jubilé accordé par Clément X, lors de son élévation au trône pontifical, un religieux de saint François, vint en 1670 à Verosvres ; il logea même, à Lautecour, chez la famille Alacoque. Tout le monde, pour gagner le jubilé, fait une confession générale. Marguerite s'y prépare longuementet scrute avec anxiété sa conscience innocente. Désolée de n'y trouver que des fautes légères, par une illusion qui tient moins, chez elle, au scrupule qu'à l'humilité et à un secret besoin toujours inassouvi d'expiation, elle imagine de copier et de lire, au confessionnal, les longues pages d'un examen de conscience. Elle se rend compte qu'elle n'a pas commis tous ces péchés, elle en serait inconsolable ; mais elle s'imagine que, peut-être, elle les a commis à son insu, et, dès lors, il lui paraît juste de les accuser. Evidemment elle se trompe ; mais son erreur n'est pas l'erreur du scrupuleux qui cherche la paix avant tout, et, accusant toutes les fautes possibles, pense qu'il accusera plus sûrement les siennes ; c'est l'erreur d'une âme qui, pour mieux s'abaisser, se fait plus coupable : « Je me disais en moi-même : je les ai peut-être faites, et je ne les connais pas, ni ne m'en souviens pas, mais il est bien juste que j'aie la confusion de les dire pour satisfaire à la justice divine ». Le confesseur ne s'y trompe pas, il l'oblige à tourner les feuillets accumulés sans les lire.

La confesion achevée, la jeune fille demande une direction. Elle explique sa manière de vivre, les grâces reçues de Dieu, le désir d'expiation qui remplit son âme. Elle n'ose cependant tout dire. Le démon — c'est là sa tactique séculaire — lui fait croire que dévoiler ses désirs les plus secrets de perfection, c'est de la vanité, elle redoute de se montrer meilleure qu'elle n'est. Cette ouverture d'âme, la première dont elle nous parle, eut cependant d'excellents résultats, Marguerite reçut de sages avis, et la grande affaire de sa vocation put aboutir. S'ouvrant peu à peu, elle raconte comment depuis quatre ou cinq ans, malgré des instances réitérées, elle ne peut suivre la voix de Dieu. Les signes divins étaient évidents, le confesseur ne pouvait s'y tromper. Sa conviction faite, il expose nettement à Chrysostome son avis, et celui-ci doit s'y rendre. Devant la résolution bien arrêtée de sa sœur il cède enfin ; Marguerite pourra se faire religieuse.

Mais alors par une bizarrerie singulière, on reprend à Lautecour les projets de Mâcon, Chrysostome et M^me^ Alacoque pensent, comme M. Philibert Lamyn, que Marguerite doit entrer chez les Ursulines, et rejoindre sa cousine la sœur sainte Colombe. Ce plan ravit tout le monde, sauf la principale intéressée. Elle crie vers le ciel et Marie répond à sa filiale confiance : « Ne crains rien, tu seras ma vraie fille et je serai toujours ta bonne mère ». Cette parole intérieure ramène le calme dans l'âme agitée. Quand Chrysostome revient de Mâcon, et dit que les Ursulines consentent et demandent quatre mille livres de dot, Margue-

rite répond que jamais cette affaire ne se conclura. « Je veux aller aux Saintes-Marie, dans un couvent bien éloigné où je n'aurai ni parents, ni connaissances, car je ne veux être religieuse que pour l'amour de Dieu. Je veux quitter le monde tout à fait, en me cachant dans quelque petit coin, pour l'oublier et en être oubliée, et ne le plus voir. »

Cette réponse fait comprendre que Marguerite n'acceptera même pas d'aller à la Visitation de Mâcon, où elle a des parents. On doit chercher ailleurs. Quand après plusieurs autres monastères, on lui propose celui de Paray, son cœur éclate de joie, sans qu'elle en devine la raison ; elle accepte aussitôt. Au mois de mai 1671, elle fait avec son frère Chrysostome une première visite « au lieu de son bonheur ». A Charolles elle s'arrête quelques heures, chez les Urbanistes, ses premières maîtresses, celles-ci lui prodiguent les marques d'amitié, et lui laissent entendre qu'elle ne pourra s'habituer à Paray ; il serait si simple de rester à Charolles. Gaiement elle répond qu'il n'en coûte guère d'essayer : « Promettez-nous que si vous sortez de Paray, vous viendrez chez nous ». Sûre du choix divin, Marguerite promet.

Chrysostome voulait bien faire connaître à sa sœur le monastère de Paray, mais il avait résolu de ne pas parler de ses intentions, et surtout de ne rien conclure à cette première visite. Marguerite le laissait dire, et pensait autrement. Sur le seuil du monastère, elle entend distinctement ces paroles : « c'est ici que je te veux ». Dans cet avis céleste qui réchauffe et affermit

sa volonté, elle prend une force nouvelle. Au parloir attendant la supérieure, elle communique à son frère sa résolution inébranlable : Elle entrera à la Visitation de Paray. Chrysostome s'étonne ; il avait été convenu que, dans ce voyage, on laisserait de côté la question de vocation. Elle le reconnaît, mais elle a changé d'avis, elle ne partira de Paray que toutes choses définitivement réglées. Chrysostome essaie de résister, il la trouve intraitable ; Marguerite ne revient à Verosvres que postulante à la Visitation.

Enfin les indécisions étaient finies : Dieu avait triomphé. La jeune fille de retour, laisse éclater le bonheur qui la soulève. Toute à son Maître divin et sûre de lui appartenir, elle ne peut cacher sa radieuse félicité. La fête du cœur a besoin de se manifester : « Je portais plus d'ajustements de vanité que jamais je n'avais fait, et me divertissais de même pour la grande joie que je sentais de me voir bien toute à mon souverain Bien ». Ce naïf aveu est illuminé d'un sourire de joie : on y sent passer l'allégresse d'une vie exubérante, l'entrain charmant, et l'amour pour son Dieu de cette jeune fille qui a tant souffert. Dans la paix qu'elle a enfin conquise, elle se transfigure, et les derniers jours révèlent une Marguerite inconnue. On s'en étonne, quelques-uns se scandalisent ; les Delaroche trouvent leur nièce bien légère, ses parures bien déplacées à la veille d'adieux cruels. Ils secouent la tête d'un air scandalisé, et s'en vont répétant : « Voyez qu'elle a bien la façon d'une religieuse ! » Laissons les dire. Nous connaissons le cœur aimant de la jeune fille, il se

brisera presque, sous l'effort de la douleur, au moment de franchir le seuil du monastère de Paray ; aujourd'hui Marguerite ne sent que le bonheur de se donner à Dieu, elle est toute à la sainte félicité de l'âme qui s'immole à Jésus si longtemps cherché, si longtemps attendu.

Quinze ans plus tard, la sainte racontant, sur l'ordre du P. Rolin, son enfance et sa jeunesse, entendait Dieu lui parler ainsi : « Regarde, ma fille, si tu pourras trouver un père blessé d'amour pour son fils unique qui ait jamais tant pris soin de lui et qui lui pût donner des témoignages d'amour si tendre comme sont ceux que je t'ai donnés et te veux donner du mien, lequel a eu tant de patience et de peine à te cultiver et ajuster à ma mode, dès ta plus tendre jeunesse, t'attendant doucement sans me rebuter parmi toutes tes résistances. Souviens-toi donc que si jamais tu t'oubliais de la reconnaissance envers moi, [ne] me référant [pas] la gloire de tout, ce serait le moyen de faire tarir pour toi, cette source inépuisable de tout bien. »

Le Maître divin avait conduit Marguerite là où il la voulait.

CHAPITRE III

L'ÉPOUSE DU CŒUR DE JÉSUS

Les premiers jours de Paray furent délicieux. Au moment où la jeune postulante entrait dans le monastère, une angoisse indicible avait bouleversé son âme, elle avait été très courte. Immédiatement ce fut la grande paix de Dieu ; elle remplissait son cœur à le faire déborder, jamais encore elle n'avait rien éprouvé de semblable, elle s'en allait répétant : « C'est ici où Dieu me veut, c'est ici où Dieu me veut », cette divine assurance lui suffisait. Elle était convaincue que vivre dans cette volonté de Dieu c'était le meilleur et pour elle et pour les siens ; aussi la douleur de sa mère bien aimée, si pénible fut-elle à son souvenir filial, ne parvenait-elle pas à mettre un nuage sur son bonheur.

Dieu qui l'avait amenée à Paray comme par la main, ne l'y oubliait pas, et le Maître divin continuait à l'instruire d'une façon toute merveilleuse. A son réveil, pendant quelque temps, elle entendit distinctement certaines paroles qu'elle ne comprenait pas ; souvenirs des psaumes ou prières récitées la veille peut-être : *Audi filia, et vide, et inclina aurem tuam... Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem, prop-*

terea unxit te Deus, Deus tuus oleo laetitiae... et encore : « Tu as reconnu ton sentier et ta voie, ô ma Jérusalem, maison d'Israël ! mais le Seigneur te gardera en toutes tes voies et ne t'abandonnera jamais ». Souvent déjà elle avait perçu des paroles intérieures, jamais elles n'avaient été aussi fréquentes ; elle s'étonne et va tout raconter à la sœur Thouvant, maîtresse des novices, qu'elle regarde comme son Jésus-Christ en terre. C'est une joie pour elle de tout dire, de pouvoir consulter et d'obéir.

Le démon essaya de la faire sortir de la voie très sûre de la dépendance. Pourquoi ne pas prendre elle-même certaines décisions, et toujours recourir à d'autres. Sa maîtresse lui permet de se mortifier, pourquoi n'irait-elle pas au-delà de ce qu'on lui accorde : les mortifications ne peuvent qu'être agréables au Dieu du Calvaire, et de la Passion sanglante. Personne ne le saura, sauf son Maître céleste qui ne saurait le lui reprocher. Elle se laisse prendre à ce raisonnement. « De quoi m'étant mise en devoir, écrit-elle, mon saint Fondateur me reprit si vivement, sans me laisser passer outre, que jamais depuis je n'ai eu le courage d'y retourner. Car ces paroles sont toujours demeurées dans mon cœur : « Eh quoi ! ma fille, penses-tu pouvoir plaire à Dieu en passant les limites de l'obéissance. Ce qui est le principal soutien et fondement de cette Congrégation, et non pas les austérités ».

Au jour de sa prise d'habit, le 25 août, Dieu lui fit comprendre que c'était le temps des divines fiançailles

qui commençait ; l'engagement qu'elle venait de prendre de l'aimer d'un amour de préférence, lui donnait sur elle un nouvel empire, et il allait lui faire goûter « ce qu'il y avait de plus doux, dans la suavité des caresses de son amour ». Fleuve éternel de paix, une joie qui n'est pas de la terre envahit cette âme et la plonge dans une sainte quiétude qui la rend presque incapable d'agir. Marguerite voudrait se cacher, non plus comme aux jours de Lautecour, pour jouir de son bonheur, mais pour dérober sa confusion ; elle est si indigne de pareilles grâces : plus le Maître divin multiplie les faveurs, plus il creuse dans l'âme d'ineffables profondeurs d'humilité.

On ne peut se cacher à la Visitation, les religieuses y vivent trop en commun. En outre, la novice ne peut pas, elle ne veut pas céler à sa maîtresse les étranges luttes d'amour qu'elle subit sans les comprendre. La sœur Thouvant, et la très honorée Mère Hersant, supérieure, disent « nettement que ce n'est point là l'esprit des filles de Sainte-Marie ». Il faut secouer ce repos délicieux, il faut faire comme les autres novices ; il y va de sa vocation.

Elle ne demande pas mieux : quitter Paray ! plutôt la mort. Mais comment faire ? La sœur Thouvant la charge d'aider une officière pendant l'oraison ; quand la sœur Marguerite vient au premier moment libre, demander du temps pour prier, elle est rudoyée, et renvoyée avec ses compagnes de noviciat. Il lui faut abandonner la méthode plus simple, plus affectueuse

que le Maître divin lui a enseignée, pour suivre la méthode ordinaire. Elle écoute les points, avec les autres religieuses au chœur, puis elle doit aller balayer jusqu'à prime, c'est-à-dire pendant le temps consacré à l'oraison. L'heure terminée, elle rend compte de la manière dont elle a employé son temps. Il lui a été impossible de suivre les points donnés ; elle n'a pu que jouir de Dieu présent à son cœur. Comme les flots d'une source abondante et tranquille, les actes d'amour sortent du fond de son âme, sans effort, ininterrompus.

Dieu la gâte divinement ; il ne veut pas, à cette heure bénie des fiançailles éprouver son élue ; la souffrance est pourtant toujours nécessaire, la sœur Marguerite-Marie n'y échappera pas. Si Dieu l'épargne, les créatures ne l'épargneront pas. La sainte est persuadée, et on le lui a dit, que sa vocation est en péril. Elle n'est pas comme les autres, on ne la traite pas comme les autres ; de là, dans toute sa manière d'être, une certaine gêne qui la fait cruellement souffrir, un doute angoissant : restera-t-elle à la Visitation? Seule à seul avec son Bien-aimé, les craintes disparaissent dans la pleine joie de Jésus possédé, mais elles renaissent vite : la novice se rend parfaitement compte qu'on l'observe, que les esprits sont partagés ; plusieurs se demandent, entre autres la sœur Jeanne-Marie Comtois, si cette fille « est bien propre à rester en la maison ». Le 25 août 1672 approche, l'année de noviciat se termine, et la Mère de Saumaise qui a succédé à la Mère Hersant hésite :

doit-elle l'admettre à la profession ? Elle a consulté une sainte visitandine de Dijon la Mère Boulier, et l'avis a été favorable, mais vraiment à Paray les esprits sont trop partagés ; cette novice menée par des voies aussi extraordinaires, est-elle bien faite pour la Visitation ! Les sœurs n'osent se prononcer, et le 25 août passe sans que la sœur Alacoque fasse profession.

La sainte, pendant son noviciat, eut d'autres souffrances et porta d'autres croix. On connaît l'histoire du fromage ; en trois jours elle triomphe de son dégoût ; elle met trois mois à vaincre une affection trop sensible pour l'une de ses sœurs. Mais sa grande épreuve de novice c'est l'anxiété où elle vit au sujet de sa vocation : ses voies extraordinaires obligeront-elles ses supérieures à la rendre à sa famille ? Avec une candeur d'enfant, elle se plaint à Notre-Seigneur : « Hélas, mon Seigneur, vous serez donc la cause que l'on me renverra ! — Dis à ta supérieure qu'il n'y a rien à craindre pour te recevoir, que je réponds de toi, et que si elle me trouve solvable, je serai ta caution ». Cette douce réponse la tire d'inquiétude, mais le message est difficile à transmettre. Elle parle pourtant puisque son Maître divin le lui ordonne. La Mère de Saumaise, après avoir entendu sa communication, charge la novice de vouloir bien demander à Notre-Seigneur, comme signe de sa volonté, « de la rendre utile à la sainte religion, par la pratique de toutes ses observances. La réponse dut lui plaire : « Eh bien ma fille, dit Jésus, je t'accorde tout cela,

car je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est encore connue que de moi ; et désormais j'ajusterai mes grâces à l'esprit de la règle, à la volonté de tes supérieures, et à ta faiblesse ; en sorte que tu tiennes suspect tout ce qui te retirera de l'exacte pratique de ta règle, laquelle je veux que tu préfères à tout le reste ».

La Mère de Saumaise, et la sœur Thouvant n'ont plus rien à désirer ; sous leurs yeux les promesses de Notre-Seigneur commencent à s'accomplir, et toutes deux doucement étonnées se demandent quels sont dans l'avenir, les éternels desseins sur l'humble novice. Nous qui lisons les faits, deux cent cinquante ans après leur réalisation, nous sommes frappés par cette prophétie si évidemment divine ; celui pour qui l'avenir n'a pas de secrets pouvait seul parler ainsi en 1672.

La sainte fut admise à faire profession le 6 novembre : le 27 octobre, elle commençait sa retraite : ces dix jours sont un des moments où l'action de son Maître marque une plus forte empreinte sur son âme.

Quelques mois avant il lui avait dit : « Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier, comme une hostie d'immolation, à l'accomplissement de mes desseins ». La victime choisie était la sœur Marguerite-Marie ; la Mère de Saumaise lui ayant permis de dire oui, elle s'offrit pour accomplir jusqu'au bout le bon plaisir divin.

Les premiers jours de la retraite passent délicieux, la sainte vit au ciel. Pour calmer les transports qui

font de ses jours une extase perpétuelle, la sœur Thouvant la charge de garder l'ânesse du monastère et son petit ânon. Jusqu'à l'*Ave Maria* du soir, ce sont des courses sans fin à la poursuite des deux animaux laissés en liberté ; la sœur Marguerite-Marie cependant ne perd pas une minute la présence de son Bien-Aimé ; elle le voit, elle le sent près d'elle. Elle jouit de cette précieuse faveur, mais elle comprend que les délices d'aujourd'hui la préparent aux souffrances à venir. Une lumière intime révèle à son âme le mystère de la passion et de la mort de Jésus. Plus tard, montrant à son amie, la sœur Claude-Marguerite Billet, un bosquet de noisetier, près duquel elle se tenait pendant les jours de cette retraite, elle lui dit : « Voilà un endroit de grâces pour moi. Car Dieu m'a fait connaître ici l'avantage qu'il y a à souffrir, par les connaissances et lumières qu'il m'a données de sa Passion ». En même temps que la Passion de Jésus, elle connaît aussi sa Passion à elle, les douleurs qui doivent faire de sa vie une croix continuelle et un sanglant martyre. Une à une elles passent devant ses yeux, et, en passant, enfoncent dans son âme un trait qui la pénètre. Son corps frémit, il saigne ; mais, — elle-même le remarque, — les blessures réelles furent bien autrement crucifiantes que les blessures de l'imagination. Cela nous surprend d'autant moins que, dans ces jours de novembre 1672, le divin Maître de Marguerite-Marie voulait surtout consoler son élue, et préparer les souffrances futures, par des faveurs sans précédent.

Doucement il la détache de tout le créé, il la veut pour Lui, et pour Lui seul. Tout finit sur la terre, lui fait-il comprendre, les joies comme les tristesses, au ciel seulement rien ne passe et tout s'achève dans l'éternel amour : cette leçon d'une suavité austère, il l'illumine d'un rayon où transparaît son infinie beauté ; il ouvre, pour ainsi dire, le ciel aux yeux éblouis de la sainte, et l'enivre d'une béatitude qui la fait tressaillir : « Il me fut montré... un petit échantillon de cette gloire ; ô Dieu ! dans quel transport de joie et de désir cela ne [me] mit-il pas ! » Mais la récompense éternelle n'est pas encore à la portée de sa main, fruit mûr que l'on cueille sans efforts : il faut la mériter par une vie pure. Un aveu sincère, un vrai repentir et le ferme propos de ne plus offenser Dieu suffisent pour obtenir le plein pardon du passé ; la sœur Marguerite-Marie, confiante, et non plus anxieuse, comme à Lautecour, fait une confession générale de toute sa vie. Au moment où les paroles de l'absolution, pacifiante et divine rosée, descendent sur son âme, elle éprouve une étrange sensation : « Il me semblait me voir et sentir dépouillée et revêtue en même temps d'une robe blanche avec ces paroles : « Voici la robe d'innocence dont je revets ton âme, afin que tu ne vives plus que de la vie d'un Homme-Dieu, c'est-à-dire que tu vives comme ne vivant plus, mais me laisser vivre en toi ! »

Comme gage de tendresse, Notre-Seigneur promet alors et accorde à cette jeune religieuse de vingt-cinq ans, une des plus grandes faveurs surnaturelles

qu'il ait jamais faites à ses saints : « Sur quoi, il me dit que je ne devais rien craindre, parce qu'il me promettait une des plus grandes grâces qu'il eut jamais accordées à aucun de ses amis, qui était de me gratifier de sa présence actuelle et continuelle... Et dans ce moment il effectua si bien sa promesse qu'il m'était toujours présent, et je le sentais toujours proche de moi, comme si l'on était proche de quelqu'un que les ténèbres de la nuit empêcheraient de voir des yeux du corps, mais la vue perçante de l'amour me le fit voir et sentir d'une manière bien plus aimable et certaine et de différente manière ».

Cette présence « actuelle et continuelle », elle dit ailleurs « actuelle et sensible » est le don royal de l'Époux à celle qui va, dans cinq jours, se donner à lui sans réserve. Par un miracle permanent, elle voit son Dieu, elle le sent tout proche d'elle, elle l'entend mieux que par ses « sens corporels » : ami divin qui console, père passionné de tendresse, mais aussi maître tout-puissant, et juge d'une divine clairvoyance. Parfois toute enivrée de son bonheur elle ne peut que s'écrier : « Mon Amour, ma Vie, mon Tout ! Vous êtes tout pour moi et je suis toute pour vous » ; parfois au contraire toute humiliée elle descend jusque dans le centre de son néant. Comment, elle, un abîme de toute misère, peut-elle vivre ainsi proche de l'abîme de toute grandeur et de toute perfection !

Les grâces divines se multiplient qui la préparent à la profession ; elle n'a qu'à se laisser conduire : Dieu, pour l'instant, semble vouloir lui éviter toute peine.

Il lui rappelle sans doute la réalité de son holocauste : « Souviens-toi que c'est un Dieu crucifié que tu veux épouser, c'est pourquoi il te faut rendre conforme à Lui : en disant adieu à tous les plaisirs de la vie, puisqu'il n'y en aura plus pour toi qui ne soient traversés de la croix ». Mais la croix de Marguerite-Marie disparaît sous les roses et c'est Jésus qui la porte ; à peine touche-t-elle les épaules de la religieuse qui monte au Calvaire, comme elle monterait au Thabor, légère et radieuse.

Dieu forme une sainte et aussi la grande et l'humble apôtre du Sacré-Cœur. Son élue ignore les desseins éternels, elle les entrevoit pourtant dans cette retraite de 1672, où il semble que le Maître divin ait voulu comme résumer sa conduite sur son âme. Il lui découvre, elle ne nous dit pas de quelle manière, la plus grande partie des grâces qu'il devait lui faire et surtout celles qui avaient trait à son Sacré-Cœur. La plaie du côté lui est ouverte. A la suite de tant de saints et des saintes, elle pénètre dans la fente du rocher. Après s'y être enivrée quelques années à la source sacrée du pur amour, sur l'ordre divin, elle quittera son asile de paix pour jeter au monde refroidi les paroles de feu qui le réchaufferont à jamais.

Au soir de sa profession, vrai jour du ciel, la sainte rentrée dans sa cellule, voulut ajouter à ses résolutions de retraite, ce mot qu'elle écrivit avec son sang : « Moi, chétif et misérable néant, proteste à mon Dieu me soumettre et sacrifier à tout ce qu'il demande

de moi ; immolant mon cœur à l'accomplissement de son bon plaisir, sans réserve d'autre intérêt que sa plus grande gloire et son pur amour, auquel je consacre et abandonne tout mon être et tous mes moments.

« Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé, son esclave, sa servante et sa créature puisqu'il est tout à moi, et suis son indigne épouse.

SŒUR MARGUERITE-MARIE, MORTE AU MONDE.

« Tout de Dieu et rien de moi ; tout à Dieu et rien à moi ; tout pour Dieu et rien pour moi ».

La nouvelle épouse de Jésus-Christ vécut, pendant quelques jours, comme extasiée ; Dieu la maintenait dans la suavité de sa paix et de son amour, sans pourtant lui permettre d'oublier qu'elle devait souffrir. Un pur rayon de joie descend sur elle du haut du ciel, il faut qu'elle trouve sur la terre la part de souffrance qui lui revient : « La maîtresse des novices, écrit une de ses compagnes, entrée au noviciat le 3 novembre 1672, à la veille de sa profession, s'appliquait à humilier ladite sœur (Alacoque), et la mortifier dans toutes les occasions, lui imposant des pénitences sur les moindres imperfections ; quand elle ne lui en remarquait point, elle la prenait sur ses vertus, lui disant que ses longues oraisons et pratiques extraordinaires étaient la marque d'une orgueilleuse, et d'un amour-propre contraire à la simplicité de son Institut, ce qui paraissait fort sensible à ladite sœur, quoiqu'elle parut toujours fort contente ; pour la retirer

de sa grande application, elle l'envoyait travailler au jardin, à la cuisine et aux endroits les plus humiliants, jusqu'à aller garder une ânesse dans le verger ».

La sœur Thouvant agit en sage maîtresse qui veut s'assurer de l'obéissance et de l'humilité de la sœur Marguerite-Marie ; elle entre ainsi dans la pensée divine qui exige que, d'une manière ou de l'autre, son élue souffre. C'est la souffrance qu'elle trouve aussi à l'infirmerie, comme aide de la sœur Catherine-Augustine Marest. Son extraordinaire sensibilité n'est pas encore domptée, elle le sent très bien, et elle nous le dit. Le contact journalier, avec une nature très différente de la sienne, s'il est très sanctifiant est aussi très mortifiant. Abimée dans son humilité et dans l'ineffable présence de Dieu, la sainte n'arrive pas à se plier aux mille détails d'une infirmerie, elle oublie, elle est maladroite, elle est lente, timide : chaque heure qui s'écoule apporte des froissements nécessaires, si vifs que la sainte écrit : « Dieu seul peut connaître ce que j'y ai eu à souffrir tant de la part de mon naturel prompt et sensible, que de celle des créatures et du démon ».

Nous nous doutions bien que le démon était là lui aussi ; nous ne connaissons pourtant sa présence que par ce mot de la sainte, il est impossible de préciser son action. Dieu est là aussi qui prépare l'avenir. Un jour, après la sainte communion, la sœur Marguerite-Marie aperçoit une croix immense recouverte de fleurs : « Voilà, lui dit Notre-Seigneur, le lit de mes

chastes épouses, où je te ferai consommer les délices de mon amour : peu à peu ces fleurs tomberont, et [il] ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse, mais elles te feront si vivement sentir leurs piqûres que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour supporter la douleur ».

Une des premières épines fut particulièrement cruelle. Son divin Maître lui avait demandé si elle ne serait pas bien aise de souffrir toutes les peines que méritaient ses péchés et ceux de ses sœurs. Saint François de Sales, pendant le mois de janvier 1673, lui apprit que c'est par la charité et l'humilité qu'une vraie fille de la Visitation devait s'unir à Dieu. Le saint fondateur lui laissait entendre que ces deux vertus n'ont pas, dans le monastère de Paray, la splendeur qu'il désire : quelques religieuses, par amour-propre, jugent mal, sur de simples apparences, les actions de leurs sœurs. Ces taches légères disparaissent sans doute dans le rayonnement d'éclatantes qualités — la Mère Greyfié appelait le monastère de Paray « le Thabor des supérieures » — elles existent pourtant, et la sainte est choisie par Dieu comme victime pour les expier. L'heure des grandes immolations n'est pas venue, mais les roses de la croix nuptiale se détachent, et les épines commencent à pénétrer dans la chair de l'épouse.

Au mois d'octobre saint François d'Assise, au jour de sa fête lui révèle que son amour pour la Passion, lui a donné un grand pouvoir sur le sang rédempteur ; prosterné devant le Tout-Puissant, il obtient, par les

mérites du divin Crucifié, que la rigueur de la justice cède à la miséricorde, particulièrement pour les religieux infidèles à leur vocation. Quelques jours plus tard, Notre-Seigneur précise la leçon, et l'applique nettement à la sainte. Il lui révèle qu'il se prépare à punir des pécheurs cachés. Quand elle sentira s'appesantir sur elle la sainteté divine, c'est le signe que la justice va frapper. Alors par des prières et des bonnes œuvres, elle devra élever son cœur et ses mains vers le ciel, présentant au Père irrité, son Fils crucifié. Victime d'amour, il sera comme un rempart entre la justice et les pécheurs. Quand il voudra faire grâce, elle se sentira comme enveloppée de miséricorde ; et, parfois même, toute réjouie d'un rayon de la béatitude éternelle, elle connaîtra, par cette joie céleste, que l'âme, objet de sa prière, « persévérera pour le ciel. »

Ainsi peu à peu, son rôle de victime expiatrice lui est révélé, comme aussi elle sent plus fortement l'empreinte de la sainteté divine sur tout son être. Dans sa retraite de 1673, à la veille des grandes révélations du Sacré-Cœur, elle en est si accablée qu'elle ne peut faire oraison, il lui faut pour la soutenir le secours de la même Toute-Puissance qui la fait souffrir. Elle n'a pour décrire ces états surnaturels que sa propre expérience, et, avec des mots de feu, tout brûlants encore des grâces reçues, cette jeune fille de vingt-cinq ans parle de ces ineffables merveilles de la grâce, comme bien peu d'extatiques en ont parlé :

« Une autre fois le Souverain de mon âme me dit : Je te veux être toute chose, ta joie et ta consolation,

mais je serai aussi ton supplice ». Je connus l'effet de ces paroles.

« Entre ses perfections divines, celle qui devait effectuer ces promesses était sa sainteté d'amour et de justice. Je confesse qu'il est difficile à une créature d'en exprimer les effets, n'ayant jamais rien senti de si douloureux que cette sainteté de justice, qui s'imprime dans l'âme d'une manière si terrible qu'elle voudrait se précipiter dans toutes les peines imaginables, et s'immoler à souffrir celles des damnés plutôt que de paraître devant la sainteté de justice, avec un seul péché. L'âme ressemble à une huile bouillante qui pénètre jusqu'à la moelle des os, et rend le corps si insensible à toutes les autres douleurs qu'elles lui semblent plutôt un rafraîchissement qu'une souffrance. Ce que je trouve le plus rigoureux, c'est la présence de mon Souverain, lorsqu'il m'en favorise en cet état. Il donne de telles impressions de sa pureté qu'il est impossible à l'âme de se supporter, se voyant dans un état si abominable. Elle voudrait pouvoir fuir et se cacher, mais c'est en vain. Ce Dieu plein d'amour prend plaisir de la voir en cet état, lui fait trouver partout ce qu'elle fuit. Ce n'est pas qu'elle voulût, pour quoi que ce soit, perdre la vue de son Bien-Aimé en faisant aucune action qui put [lui] déplaire. Elle souffrirait mille morts à la vue de son indignité. Elle dit souvent avec saint Pierre : « Retirez-vous de moi, car je suis une pécheresse ». Bien loin d'être délivrée de cet état souffrant, j'aurais voulu à chaque moment voir augmenter mes peines.

« La sainteté d'amour ne cause guère moins de souffrances, à la réserve que toutes ces peines donnent à l'âme des mouvements de joie et de contentement si grands qu'il n'est pas moins difficile de les exprimer. Elle donne à l'âme un désir [si] ardent d'être unie à Dieu qu'elle n'a de repos ni jour ni nuit, car le lit et la table lui semblent un gibet où elle va pour se crucifier ; les conversations font son supplice. Dieu se faisant voir incessamment à l'âme et lui découvrant les trésors dont il l'enrichit, et l'ardent amour qu'il a pour elle, et le peu de correspondance qu'elle a ; son amour la presse si vivement de l'aimer, qu'il n'y a que le divin Auteur de ces opérations qui puisse exprimer ce que c'est. Alors l'âme n'a plus d'intérêts, ni de désirs, et d'empressements que pour son unique amour, le reste lui semble superflu ou inutile ».

Sous l'impression de cette sainteté de justice et d'amour, la sœur Marguerite-Marie éprouve le besoin de vivre le plus possible près de l'autel, en présence de ce Dieu qui fait la joie et la torture de son âme, toujours présent au plus intime d'elle-même. Tous les moments libres, elle les passe devant le Saint-Sacrement, les mains jointes, dans une immobilité absolue. A Paray, comme à Verosvres, une force victorieuse la contraint de tout quitter pour aller à celui qui l'appelle. Le désir de la sainte communion la consume, et quand il lui faudrait marcher par un chemin de flammes, les pieds nus, elle courrait pour s'unir à son Bien-Aimé. Ses actions de grâces sont des moments du ciel. Anéantie dans la divine présence elle

reste pénétrée d'une joie infinie. Dans un respectueux silence elle écoute, toute recueillie, la voix de celui qui fait tout son bonheur : voix qui console, voix qui calme, voix qui encourage, voix qui enseigne, voix qui reprend. Les exigences divines sont parfois étonnantes. Une distraction à demi volontaire, un coup d'œil curieux, une tenue plus abandonnée la privèrent de bien des grâces. Elle-même l'affirme, s'en accuse et s'en humilie, mais elle ne peut oublier que lentement la peine que sa négligence lui a causée, peine que rendent plus amère les faveurs dont elle est comblée.

La dévotion à Jésus Hostie restera toujours ardente dans l'âme de la sainte, et c'est devant le Saint Sacrement exposé sur l'autel, que le Sacré-Cœur de Jésus lui fera, dans quelques mois, les plus solennelles révélations. C'est pendant la cène, incliné sur la poitrine de celui qui l'aimait, que saint Jean, le premier, entendit les battements du Cœur divin. Il convenait que ce divin Cœur se manifestât à son élue dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie, où il est toujours vivant. Une veille de communion, au début de 1673, la sœur Marguerite-Marie avait demandé à Notre-Seigneur d'unir son cœur au sien, sans trop comprendre comment pareille union pourrait se réaliser. Alors « par la suprême pointe de l'entendement » elle vit le Cœur du Dieu fait homme plus éclatant que le soleil et d'une infinie grandeur. Un petit point noir semblait faire effort pour approcher de cette belle lumière et y entrer, il n'y pouvait parvenir. Le Cœur divin alors

l'attire lui-même, et pendant que l'atôme obscur s'illumine au rayonnant contact, la sainte entend ces paroles : « Abime-toi dans ma grandeur et prends garde de n'en jamais sortir, parce que si tu en sors, tu n'y entreras plus ».

Ces faveurs continuelles, et il en est bien d'autres dont nous n'avons pas parlé, ne laissent pas d'étonner la mère de Saumaise, et la sœur Thouvant. Elles ordonnent, vers le mois de mai 1673, à la sœur Marguerite-Marie d'écrire tout ce qui se passe dans son intérieur. Elle y répugnait, mais son divin Maître lui fit comprendre, qu'il exigeait d'elle ce sacrifice, et elle n'hésita plus.

Ainsi pouvons-nous la suivre pas à pas, et compter chacune des grâces qui la forment et la sanctifient. Le plan divin ne s'est pas modifié : Dieu qui veut Marguerite-Marie pour lui seul, la sépare et l'isole ; il ne lui permet pas de s'attarder aux créatures. Pour dompter sa nature sensible et aimante il la frappe et dans son corps et dans son âme, il l'humilie et la fait vivre dans la dépendance ; il triomphe de ses résistances en Dieu jaloux et en Dieu aimant. Il punit ses faiblesses ; il récompense ses efforts des faveurs les plus délicieuses. Il semble vraiment qu'il n'ait rien d'autre chose à cœur que de former cette enfant. Par des prodiges multipliés il l'amène au monastère qu'il a choisi. Il la veut religieuse, il la veut à la Visitation, il la veut à Paray-le-Monial, à l'heure voulue il lui manifeste cette triple volonté, et, chaque fois, son action est visible et triomphe d'obstacles ac-

cumulés. Au noviciat Marguerite-Marie trouve des guides qui ont mission de la former aux vertus de son état ; le Maître divin ne se désintéresse pas pourtant de son élue. Là encore il l'isole par des grâces extraordinaires qui étonnent et parfois scandalisent ; il est le Maître, il agit à sa guise, et, quand il le veut, affirme sa présence et son action. La sœur Marguerite-Marie sera visitandine parce qu'il le veut, elle sera visitandine comme il le veut ; il est son Maître avant la sœur Thouvant. Elle souffrira, elle sera cachée, humble, obéissante ; il la veut victime, et il la veut à lui seul, la proie de sa sainteté de justice et de sa sainteté d'amour. Ses desseins sont remplis : il va maintenant dire pourquoi il l'a choisie, et formée avec la plus paternelle délicatesse.

CHAPITRE IV

L'ÉLUE DU SACRÉ-CŒUR

Dans une lettre du 1er novembre 1689, un an à peu près avant sa mort, la sainte après avoir raconté au père Croiset, les grâces qu'elle avait reçues du Cœur de Jésus, ajoute que le Souverain de son âme lui dit un jour : « Voilà les desseins pour lesquels je t'ai choisie et fait tant de faveurs que d'avoir pris un soin tout particulier de toi dès le berceau. Je ne me suis rendu ton Maître et ton Directeur que pour te disposer à l'accomplissement de ce grand dessein et pour te confier ce grand trésor que je te montre ici à découvert ».

En formant une sainte, Dieu travaillait donc à former aussi l'élue du Sacré-Cœur ; et dans la sainte il voyait d'abord l'élue, sainte Marguerite-Marie est toute pour sa mission, toute pour faire connaître le Cœur de Jésus ; elle a été choisie pour cette œuvre magnifique et cette œuvre magnifique seule explique sa vie : là encore elle n'a eu qu'un Maître : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Maître divin a-t-il voulu, dans son travail céleste, se faire aider par les hommes ? D'ordinaire il ne fait pas tout ; ici il a tout fait. La dévotion au Sacré-Cœur

telle que nous la trouvons dans les écrits de sainte Marguerite-Marie, vient de lui, uniquement de lui. Il est presque impossible de trouver une autre influence que la sienne.

Le 27 décembre 1673, la sœur Marguerite-Marie a reçu la première révélation de la tendresse et de l'amour du Cœur sacré pour les hommes, il y avait eu en 1672 et 1673, comme une douce et lente préparation. Un jour forcée de balayer, pendant que ses sœurs faisaient oraison, elle chante :

Plus l'on contredit mon amour
Plus cet unique bien m'enflamme,
Que l'on m'afflige nuit et jour
On ne peut l'ôter à mon âme,
Plus je souffrirai de douleur
Plus il m'unira à son Cœur !

Pendant son noviciat Notre-Seigneur lui demande de se faire la victime de son Cœur ; plus tard pour fortifier sa volonté chancelante, il la lui fait mettre dans la plaie de son côté ; en novembre 1672, il veut même que désormais elle vive toute entière dans cette retraite bénie. Dans les premiers mois de 1673 elle entrevoit le Cœur de Jésus plus éclatant que le soleil et d'une infinie grandeur. Pendant quelque temps les représentations allégoriques se succèdent. La plaie du côté est un abîme sans fond, creusé par une flèche sans mesure, celle de l'amour, le Cœur sacré est un livre de vie, où est contenue la science d'amour. Le Maître divin y fait lire ces mots sublimes : « Mon amour règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité, il jouit

dans l'unité ». Une autre fois le Cœur de Jésus semble à Marguerite-Marie un parterre délicieux où elle pourra ranimer son âme languissante.

Ces images font penser tout naturellement à sainte Gertrude et à ses révélations. Il n'est pas impossible sans doute que la sœur Marguerite-Marie ait connu les œuvres de la sainte bénédictine, plusieurs traductions étaient alors très répandues. Les avait-on à Paray, nous l'ignorons. Même si elles étaient dans la bibliothèque, il est peu probable que la sœur Thouvant ait permis à la sœur Alacoque de les lire, elle le lui aurait plutôt défendu ; et il est sûr que la sœur Alacoque ne les a pas lues sans permission. Sans crainte d'erreur nous pouvons affirmer que sainte Marguerite-Marie n'a pas lu sainte Gertrude en 1673.

Elle connaît quelques écrits de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Quelle a pu être leur influence sur ses révélations ? Il faut avouer que si cette influence existe, nous ne pouvons guère la constater ; c'est dire qu'elle est bien faible.

Avant sainte Marguerite-Marie d'autres âmes, et en grand nombre, ont eu une dévotion réelle au Cœur sacré de Jésus. Le bienheureux Eudes en particulier, une trentaine d'années avant les révélations de Paray, a été l'apôtre enflammé du Cœur de Marie, et, plus tard, du Cœur de Jésus. La sœur Alacoque a-t-elle connu les efforts tentés, avant elle, par le bienheureux, pour établir le culte et la dévotion bénis ? Il faut répondre : Non, sans hésiter. Une seule fois elle fait mention d'une fête du Cœur de Marie, il n'est pas pro-

bable que cette fête du Cœur de Marie soit celle établie par le bienheureux Eudes, il est même moralement certain qu'il s'agit d'une autre. A la date de 1673, époque des grandes révélations, la sœur Marguerite-Marie connaît, sans doute, les manifestations du Cœur de Jésus à quelques religieuses de la Visitation ; on peut affirmer nettement qu'elle ne connaît rien d'autre. Plus tard, en 1685, surtout quand elle sera maîtresse des novices, elle lira davantage et plusieurs prières du *Livret de l'hôpital* que l'on a tort de lui attribuer, sont les témoins irrécusables de ces lectures. Elle a en main le P. Nouet, le P. Guilloré, et même *le Chrétien intérieur* de M. de Bernières ; il est impossible d'affirmer que, même alors, elle lise le bienheureux Eudes. A méditer les écrits et surtout les immortelles révélations de 1673, 1674 et 1675, il apparaît de plus en plus évident que le Maître divin a voulu tout faire dans cette âme bénie, et c'est une grande assurance, comme aussi une bien douce consolation, pour les âmes dévouées au Cœur de Jésus.

De Dieu seul la sainte a reçu la grande et divine dévotion ; de lui seul encore elle a reçu la forme très particulière sous laquelle elle nous la présente, et qui est si caractéristique : l'amour méconnu qui demande un amour réparateur. Le Maître céleste aurait pu en choisir une autre, il a choisi celle-là. L'Eglise, sans se prononcer sur la réalité des manifestations divines faites à sainte Marguerite-Marie, les a pratiquement accréditées, en faisant siennes plusieurs des demandes célestes : la fête du Sacré-Cœur a été fixée au ven-

dredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement parce que la sainte l'a demandée, et c'est encore à cause des révélations de Paray, que, dans la dévotion au Cœur sacré de Jésus, l'Eglise a surtout envisagé l'amour méconnu de Jésus pour les hommes, amour méconnu qui exige des hommes une réparation d'amour. Ces faits indiscutables vont nous aider à mieux comprendre les quatre grandes révélations de 1673, 1674 et 1675 ; le dessein du Cœur de Jésus obscur pour la sœur Marguerite-Marie et pour le P. de la Colombière, n'a plus de mystère pour nous : deux siècles écoulés l'éclairent dans ses intimes profondeurs.

Le 27 décembre 1673, la date, sans être absolument certaine, est très probable, la sœur Marguerite-Marie, agenouillée dans le chœur des religieuses, près de la grille qui était à la même place qu'aujourd'hui, investie de la présence divine, s'abandonne à la force toute puissante qui la saisit. Notre-Seigneur la fait reposer longtemps sur sa divine poitrine, et lui découvre « les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son sacré Cœur », qu'il lui avait cachés jusque-là. Elle traduit ainsi les célestes confidences : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires, nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition ; et je t'ai choisie comme un abîme d'indi-

gnité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi ».

Sainte Marguerite-Marie est donc bien l'élue du Sacré-Cœur, et, personne, avant elle, n'a été l'objet d'une pareille élection. Elle a été choisie à cause de son ignorance et de son indignité. Notre-Seigneur qui veut tout faire par lui-même emploie un instrument sans valeur, ainsi tout le mérite de l'œuvre reviendra sans conteste à l'Ouvrier divin. Dès le premier moment la sainte visitandine de Paray, nous apparaît chargée d'une mission ; elle doit répandre à travers le monde les flammes de l'ardente charité du Cœur de Jésus ; pareille élection et semblable mission sont, jusqu'à cette année 1673, des faits uniques dans l'histoire de la dévotion au Cœur de Jésus.

Dans cette même revélation du 27 décembre 1673, Notre-Seigneur demande à la sainte de lui donner son cœur ; elle le supplie de le prendre. Le Dieu d'amour prend donc le cœur de sa servante et le met dans le sien. Après un instant il le retire, et, flamme brûlante, le remet dans la poitrine de Marguerite-Marie : « Voilà ma bien-aimée, lui dit-il, un précieux gage de mon amour qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ses plus vives flammes, pour te servir de cœur et te consommer jusqu'au dernier moment ». A partir de ce jour la sainte souffrit une douleur violente du côté ; cette souffrance, dans la pensée divine devait être la preuve que la grâce reçue était bien réelle. Une saignée pouvait seule la calmer, cette saignée fut cause de bien des humiliations héroïquement supportées.

Dans cette première grande révélation Notre-Seigneur montra-t-il à la sainte, son cœur de chair ? Oui, probablement. Le texte cependant n'est pas très clair ; il est assez difficile de voir bien nette l'image qui se dégage de la vision. En 1674, quelques mois plus tard, il en va tout autrement : le doute n'est plus possible :

« Ce divin Cœur me fut présenté dans un trône de flammes, plus rayonnant qu'un soleil, et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable ; et il était environné d'une couronne d'épines qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus qui signifiait que dès les premiers instants de son Incarnation, c'est-à-dire que dès que ce Sacré-Cœur fût formé, la croix y fut plantée. »

Faut-il faire dans la description que nous venons de lire une part aux souvenirs de sainte Marguerite-Marie, et aux représentations du Sacré-Cœur qu'elle avait pu voir? Nous n'en savons rien, et je ne connais aucun moyen sûr de le savoir. Le plus sage paraît donc de s'en tenir à ce qu'elle dit, c'est encore le plus consolant pour nos cœurs. Le Sacré-Cœur lui a été présenté comme elle nous le dépeint, cette manifestation est divine. Sans doute, on trouve avant 1673, bien des images représentant le Sacré-Cœur de Jésus ; mais dans ces représentations l'artiste n'a pas toujours en vue le cœur lui-même de Notre-Seigneur ; souvent il ne veut que rappeler la blessure du côté ; et, quand c'est bien le cœur qu'il veut représenter, souvent il ne vise qu'à dessiner un simple ornement, ou à rappeler

la Passion, presque jamais il n'a pour but direct de pousser les âmes à notre chère et grande dévotion. Tout change avec les révélations de Paray. L'image, grossièrement crayonnée, une première fois, par une novice de la sœur Marguerite-Marie, va devenir un moyen très efficace et très populaire de répandre le nouveau culte. D'ailleurs Notre-Seigneur le veut ainsi, il faut l' « honorer sous la figure de ce cœur de chair, dont il voulait l'image être exposée et portée sur moi et sur le cœur, pour y imprimer son amour, et le remplir de tous les dons dont il était plein et pour y détruire tous les mouvements déréglés, et que partout où cette sainte image serait exposée pour y être honorée, il y répandrait des grâces et bénédictions. »

Rien de plus précis, les faits prouvent qu'on ne saurait exagérer l'influence de cette promesse et de ce désir divin. L'absence de symbole sensible ne suffit pas sans doute à expliquer entièrement l'insuccès de ceux qui, avant Marguerite-Marie, essayèrent de répandre la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ; elle aide à le comprendre.

On peut se demander, si, dans cette deuxième grande révélation, sainte Marguerite-Marie a vu le cœur de Jésus, seul, isolé de la personne divine. Son récit le ferait supposer ; toutefois ce récit a été composé, une quinzaine d'années après l'apparition, nous ne le connaissons que par une copie, fidèle sans doute, mais qui pourtant ne saurait avoir l'autorité d'un autographe. Dans les trois autres grandes révélations,

le cœur est vu dans la poitrine vivante de Jésus ; voilà ce que l'on peut affirmer nettement.

Notre-Seigneur montre son cœur avec des symboles : la croix, la couronne d'épines, la plaie, qui rappellent sa passion, ses douleurs et sa mort, comme aussi les péchés des hommes ; il le montre cependant glorieux « plus rayonnant qu'un soleil, et transparent comme un cristal ». Cette alliance de la gloire et de l'humilité, cette vision du Calvaire et du Thabor est encore plus manifeste, elle rayonne plus royalement dans la troisième grande apparition qui suivit la seconde d'assez près. « Jésus-Christ mon doux Maître, se présenta à moi tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine qui ressemblait une fournaise ardente ; et s'étant ouverte me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur qui était la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur [amour], et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitudes et des méconnaissances. « Ce qui m'est beaucoup plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma passion ; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai souffert pour eux et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage, mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. »

Une gloire éclatante illumine le Cœur de Jésus, elle transfigure ses plaies divines ; se plaignant de l'ingratitude des hommes, le Sauveur plus humblement, plus ardemment, leur demande un retour d'amour. Il veut que la sœur Marguerite-Marie répare pour eux ; un rayon de flamme sorti du cœur du Maître pénètre et transperce celui de la disciple qui en est consumée. Elle reçoit l'ordre tout pénétré d'amour de communier souvent, particulièrement tous les premiers vendredis du mois. Jésus lui demande de faire, dans la nuit du jeudi au vendredi, de onze heures à minuit, une heure d'adoration pour apaiser la colère divine et obtenir miséricorde pour les pécheurs. Depuis 1674, que d'âmes dévouées au Cœur de Jésus ont fait, après l'humble religieuse, en union avec elle, cette *heure sainte*, que l'Eglise a bénie et enrichie de si nombreuses indulgences !

Cette troisième révélation n'ajoute rien qui nous révèle plus complétement la pensée divine sur la dévotion au Sacré-Cœur ; elle aide seulement à la mieux entendre dans sa glorieuse richesse, et dans son amour réparateur. Ce qui la distingue des deux autres ce sont les demandes faites si solennellement à la sainte : « Sois attentive à ma voix » lui dit Jésus ; demandes que doit sanctionner l'autorité de la supérieure, et qui dès lors obligent la religieuse à parler. Notre-Seigneur veut que la mère de Saumaise connaisse son choix divin, et l'admette. Ce ne fut pas sans difficulté, et l'on se rappelle comment la supérieure du monastère de Paray refusa tout, comment

aussi la volonté toute puissante de Jésus finit enfin par se réaliser.

En forçant sainte Marguerite-Marie à parler à sa supérieure le Maître divin savait bien les humiliations qui accompagneraient les révélations étonnantes, et il les voulait pour la plus grande perfection de sa disciple chérie. Les religieuses n'avaient pas été sans remarquer les longues heures, passées au chœur, dans une immobilité absolue, par la jeune professe qui semblait toute hors d'elle-même. Quand elle se relevait, elle avait peine à se soutenir, et ne savait que répondre aux questions qu'on lui adressait. De pareilles singularités déplaisent partout; on les redoute à la Visitation. La sœur Marguerite-Marie fut mortifiée et humiliée à plaisir par la mère de Saumaise, qui reçut « avec mépris » ses confidences. La radieuse humilité de sa fille, agenouillée à ses pieds, qui accepte, sans dire mot, les plus rudes reproches, lui révèle que l'action divine a passé sur cette âme, mais elle n'en laisse rien voir; elle attend et c'est sagesse. Si vraiment il agit, Dieu doit poursuivre son œuvre, rendre plus manifeste et la sainteté de Marguerite-Marie, et la réalité de sa mission. Il n'y manquera pas.

Pendant l'octave du Saint-Sacrement, en 1675 ; souvent on a dit le 16 juin, mais cette date n'est pas certaine, la sœur Marguerite-Marie, en adoration, reçut des grâces excessives de son Dieu, et sentit, dans son cœur, un filial et immense désir de lui rendre amour pour amour. « Et il me dit, écrit-elle : « Tu

ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » Alors me découvrant son divin Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi, dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi, d'après l'octave du Saint-Sacrement, soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues, pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera, pour répandre avec abondance les influences de son divin amour, sur ceux qui lui rendront cet hommage et qui procureront qu'il lui soit rendu. Et répondant à cela que je ne savais comme pouvoir accomplir ce qu'il désirait de moi depuis tant de temps, il me dit de m'adresser à son serviteur qu'il m'avait envoyé pour l'accomplissement de ce dessein. Et l'ayant fait, il m'ordonna de mettre par écrit ce que je lui avais [dit] touchant le Sacré-Cœur de Jésus-Christ ».

Cette vision de juin 1675 est la dernière des quatre grandes révélations ; elle résume et précise les trois autres ; elle suffit pour nous faire connaître

la dévotion au Cœur de Jésus, telle que sainte Marguerite-Marie la reçut de son Maître céleste. Rien de plus expressif que le geste de Jésus. Il montre son Cœur de chair, le cœur humain qui bat dans sa poitrine. C'est ce Cœur qu'atteignent d'abord les regards de son élue agenouillée. Cœur divin, Cœur adorable sans doute, mais qui pourtant ici n'est que le symbole de l'amour qui l'anime, de la tendresse miséricordieuse qui l'épuise et le consume. Jésus aime, il souffre de n'être pas aimé, et il veut être aimé. Il est d'autres manières de concevoir la dévotion au Cœur de Jésus, sainte Marguerite-Marie elle-même ne s'est pas contentée de l'amour réparateur que Notre-Seigneur demande aux hommes, en leur dévoilant son amour ; il reste vrai que, dans cette révélation célèbre qui est comme la charte de la dévotion au Cœur de Jésus, c'est pourtant de voir sa tendresse méconnue que Jésus se plaint, et c'est une réparation d'amour qu'il demande. Il fixe lui-même au vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement, la fête qu'il veut que l'Eglisé institue pour honorer son divin Cœur ; et lui-même encore désigne les actes réparateurs que devront faire ce jour-là les âmes qui lui sont dévouées : elles communieront, elles feront une amende honorable.

Il est accompli le désir divin. La fête du Sacré-Cœur est devenue l'une des plus solennelles des fêtes chrétiennes. Il est bien peu de nos églises de France, où, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, on ne récite pas une amende honorable devant Jésus exposé. Ce jour là ou le dimanche suivant c'est dans

toutes les églises du monde que le tribut réparateur est solennellement payé au divin Offensé ; on ne compte pas les âmes qui, ces mêmes jours, s'unissent à Jésus-Hostie dans son sacrement d'amour. Voilà les résultats de la demande de Paray. Jésus pour obtenir la même chose aurait pu s'y prendre autrement, voilà comment il s'y est pris. Il aurait pu laisser à la piété et à la science des docteurs la joie surnaturelle de faire connaître, de pénétrer les mystères de son Cœur sacré et de son amour éternel ; il aurait pu laisser à son Eglise le soin de choisir le jour où de solennels hommages devaient être rendus à sa tendresse méconnue ; il a voulu lui-même fixer une date à une pauvre religieuse d'un monastère ignoré, à qui il dévoilait son Cœur ; et l'humble voix de la sœur Marguerite-Marie a été écoutée, parce qu'elle exprimait des pensées et des désirs divins. Tout l'éclat, toutes les splendeurs dont s'est illuminée la dévotion au Cœur de Jésus depuis la fin du XVII^e^ siècle, grandissent l'auréole de la sainte visitandine.

Elle s'excusait, en cette grande octave du Saint-Sacrement de 1675, de ne pouvoir, dans sa faiblesse, répondre aux divines demandes : « Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? A une si chétive créature et pauvre pécheur, que son indignité serait même capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein ! Vous avez tant d'âmes généreuses pour exécuter vos desseins ! — Eh ! pauvre innocent que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, que c'est ordi-

nairement les plus petits et les pauvres d'esprit sur lesquels je [fais voir] ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien eux-mêmes ». C'est bien cela, Jésus, dans les détails les plus significatifs de cette dévotion, a voulu être tout, et il a été tout ; la gloire de l'humble visitandine est d'avoir été choisie pour manifester au monde la pensée et les désirs divins ; cette gloire est immense et les siècles à venir grandiront encore son éclat.

Dieu a voulu que le texte de cette quatrième grande révélation nous parvint avec les plus grandes garanties de parfaite intégrité. Quelques jours après la visite céleste la sœur Marguerite-Marie en donnait le récit, par écrit, au P. de la Colombière, son directeur, élu, avec elle et après elle, pour être l'apôtre de la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. de la Colombière le transcrivit dans ses notes de retraite à Londres, en 1677 ; et sept ans plus tard, du vivant même de la sainte, il fut publié dans la *Retraite spirituelle*, du R. P. Claude de la Colombière. Il est probable que si les éditeurs avaient su que la personne à laquelle le Père faisait allusion, vivait encore, dans un monastère de la Visitation, en France, ils auraient supprimé ces quelques pages. Leur publication qui aurait pu tout compromettre, fut la cause providentielle qui accrédita les dire de la sœur Marguerite-Marie ; l'autorité de celui qui venait de mourir en odeur de sainteté fut, au début, d'un grand poids pour le succès de son apostolat.

Il est très probable que, écrivant en 1685 et 1686, le récit de sa vie sur l'ordre du P. Rolin, son confesseur, la sœur Marguerite-Marie, se servit, pour raconter la révélation de 1675, soit de notes qu'elle avait conservées, soit du récit publié dans la *Retraite spirituelle* : sauf quelques détails les textes sont identiques. Il existe cependant une curieuse variante. La sainte écrit en 1686 : « Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, *et qui procureront qu'il lui soit rendu* ». Les derniers mots, que j'ai soulignés, ne sont pas dans le texte du P. de la Colombière. Est-ce oubli ? La promesse faite plus tard, a-t-elle été ajoutée ici par inadvertance ; la sainte confidente du Cœur de Jésus ayant oublié la date exacte où elle avait été faite ? Il est difficile de résoudre ce petit problème historique ; la promesse du Sacré-Cœur reste certaine en toute hypothèse, et c'est l'essentiel.

Le P. de la Colombière fut, sans aucun doute, celui qui le premier en ressentit les merveilleux effets. Peut-être cette année même, à Paray, certainement l'année suivante, à Londres, il commença son glorieux apostolat. « Je l'ai déjà inspirée, écrit-il parlant de la nouvelle dévotion, à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est, elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a dans cette communauté, me fait croire que la pra-

tique dans cette sainte maison en sera fort agréable à Dieu. Que ne puis-je, mon Dieu, être partout, et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et amis ! » Ce qu'il conseillait aux autres, il avait voulu l'accomplir lui-même, et dès le 21 juin 1675, d'après une tradition qui semble bien authentique, il se consacrait au Cœur de Jésus.

Ces grandes choses passèrent presque inaperçues à Paray au moment où elles se réalisaient. Les joies de sainte Marguerite-Marie ne furent pas sans souffrances : la conduite de son Maître divin ne changeait pas, toujours il dirigeait, par les mêmes sentiers, l'âme de son élue. On trouvait que le P. de la Colombière avait avec la jeune professe des entretiens bien prolongés et bien fréquents ; on disait, parfois assez haut, dans le monastère, que le supérieur des Jésuites agirait avec prudence en refusant de prêter attention aux rêveries d'une dévote entêtée. Ainsi des humiliations extérieures, très sensibles à certaines heures, s'ajoutaient, dans l'âme de l'élue du Sacré-Cœur aux inexprimables confusions qui l'envahissaient tout entière, quand elle comparait les grâces reçues et ses infidélités sans nombre. L'extraordinaire bonté de son Dieu l'étonnait : comme elle a toujours étonné, au cours des siècles, ceux qui en furent les célestes privilégiés. Incapable de comprendre ce qui d'ailleurs est incompréhensible, la sainte cherchait dans une humilité toujours plus profonde et dans une plus entière obéissance, une sécurité contre elle-même et contre les pièges cachés du démon. Son

Maître avait résolu de la broyer dans l'obscurité, corps et âme, pendant encore dix années ; ainsi la préparait-il à l'apostolat des derniers temps de sa vie ; lui-même n'était-il pas resté inconnu vingt ans à Nazareth avant de se révéler aux Juifs !

CHAPITRE V

LA VICTIME DU CŒUR DE JÉSUS

L'apostolat de sainte Marguerite-Marie aurait pu, semble-t-il, commencer dès 1675, mais Dieu ne le voulait pas ; son élue n'était pas prête. Elle n'était pas encore assez détachée d'elle-même, assez vile à ses propres yeux, elle n'avait pas encore souffert assez : le Maître divin va continuer son œuvre.

Marguerite-Marie aurait pu s'appuyer sur le P. de la Colombière, son autorité est grande à Paray, il vient d'être gagné au Sacré-Cœur : le P. de la Colombière partira. Elle s'afflige, et se plaint à Jésus ; celui qui s'en allait avait été si bon, par lui elle avait reçu tant de lumière et de force : « Eh quoi ne te suffis-je pas, moi qui suis ton principe et ta fin lui dit Notre-Seigneur ! » Au moment de la quitter le supérieur des Jésuites lui trace, en quelques mots, la route lumineuse qu'elle doit suivre : « Il faut vous souvenir que Dieu demande tout de vous, et qu'il ne demande rien. Il demande tout, parce qu'il veut régner sur vous et dans vous, comme dans un fonds qui est à lui en toute manière, de sorte qu'il dispose de tout, que rien ne lui résiste, que tout plie, que

tout obéisse au moindre signe de sa volonté. Il ne demande rien de vous, parce qu'il veut tout faire en vous, sans que vous vous mêliez de rien, vous contentant d'être le sujet sur qui et en qui il agit, afin que toute la gloire soit à lui, et que lui seul soit connu, loué et aimé éternellement ».

Celui qui partait avait vu jusqu'au fond de cette âme, et, mieux que tout autre, il avait compris que Jésus voulait être seul Maître et seul guide de celle qu'il avait si merveilleussment élue ; la sainte savait d'ailleurs et depuis bien longtemps que la voie du détachement était la sienne ; elle savait aussi que son abandon la faisait toute puissante sur le Cœur de son Dieu. Notre-Seigneur lui avait montré un jour cinq cœurs qu'il était sur le point de rejeter : Avec une audace qui rappelle Moïse et saint Paul, l'humble visitandine s'était écriée : « O mon Dieu, il vous est bien permis de me détruire et de m'anéantir, mais je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez accordé la conversion de ces cœurs » ! Dieu se préparait à demander à sa disciple un trop grand sacrifice pour ne pas écouter son cri d'apôtre.

Les exigences divines sont parfois bien extraordinaires, mais pour ne pas s'exposer à les mal comprendre, il ne faut jamais oublier les motifs qui font agir la souveraine Bonté. C'est l'élue de son Cœur sacré que le Tout-Puissant prépare à sa mission unique. Il y met d'ailleurs toute sa délicate tendresse paternelle. L'humiliant et terrible sacrifice qu'il va exiger, il le fait accepter d'abord ; il veut un acquies-

cement libre et entier à sa divine et crucifiante volonté.

« Une fois, écrit la sainte, cet unique amour de mon âme se présenta à moi portant d'une main le tableau d'une vie la plus heureuse qu'on se la puisse figurer pour une âme religieuse, toute dans la paix, les consolations intérieures et extérieures, une santé parfaite jointe à l'applaudissement et estime des créatures, et autres choses plaisantes à la nature. De l'autre main, il portait un autre tableau d'une vie toute pauvre et abjecte, toujours crucifiée par toutes sortes d'humiliations mépris et contradictions, toujours souffrante au corps et en l'esprit. Et me présentant les deux tableaux il me [dit] : « Choisis, ma fille, celui qui t'agréera le plus, je te ferai les mêmes grâces au choix de l'un comme de l'autre ». Et [je] me prosternai à ses pieds pour l'adorer, en lui disant : « O mon Seigneur, je ne veux rien que vous, et le choix que vous ferez pour moi ». Et après m'avoir beaucoup pressée de choisir : « Vous m'êtes suffisant, ô mon Dieu ! Faites pour moi ce qui vous glorifiera le plus, sans nul égard à mes intérêts et satisfaction. Contentez-vous et cela me suffit ». Alors il me dit qu'avec Madeleine j'avais choisi la meilleure part qui ne me serait point ôtée, puisqu'il serait mon héritage pour toujours. Et me présentant ce tableau de crucifixion : « Voilà, me dit-il, ce que j'ai choisi et qui m'agrée le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à moi. L'autre est une vie de jouissance et non de mérites : c'est pour l'éternité ».

J'acceptai donc ce tableau de mort et de crucifixion en baisant la main qui me le présentait ; et quoique la nature en frémit je l'embrassai de toute l'affection dont mon cœur était capable, et en le serrant sur ma poitrine, je le sentis si fortement imprimé en moi, qu'il me semblait n'être qu'un composé de tout ce que j'y avais vu représenté ».

En les serrant sur sa poitrine, sent-elle bien jusqu'où vont pénétrer ces humiliations, ces mépris, cette pauvreté et cette abjection qu'elle accepte, avec tant de généreux empressement, pour être conforme à son Bien-Aimé ! Tous ceux qui connaissent les *Exercices* de saint Ignace, ne manqueront pas de remarquer l'analogie évidente de cette vision et du troisième degré d'humilité ; c'est le même enseignement, c'est la même austérité effrayante et c'est encore la même divine suavité ; la croix qui porte Jésus est une croix transfigurée. Elle n'en demeure pas moins crucifiante ; plus l'apostolat de la sœur Marguerite-Marie doit être fécond plus elle doit souffrir.

A quelque temps de là Notre-Seigneur fit comprendre, au milieu de l'automne de 1677, à sa disciple chérie, qu'elle devait s'offrir comme victime pour quelques-unes de ses sœurs, peu fidèles à leur vocation. Cette souffrance n'avait pas été prévue, la jeune religieuse a peur. Quelles seront les exigences de son divin Maître, elle l'ignore ; peut être l'honneur de la communauté est-il en cause ! Pour accepter il lui faut, pense-t-elle, l'autorisation de sa supérieure, elle n'ose donc se rendre de suite au désir divin. En réalité elle

songe à gagner du temps, et ne se presse pas de demander le consentement de la Mère de Saumaise. Dieu oubliera peut-être.

Dieu l'aime trop pour oublier. La demande de Jésus s'attache à son esprit et ne la quitte plus ; il faut céder, les larmes n'y font rien ; la supérieure accorde la permission de tout accepter. La sœur Marguerite-Marie n'ose toujours pas. Nôtre-Seigneur va frapper un grand coup.

Le 20 novembre, probablement pendant l'oraison d'une demi heure qui suit complies, la divine volonté se manifeste à sainte Marguerite-Marie d'une manière si terrible qu'elle en demeure épouvantée, les reproches sont effrayants : « Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice, mais puisque tu m'as tant fait résistance pour éviter les humiliations qu'il te conviendra souffrir par ce sacrifice, je te les donnerai au double ; car je ne te demandais qu'un sacrifice secret, et maintenant je le veux public, et d'une manière et dans un temps hors de tout raisonnement humain, et accompagné de circonstances si humiliantes, qu'elles te seront un sujet de confusion pour le reste de ta vie, et dans toi-même, et devant les créatures, pour te faire comprendre ce que c'est que de résister à Dieu » !

Après la collation, la veille de la Présentation est jour de jeûne à la Visitation, la sœur Marguerite-Marie, mêlée aux autres religieuses voit soudain la rude menace se préciser : « d'une manière et dans un temps hors de tout raisonnement humain », avait dit

Notre-Seigneur ; elle comprend qu'elle devra parler en présence de toute la communauté, dire qu'elle a été choisie, elle, si jeune, si discutée, pour expier les fautes des autres et plus âgées et plus respectées. Elle y consent puisque Dieu le veut, mais elle ne peut le faire avant d'en avoir obtenu l'autorisation. La Mère de Saumaise malade n'assiste pas à la réunion : la sœur Marguerite-Marie se lève et sort pour aller la trouver.

A peine dehors, la pauvre victime s'arrête, écrasée sous le fardeau divin, incapable de faire un pas. La sainteté de Dieu l'immobilise, elle se sent brûlée d'un feu dévorant qui la pénètre jusqu'à la moelle des os, son corps est saisi d'un tremblement étrange, un seul cri échappe à son âme angoissée : « Mon Dieu, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes ».

Il était près de huit heures quand une sœur, qui passait par hasard, voyant la pauvre malheureuse hors d'elle-même, la conduit à la Mère de Saumaise. Etonnée celle-ci lui demande la cause de son effroi ; la sœur Marguerite-Marie ne peut parler. Il faut commander au nom de l'obéissance. Alors seulement la supérieure connaît toutes les divines exigences, et, avec une surnaturelle audace, elle enjoint à la victime choisie d'aller jusqu'au bout du sacrifice. Elle ne pouvait nous donner une preuve plus évidente de la vertu de sa fille, et de sa confiance dans l'esprit qui la conduisait.

Quelques minutes restaient encore avant l'heure

des matines, la sœur Alacoque, forte de la grâce de l'obéissance revient à la communauté. Quand l'assistante qui remplaçait la supérieure, demande si l'une des sœurs a quelque remarque à faire, les yeux rouges de larmes, elle vient s'agenouiller, et, au milieu d'un effrayant silence, laisse tomber, de ses lèvres qui tremblent, les menaces célestes, ajoutant que le Tout-Puissant l'a choisie, elle, comme pure hostie, pour expier les fautes de ses sœurs.

Ce n'est pas le moment de raconter la scène qui suivit matines, ni comment, après les angoisses de Gethsémani, la sainte subit des affronts qui rappellent un peu ceux de Jésus abandonné aux valets de Caïphe. « Jamais je n'avais tant souffert, écrit l'héroïque victime, non pas même quand j'aurais pu rassembler toutes les souffrances que j'avais eues jusqu'alors et toutes celles que j'ai eues depuis ! » Nous le comprenons si bien. Un pareil acte, s'il n'avait été si évidemment voulu de Dieu, eût été pure folie. Pour le juger, les religieuses qui écoutaient et dont quelque-unes très vénérables comptaient vingt, trente et quarante ans de profession, n'avaient pas les preuves indiscutables qui aujourd'hui forcent notre conviction ; la conduite de Marguerite-Marie était très discutée dans le monastère et au dehors. Sans doute la Mère de Saumaise avait tout permis, mais, trop bonne, elle se laissait séduire par une illuminée, comme avait fait le P. de la Colombière. On frémit à la pensée des conséquences possibles ; c'est peut-être sacrifier les joies les plus saintes de sa vie, sa réputation, sa place

dans le monastère de Paray, rien ne manque à l'holocauste ; il est vraiment, comme l'a voulu le Maître divin, en dehors de tout raisonnement humain. Les longues hésitations qui précèdent le consentement définitif, en font mieux ressortir la haute valeur morale et l'inexprimable souffrance.

Le lendemain, pendant la sainte messe, Notre-Seigneur fit comprendre à sa disciple que la paix était faite, et la sainteté de justice apaisée. Hostie immolée à la charité, la sainte devait abandonner en faveur de cette vertu, pour son règne dans le monastère, tous les mérites de son immolation. A l'exemple de son divin Maître, elle devait agir et souffrir en silence : « sans autre intérêt que la gloire de Dieu dans l'établissement du règne [du] Sacré-Cœur dans celui des hommes » : c'était sa mission de le manifester.

Aux souffrances de l'âme Notre-Seigneur joignit souvent à cette époque, 1677 et 1678, les souffrances du corps, si longues parfois et si multipliées que les sœurs de sainte Marguerite-Marie furent tentées d'y voir l'action du malin esprit ; on jetait sur la malade de l'eau bénite, et on faisait sur elle de nombreux signes de croix pour éloigner le démon. Il y avait là un véritable danger pour la communauté, aussi la Mère de Saumaise, à bout de ressources, ordonna-t-elle à sa fille de demander à Notre-Seigneur de faire cesser cet état. Il y consentit mais lui fit comprendre que s'il lui rendait la santé, c'était pour la préparer à de nouveaux combats, et « l'immoler à de nouveaux supplices ».

A l'Ascension de 1678, il lui enleva la Mère de Saumaise ; ses six années de supériorité étaient achevées, elle devait partir. La séparation pleinement acceptée, n'en fut pas moins pénible. Un secours très puissant était enlevé à la sœur Marguerite-Marie : qu'allait penser la nouvelle supérieure ? Le P. de la Colombière n'était plus là pour accréditer, par son témoignage, les paroles de la voyante. Voici le jugement de celle qui partait : « Dans l'espace de six ans que j'ai connu notre sœur Marguerite-Marie Alacoque, je puis assurer que je n'ai pas remarqué qu'elle ait relâché d'un instant à la résolution qu'elle prit, se consacrant à Dieu, par la profession religieuse, de le faire régner en elle, avant tout, au-dessus de tout et en tout ; ne s'étant jamais accordé aucun plaisir, soit pour l'esprit, soit pour le corps. Et cette fidélité lui attira de la divine Bonté des grâces et faveurs particulières, qui la portaient à un désir très grand des croix, humiliations et souffrances... Elle a été un temps, occupée de ces paroles : « La croix est ma gloire, l'amour m'y conduit, l'amour me possède, l'amour me suffit ». Dans le désir qu'elle avait de se rendre autant qu'elle pouvait conforme à Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle a fait et souffert des choses très crucifiantes, avec une paix, patience et douceur presque incroyables »... Les personnes de mérite qui ont eu connaissance de notre vertueuse sœur Marguerite-Marie Alacoque, en ont fait et en font encore très grande estime, disant que ce qui se passait en elle était du bon esprit, assurant que les marques en

étaient trop fortes pour en douter, surtout celle d'une sincère humilité ».

Le 17 juin 1678, la mère Péronne-Rosalie Greyfié, arrivait à Paray-le-Monial. Cette grande supérieure, dont on ne louera jamais assez le grand don de gouvernement et la sagesse pratique, en même temps qu'elle avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts, et un esprit très français, était d'une haute vertu. Ame éminemment surnaturelle elle mettait Dieu et la règle avant tout, d'instinct elle avait la haine de l'extraordinaire et de l'exception. Elle ne tarde pas à voir combien les sentiments de la communauté sont divisés, au sujet de la sœur Marguerite-Marie. Elle veut l'entendre : sa candeur filiale, sa loyale simplicité, son amour brûlant de Notre-Seigneur lui font bonne impression. Quand l'élue du Sacré-Cœur, lui dit que son divin Maître lui a promis de lui manifester, par ses supérieures, ses volontés, et ordonné d'agir toujours dans l'obéissance, elle ne laisse pas de reconnaître ces signes du bon esprit, mais elle ne se hâte pas d'arrêter son jugement. Elle observe la conduite de la religieuse avec soin : son désir des humiliations est bien réel, réelle aussi la soif qu'elle a d'être méprisée ; ses actes ne démentent jamais ses paroles ; d'une charité inconfusible elle est toujours prête à se joindre, pour le travail ou la récréation, à celles qui ne l'approuvent pas comme à celles qui lui témoignent de l'amitié, les cruels souvenirs de la nuit du 21 novembre n'influent en rien sur sa conduite ; elle est timide, indécise, mais jamais elle n'agit par amour-propre, sa grande crainte

c'est de voir, à cause d'elle, la douce charité blessée, et Dieu offensé.

La Mère Greyfié se rend compte que, presque toujours les explications ou les excuses de la sœur Marguerite-Marie sont mal reçues ou mal interprétées. Dieu le permet ainsi pour humilier sa servante. Elle-même ne veut prêter aucune attention à ce qui se passe d'extraordinaire en cette âme, et ne la produit près de personne ni du dedans ni du dehors «. S'il arrivait, écrit-t-elle, qu'elle fît quelque chose qui déplût, encore que c'eût été par mon ordre ou avec mon congé, je souffrais qu'on la désapprouvât, et je l'en blamais moi-même quand c'était en sa présence... Toujours c'était elle qui avait tort à son compte, qui faisait tout le mal, ou qui était la cause que Dieu le permettait aux autres, aussi ne cessait-elle de me demander de faire pénitence pour satisfaire à la divine justice. Qui l'aurait voulu laisser faire, elle aurait massacré son pauvre corps de jeûnes, de veilles, de disciplines sanglantes... bien que je ne lui aie jamais vu en six ans, que cinq mois de santé ». Elle vit sur la croix : un mal de tête violent et perpétuel lui a été accordé, en souvenir du couronnement d'épines de son Maître, et un mal de côté, en souvenir de la plaie sacrée de Jésus : à certains jours une soif ardente la dévore et il lui faut subir de rudes saignées, Jésus a eu soif sur la croix, et il y a versé des flots de sang.

Humble et mortifiée la sœur Marguerite-Marie brûle pour Dieu d'un amour que rien ne peut apaiser. Trois désirs excitent dans son cœur ce feu qui ne dit jamais

assez : désir de souffrir, désir de communier, désir de mourir. Ces trois tyrans lui font subi un cruel martyre. Aimer Dieu, elle aurait voulu changer tout ce qu'elle voyait en flammes ardentes, c'était pour elle une intolérable souffrance de penser que des hommes puissent refuser ou mépriser sa pure tendresse. Si du moins elle l'eût aimé, sa douleur eût été moins vive, mais elle se considérait comme la plus ingrate et la plus infidèle des créatures ! Si du moins elle eut pu mourir, et s'unir pour jamais à son divin Bien-Aimé ! Par amour, toujours par amour elle acceptait de vivre jusqu'au jour du jugement, si tel était le divin bon plaisir.

« Le bon Dieu soit béni de toutes choses, écrivait-elle le 10 juillet à la Mère de Saumaise, puisque rien ne nous peut empêcher d'être tout à lui ! Oui, ma chère Mère, ce seigneur est très bon, d'avoir toujours les mêmes bontés et miséricordes pour son indigne esclave, n'ayant nul égard à mes infidélités et misères, qui ne vous sont pas inconnues. Aidez-moi à l'en remercier et de ses autres bienfaits ; celui que je chéris le plus, après lui-même, c'est le précieux trésor de sa croix, qui m'accompagne partout intérieurement et extérieurement. C'est là l'unique consolation que j'ai dans la longueur de la vie, qui n'est aimable que pour souffrir, surtout les précieuses humiliations qui nous attirent l'oubli et le mépris des créatures. Qu'heureuses sont les âmes ainsi gratifiées en servant le Seigneur. »

Ce n'étaient pas là de vaines et vides paroles, la

Mère Greyfié s'en rendait parfaitement compte ; Dieu lui-même voulut, par des signes sensibles et rudes quelquefois, montrer à la nouvelle supérieure, la réalité des grâces et des vertus de la sœur Marguerite-Marie. Celle-ci faisait, d'après l'ordre de son Maître une heure d'oraison dans sa cellule, la nuit du jeudi au vendredi, au sortir de matines. La Mère Greyfié lui défendit de continuer. Elle obéit ; plusieurs fois cependant, elle vint trouver sa supérieure, et timidement lui dit qu'elle croyait Dieu irrité par cette interdiction ; elle redoutait un châtiment. La supérieure ne voulut pas céder. Au milieu du mois d'octobre, la sœur Marie-Elisabeth Quarré, jeune religieuse de grande espérance, mourut, emportée en quelques jours par un flux de sang. La Mère Greyfié examinant froidement les circonstances de cette mort, crut y voir un avertissement céleste, et rendit à la sœur Marguerite-Marie son heure d'oraison.

La solitude de 1678 fut une solitude de grâces, elle laissa dans l'âme de la sainte une trace profonde : « Vive Jésus dans ma retraite de l'année 1678 ! Voici ce que mon divin Maître m'a fait entendre. Comme je me plaignais de ce qu'il me donnait ses consolations avec trop d'abondance, ne me sentant pas capable de les soutenir, il me dit que c'était pour me mortifier... » Bois et mange, me dit-il, à la table de mes délices pour te rafraîchir, afin que tu marches courageusement ; car tu auras un long et rigoureux chemin à faire où tu auras souvent besoin de prendre haleine et repos dans mon cœur, qui pour cela sera toujours

ouvert tandis que tu marcheras dans ses voies. Je veux que ton cœur me soit un asile où je me retirerai pour prendre mon plaisir, lorsque les pécheurs me persécuteront et me rejetteront des leurs.

« Lorsque je te ferai connaître que la divine justice est irritée contre eux, tu me viendras recevoir par la sainte communion ; et m'ayant mis sur le trône de ton cœur, tu m'adoreras en te prosternant sous mes pieds. Tu m'offriras à mon Père éternel, comme je te l'enseignerai, pour apaiser sa juste colère et fléchir sa miséricorde à leur pardonner, et tu ne feras point de résistance à ma volonté lorsque je te la ferai connaître, non plus qu'aux dispositions que je ferai de toi par l'obéissance, car je veux que tu me serves d'instrument pour attirer des cœurs à mon amour. »

Notre-Seigneur se plaît à multiplier pour la sainte et les protestations de particulière et divine tendresse, et les affirmations d'un choix tout gratuit et tout glorieux. La sœur Marguerite-Marie s'étonne ; elle, si faible, attirer des cœurs à l'amour de Jésus ! Le cri de Marie à Nazareth monte à ses lèvres : comment cela pourra-t-il se faire ? Le Maître céleste répond : « par ma Toute-Puissance qui a tout fait de rien. Ne t'oublie jamais de ton néant et que tu es la victime de mon cœur, qui dois toujours être disposée d'être immolée pour la charité. C'est pour cela que mon amour ne sera point oisif en toi, te faisant toujours agir ou pâtir, sans que tu doives avoir aucune prétention qu'il t'en soit mis la moindre chose en ligne de compte pour ton intérêt,

non plus que l'ouvrage n'appartient pas à l'outil dont le maître s'est servi pour le faire.

« Mais comme je te l'ai promis, tu posséderas le trésor de mon Cœur en échange et je te permets d'en disposer à ton gré en faveur des sujets disposés. N'en sois pas chiche, car ils sont infinis.... Je suis ton gouverneur auquel tu dois être tout abandonnée, sans soin ni souci de toi-même, puisque tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Et je prendrai soin de récompenser ou venger tout ce qui te sera fait. De même je penserai à ceux qui auront confiance à tes prières, afin que tu t'occupes et t'emploies toute à mon amour. »

Vraiment il est difficile de trouver ailleurs des promesses et des assurances aussi splendides, et l'on peut dire que les mots mêmes qui nous les transmettent portent, dans leur fermeté et leur audace, la preuve que lorsqu'elle écrivit ces lignes admirables, la sainte était encore sous l'impression de la divine révélation. Pour mieux montrer la réalité de son intervention et probablement aussi pour fixer mieux les idées de la Mère Greyfié et la mieux éclairer, le Maître tout-puissant exigea de sa disciple une donation complète et perpétuelle de tout ce qu'elle avait, et de tout ce qu'on pourrait faire pour elle. Il ne voulut pas se contenter d'une donation orale, elle dut la faire par écrit. Les exigences divines allèrent plus loin ; elle dut demander à sa supérieure de vouloir bien servir de notaire et écrire ce testament ; à son défaut elle reçut l'ordre de s'adresser au P. de la Colombière. La Mère

Greyfié consentit ; le 31 décembre, elle écrivit et signa l'acte suivant :

« Vive Jésus dans le cœur de son épouse, ma sœur Marguerite-Marie, pour laquelle, et en vertu du pouvoir que Dieu me donne sur elle, j'offre, dédie et consacre purement et inviolablement au Sacré-Cœur de l'adorable Jésus tout le bien qu'elle pourra faire pendant sa vie, et celui que l'on fera pour elle après sa mort, afin que la volonté de ce Cœur divin en dispose à son gré, selon son bon plaisir et en faveur de quiconque il lui plaira, soit vivant, soit trépassé. Ma sœur Marguerite-Marie protestant qu'elle se dépouille volontiers généralement de tout, excepté la volonté d'être à jamais unie au divin Cœur de son Jésus et de l'aimer purement pour l'amour de lui-même. En foi de quoi elle et moi signons cet écrit : Fait le dernier jour de décembre 1878.

« Sœur Péronne-Rosalie Greyfié, à présent supérieure, et de laquelle ma sœur Marguerite-Marie demandera tous les jours la conversion à ce Cœur divin et adorable, avec la grâce de la pénitence finale. »

A la suite, sainte Marguerite-Marie écrivit avec son sang : « Après cette donation faite, je la signai sur mon cœur, comme mon divin Maître le voulait et je la signe encore ici : sœur Marguerite-Marie, disciple du divin Cœur de l'adorable Jésus » lequel s'étant donné à moi par la sainte communion, il me fit lire dans ce Cœur adorable ce qui était écrit pour moi ». C'était la promesse solennelle qui lui avait déjà été faite pendant sa solitude ; Jésus la constituait héritière de son

Cœur et de tous ses trésors pour le temps et pour l'éternité : « Tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance » ! Sur l'heure elle reçut une preuve de la divine munificence : à la Mère Greyfié pour avoir bien voulu écrire et signer le testament fut accordée la grâce faite jadis à sainte Claire de Montefalco ; il nous est d'ailleurs impossible de préciser en quoi consiste cette grâce.

La Mère Greyfié avait signé le testament de la sœur Marguerite-Marie ; il ne faudrait pas conclure que son jugement fut dès lors fixé et à jamais, sur les vertus et les voies extraordinaires de sa fille ; elle se fit un devoir d'éprouver toujours son obéissance et son humilité. Le P. de la Colombière passant par Paray-le-Monial, dans les derniers jours de février 1680, ne lui avait-il pas dit, après d'ailleurs lui avoir affirmé qu'il croyait à la réalité des grâces de la sœur Alacoque : « Mais qu'importe, quand ce seraient des illusions du démon, pourvu que cela produise en elle les mêmes effets que feraient des grâces du Seigneur ». Se reprenant d'ailleurs aussitôt, il avait ajouté : « Il n'y a aucune apparence à cela, parce qu'il se trouverait que le diable, en la voulant tromper, se tromperait lui-même, l'humilité la simplicité, l'exacte obéissance et la mortification n'étant point les fruits de l'esprit de ténèbres ».

La Mère Greyfié n'oublia jamais cet avis, et pendant six années entières, elle trouva l'élue du Sacré-Cœur toujours exacte à pratiquer les vertus solides que produit dans une âme l'action surnaturelle. Elle l'é-

prouva parfois de bien étrange manière, la preuve ne fut que plus éclatante. A l'occasion même de la visite du P. de la Colombière, elle mortifia très vivement la sainte. Plusieurs religieuses n'avaient pas approuvé l'entretien de la sœur Marguerite-Marie avec le Père, peut-être, parce qu'il avait été trop long, peut-être par ce qu'il avait eu lieu au confessionnal. La Mère Greyfié, au chapitre qui suivit, la réprimanda, comme si vraiment, elle méritait un reproche ; pourtant l'entrevue avait été approuvée par la supérieure. La sœur Marguerite-Marie n'essaya même pas de se justifier ; elle ne dit pas un mot : « Toute autre, écrit la Mère Greyfié, m'aurait fait souvenir qu'elle n'avait pas recherché cet entretien, et qu'elle n'y était allée que pour m'obéir ». La grande supérieure reconnaît que ses décisions, « tenaient quelquefois de l'injustice », et nous serions tentés de les lui reprocher si de pareilles épreuves ne rendaient pas plus éclatantes la sainteté qu'elles affirment et grandissent ; les injustices et le parti pris de la mère ne font que mieux ressortir l'héroïque grandeur d'âme de la fille.

La Mère Greyfié aimait d'ailleurs profondément celle dont elle éprouvait la voie ; nous en avons lu des témoignages bien nets dans la première partie de cette étude; même à travers les avis les plus énergiques et les plus mortifiants, on sent battre un cœur maternel : « Je suis toujours ferme à croire, ma chère sœur, que les voies de Dieu les plus sûres sont celles qui anéantissent, qui humilient et qui font souffrir beaucoup en l'intérieur et l'extérieur. Il vous doit être indifférent

quels moyens la Providence divine emploie pour cela. Quand vous entendez une raillerie, un ravallement, un mépris, un désapprouvement contre vous, c'est le signe extérieur que Dieu vous donne du dessein qu'il a de vous perfectionner dans l'humilité de cœur. Ne vous mettez pas en peine des répugnances de la nature, soyez ferme seulement à vouloir que malgré ces répugnances, le bon plaisir de Dieu règne en vous souverainement, et vous accable, s'il lui plaît, d'amertumes d'angoisses, d'humiliations... Je vous fortifierai et humilierai volontiers et de bon cœur dans les rencontres parce que vous avez besoin de ce secours, que c'est charité de vous le donner, et que je désire le bien de votre âme. »

Ainsi toujours dans la vie surnaturelle de sainte Marguerite-Marie, les grâces divines produisent un accroissement d'humilité ; Dieu qui envahit l'âme, la vide de plus en plus d'elle-même et l'âme de son côté veut faire plus large place à son Hôte divin. Parfois l'amour-propre exalté par le démon tentait de revenir à cette maison d'où il avait été chassé. Dans quelques rares circonstances, la sainte, parlant d'elle-même, y mit trop de complaisance. Le Maître divin fut terrible : « Quand nous fûmes seul à seule, il me reprit en cette manière et d'un visage sévère : « Qu'as-tu ô poudre et cendre de quoi te pouvoir glorifier, puisque tu n'as rien de toi que le néant et la misère, que tu ne dois jamais perdre de vue, non plus que sortir de l'abîme de ton néant ? Et afin que la grandeur de mes dons ne te fasse méconnaître et oublier de ce que tu es,

je t'en veux mettre le tableau devant les yeux ». Et aussitôt me découvrant cet horrible tableau où était un raccourci de tout ce que je suis, ce qui me surprit si fort, avec tant d'horreur de moi-même, que s'il ne m'avait soutenue, j'en serais pâmée de douleur, ne pouvant comprendre l'excès d'une si grande bonté et miséricorde, de ne m'avoir pas encore abîmée dans l'enfer, et de me supporter, vu que je ne pouvais me supporter moi-même. Et comme c'était là le supplice dont il punissait en moi les moindres mouvements de vaine complaisance, ce qui m'obligeait quelquefois de lui dire : « O mon Dieu hélas ! ou faites moi mourir, ou cachez-moi ce tableau, je ne peux vivre en le voyant ».

Humble envers ses supérieures, humble envers Dieu, la sœur Marguerite-Marie ne voulut jamais considérer les torts que d'autres pouvaient avoir à son égard. Aux jours de Lautecour, elle estimait que son oncle et sa tante ne faisaient point mal en lui rendant si pénible la vie dans la maison de famille ; aux jours de Paray elle n'admettait pas qu'on fût injuste à son égard ; celles qui la traitaient d'hypocrite, de visionnaire avaient raison, c'est parce qu'elles la connaissaient bien, qu'elles parlaient ainsi ; elle priait pour elles. Un jour qu'une pensionnaire lui avait dit : « Ma chère Mère, vous êtes bien bonne de souffrir tout cela, il faut que vous soyez une sainte ». Elle répondit : « Ma chère enfant, allons-nous en devant le Saint-Sacrement... prier pour celle qui me procure l'occasion de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. » Dans une occasion, Notre-Seigneur lui montra les châtiments dont il

voulait punir certaines âmes religieuses ; elle comprit que ces âmes étaient de celles qui, ne pouvant supporter sa régularité et sa ferveur, la raillaient continuellement et parfois même l'avaient maltraitée. La sainte aurait pu s'estimer heureuse de voir son Maître divin prendre en main sa cause, et punir celles qui lui faisaient une si peu charitable opposition; elle se jette aux pieds de Jésus : « O mon Sauveur, crie-t-elle dans son ardente et fraternelle charité, déchargez sur moi votre colère, et m'effacez du livre de vie plutôt que de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher ». Jésus insiste : « Mais elles ne t'aiment pas et ne cesseront de t'affliger. — Il n'importe mon Dieu, pourvu qu'elles vous aiment, je ne veux cesser de vous prier de leur pardonner. — Laisse-moi faire, je ne les peux souffrir davantage. » Et l'embrassant plus fortement encore : « Non, mon Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez pardonné ». — Et il me disait : « Je le veux bien si tu veux répondre pour elles. — Oui, mon Dieu mais je ne vous paierai toujours qu'avec vos propres biens, qui sont les trésors de votre Sacré-Cœur » !

Divine charité, divine humilité ; s'humilier, s'anéantir, souffrir en aimant, aimer en souffrant ; abandon par l'amour et en l'amour de Jésus-Christ : « Je crois que c'est ce que Dieu veut de vous, écrivait la Mère Greyfié, parce qu'il aime à nous gouverner, et nous-même n'entendons rien à nous conduire ». L'abandon à Dieu et partout et toujours, dans la joie et dans la paix, comme dans la souffrance et le trouble, sainte

Marguerite-Marie, doit atteindre ce sommet de la perfection. Son Maître l'y a conduite par une voie toute spéciale, et nous serions tentés de penser qu'elle le touche en 1683, s'il n'était pas impossible d'y parvenir ici-bas. Quelques passages de ces notes de la retraite de 1684 nous aideront à mieux comprendre les divines opérations dans son âme : « Le premier jour il me présenta son sacré Cœur comme une ardente fournaise, où je me sentis jetée et d'abord pénétrée et embrasée de ses vives ardeurs, qu'il me semblait m'aller réduire en cendres. Ces paroles me furent dites : « Voici le divin purgatoire de mon amour, où il te faut purifier le temps de cette vie purgative ; puis je t'y ferai trouver un séjour de lumière, et ensuite d'union et de transformation ». Ce qu'il m'a fait éprouver si efficacement pendant toute ma solitude, que je ne savais parfois si j'étais au ciel ou en la terre, tant je me sentais remplie et abîmée dans mon Dieu, ce qui me fit souffrir le premier jour ne pouvant penser à mes péchés... Après ces trois jours de vie purgative, j'ai été mise en un séjour de lumière où moi, chétif néant, ai été comblée de tant de faveurs qu'une heure de cette jouissance est suffisante pour récompenser les tourments de tous les martyrs.

« Premièrement il épousa mon âme en l'excès de sa charité, mais d'une manière et union inexplicables, changeant mon cœur en une flamme de feu dévorant de son pur amour, afin qu'il consume tous les amours terrestres qui s'en approcheraient ; me faisant entendre que m'ayant toute destinée à rendre un continuel hom-

mage à son état d'hostie et de victime au très Saint-Sacrement, je devais en ces mêmes qualités lui immoler continuellement mon être par amour d'adoration, d'anéantissement et de conformité à la vie de mort qu'il a dans la sainte Eucharistie ».

Jésus au tabernacle « est dans un tel dénuement de tout, qu'il est mis en état de recevoir de ses créatures, tout ce qu'elles voudront lui donner et lui rendre. De même par mon vœu de pauvreté, je ne dois pas seulement être dépouillée des biens et des commodités de la vie, mais encore de tous plaisirs, consolations, désirs et affections de tout propre intérêt, me laissant ôter et donner comme si j'étais morte ou insensible à tout.

« Qu'y a-t-il de plus obéissant que mon Jésus dans la sainte Eucharistie ? où il se trouve à l'instant que les paroles sacramentelles sont prononcées, que le prêtre soit bon ou mauvais, ou quel usage qu'il veuille en faire, souffrant d'être porté en des cœurs souillés de péchés dont il a tant d'horreur. De même, à son imitation, il veut que je m'abandonne entre les mains de mes supérieures quelles qu'elles puissent être, pour disposer de moi à leur gré sans que je témoigne la moindre répugnance, pour contraire à mes intentions que cette disposition m'arrive, parce que je veux toute ma vie, aller au rebours d'icelles, disant au fort de mes répugnances : « Mon Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la croix » !

« Je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie pour rendre hommage à l'obéissance de Jésus en

l'Hostie, dont la blancheur m'apprend qu'il faut être une pure victime pour lui être immolée ; sans tache pour le posséder ; pure de corps, de cœur, d'intention, d'affection ; et pour se transformer toute en lui, il faut mener une vie sans curiosité, d'amour et de privation, me réjouissant de me voir méprisée, et oubliée pour réparer l'oubli et le mépris que mon Jésus reçoit dans l'Hostie. »

Le silence intérieur et extérieur de Marguerite-Marie sera un hommage à la parole du Père, au Verbe, muet dans l'Eucharistie ; quand elle prendra son repas, elle pensera à la nourriture divine qui alimente et transforme les âmes ; son sommeil honorera le repos de Jésus-Hostie, ses peines et ses mortifications répareront les outrages qu'il reçoit au sacrement d'amour.

« J'unirai, continue-t-elle, toutes mes oraisons à celles que le sacré Cœur de Jésus fait pour nous dans l'hostie ; de même l'office divin, aux louanges que le Cœur adorable y donne à son Père éternel ; et en faisant la génuflexion, je penserai à celles que l'on lui faisait par dérision en sa Passion, et je dirai : que tout fléchisse devant vous, ô grandeur de mon Dieu, souverainement abaissée dans l'hostie ! Que tous les cœurs vous aiment, que tous les esprits vous adorent et que toutes les volontés vous soient soumises... En tout ce que je ferai ou souffrirai, j'entrerai dans ce sacré Cœur pour y prendre ses intentions, pour m'unir à lui et pour demander son secours. Après chaque action, je l'offrirai à ce divin Cœur pour réparer tout

ce qu'il y trouvera de défectueux, surtout mes oraisons ».

Toujours défiante d'elle-même sainte Marguerite-Marie craint de ne pouvoir mettre en pratique toutes ces résolutions très douces à son cœur, mais effrayantes pour sa faiblesse ; au moment où elle se rendait à la sainte communion, probablement le dernier jour de sa retraite son Maître divin lui fit entendre qu'il venait lui-même imprimer dans son cœur la sainte vie qu'il mène en l'Eucharistie, vie cachée, anéantie, vie de mort, vie de sacrifice ; lui-même encore lui donnerait la force de faire ce qu'il désirait.

Les désirs de Jésus allaient se manifester sur sa servante d'une manière très inattendue pour elle ; le plan divin se développe toujours dans la même harmonieuse unité. Les grâces reçues par sainte Marguerite-Marie n'étant pas uniquement pour elle doivent rayonner, son apostolat va commencer. D'ailleurs l'apostolat de Marguerite-Marie, source de lumière et d'amour pour les âmes, premier et chaud rayon de la dévotion au Sacré-Cœur telle que Jésus la veut, sera aussi pour l'humble visitandine, cause nouvelle de sainteté et de perfection ; le Maître céleste y restera fidèle à lui-même et conduira sa disciple par le chemin de l'anéantissement le plus absolu.

CHAPITRE VI

L'APÔTRE DU CŒUR DE JÉSUS

On lisait au réfectoire la vie de sainte Catherine de Sienne. Une sœur converse de la communauté de Paray, Marie Lazare Dusson, entendant le récit des grâces merveilleuses prodiguées par Notre-Seigneur à la sainte, pensait naïvement : « Oh ! si je pouvais voir une personne qui ressemblât à cette fidèle servante de Jésus, que je serais heureuse ! » Une voix murmure intérieurement dans son âme : « Regarde, voilà ma bien aimée, à qui je n'ai pas fait moins de grâces et de faveurs ». Levant les yeux qu'elle tenait, selon la règle, modestement baissés, la sœur Marie-Lazare voit la sœur Marguerite-Marie assise en face d'elle ; une vive impression de grâce lui fait connaître que c'est bien elle à qui la voix intérieure vient de rendre hommage.

L'heure était venue où la sœur Marguerite-Marie, de par la volonté de son Maître, allait attirer sur elle les yeux de tous. Nommée assistante en 1684, par la Mère Melin qui avait succédé comme supérieure à la Mère Greyfié, elle devenait le 31 décembre, maîtresse des novices. L'automne avait été mauvais ; la sœur Marguerite-Marie l'avait passé en partie à l'infirmerie,

Aux douleurs physiques, des douleurs morales s'étaient ajoutées particulièrement douloureuses. Depuis deux ans, l'élue du Sacré-Cœur était aussi la victime des âmes du purgatoire. Il semble vraiment que dans de nombreuses circonstances, les mystères de l'autre vie lui furent révélées. La chose était si connue que, même les personnes du dehors venaient s'informer de l'état de leurs proches nouvellement décédés. Plus d'une fois on l'entendit qui disait : « Dieu a fait une grâce à cette âme, il l'a mise dans son paradis, il faut encore beaucoup prier pour telle autre ». Des messages même lui venaient du purgatoire, pour être transmis à des personnes vivantes. Avec les révélations de sainte Marguerite-Marie, on pourrait écrire une petite théologie du purgatoire ; théologie toute pratique, et non plus transcendante comme celle de sainte Catherine de Gênes. Il faut d'ailleurs reconnaître que la sensibilité et l'imagination de notre sainte, n'ont pas été sans influence sur plusieurs descriptions. L'une ou l'autre de ses révélations nous aide beaucoup plus à comprendre l'intensité des douleurs des âmes souffrantes que la manière dont elles expient.

Il arriva que, dans cette fin d'année 1684, la sœur Marguerite-Marie, pour adoucir les douleurs d'une religieuse de la Visitation, morte au mois de novembre, dut supporter de rudes supplices. Au commencement du carême il fallut lui fendre le doigt jusqu'à l'os ; « depuis ce temps-là écrit-elle à la Mère de Saumaise je vous avoue que je n'ai pas manqué de souffrances ; le Seigneur m'en ayant donné autant que j'en ai pu

porter, et de toute manière. » Sainte et apôtre, il fallait qu'elle fut deux fois martyre. « Ah ! que je souffre de cruelles peines, lui avait dit la pauvre morte, et que cinq années seront bien longues, en de si rigoureux tourments ! » La sœur Marguerite-Marie offrit pour elle toutes ses actions et toutes ses souffrances pendant six mois. « Ah ! ma toute chère et bonne Mère, écrivait-elle à la Mère de Saumaise, que je vous serais obligée si vous m'aidiez à soulager mes bonnes amies souffrantes en purgatoire ! C'est ainsi que j'appelle ces pauvres âmes, pour lesquelles il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir, et je vous assure qu'elles n'en seront point ingrates ! »

Préoccupée des intérêts de ses bonnes amies souffrantes, la sœur Marguerite-Marie se devait aussi toute entière à ses novices. Le directoire de la maîtresse pour l'instruction des novices est très net : « Afin que les instructions que la directrice donnera soient reçues plus suavement des novices, il faut qu'elle s'étudie à leur montrer un amour cordial et tendre, afin qu'elles prennent une vraie confiance et entière certitude de son affection : à quoi servira de s'enquérir de leur santé, témoignant de la compassion de leurs maux, et les visitera et servira charitablement, quand elles en auront besoin »... Qu'elle soit attentive « à ne témoigner aucun dégoût ni ennui des fades et importunes humeurs qui se pourront rencontrer parmi les novices, et moins aucune sorte d'affection particulière, bien qu'il y en eût quelques-

unes qui semblassent le mériter : ainsi qu'elle montre un amour universel et un soin égal au service de toutes, afin d'ôter entre elles tout sujet de murmure et d'envie ; et qu'elle ait un grand soin de les maintenir en union et estime l'une de l'autre ; et qu'elles gardent comme un secret de conscience ce qu'elles lui diront, n'en parlant qu'avec la supérieure. »

Voilà des obligations qui ne lui coûtaient guère : cette maîtrise de soi, cette égalité d'humeur, ce sourire toujours accueillant dans les bonnes comme dans les mauvaises rencontres, cette parfaite discrétion, toutes ces vertus de la maîtresse des novices étaient siennes, et bientôt, les jeunes religieuses confiées à ses soins les eurent remarquées. La sœur Claude-Rosalie de Farges est frappée par l'obéissance, l'humilité, l'onction céleste qui du Cœur de Jésus semble avoir coulé dans le cœur de sa servante, la sœur Marie-Nicole de la Faige des Claines est surtout impressionnée par l'insistance de la sainte à lutter contre le respect humain, la sœur Françoise-Rosalie Verchère a retenu ces brûlantes paroles : « Si vous saviez qu'il est doux d'aimer Dieu ; il n'y a rien qu'on ne souffrit pour avoir le saint amour » !

Mgr Languet qui, supérieur de la communauté de Paray, en connaissait bien l'histoire, fait commencer à l'année 1685, celle précisément où la sœur Marguerite-Marie était maîtresse des novices, la réforme spirituelle qui renouvela entièrement cette maison, et en fit l'une des plus ferventes de l'ordre. Trente ans plus tard, au moment où il écrivait *la Vie de la vénérable*

mère Marguerite-Marie il constate avec joie que : « l'esprit de la servante de Dieu s'est perpétué dans les religieuses qu'elle a formées. Un grand nombre d'entre elles vivaient au temps que j'ai été supérieur de cette maison (1711-1715). J'y ai reconnu avec admiration par les visites régulières que j'en ai fait plusieurs fois, un courage pour la pénitence, une ardeur pour l'humilité, un zèle pour la perfection, supérieur à ce qu'on a coutume de trouver dans les maisons les plus régulières : en sorte que la ferveur divine que j'ai admirée en ces saintes filles, m'a paru prouver l'éminente vertu de celle qui la leur avait inspirée, autant que tous les prodiges dont on m'a fourni les témoignages. »

Mgr Languet a raison : c'est vraiment une œuvre divine celle qui garde longtemps sa pureté et sa vigueur premières ; les vertus des novices ne s'expliquent bien que par les vertus de leur maîtresse. Ces vertus allaient être mieux connues, grâce à la charge même de la sœur Marguerite-Marie. Dieu, qui veut les manifester, semble maintenant cacher son action et laisse agir les événements.

Le 26 mars 1684 avait paru à Lyon, chez le libraire Anisson la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière ; on la lut au réfectoire de la Visitation de Paray-le-Monial, dans les premiers mois de 1685. Le livre était presque terminé, la lectrice arrivait aux dernières pages, où le pieux et saint auteur note les grâces spirituelles reçues dans sa retraite de Londres, au début de 1677. « J'ai reconnu, disait-il, que Dieu

voulait que je le servisse, en procurant l'établissement de ses désirs, touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse, je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir où il est... »

Il n'est pas très difficile aux religieuses, qui les yeux modestement baissés prennent leur repas, de deviner la personne que le Père a en vue : les révélations divines sont déjà un peu connus ; l'apostolat du P. de la Colombière, avant son départ pour Londres, se réduit à l'apostolat de Paray, ses rapports en 1675 comme en 1681 et 1682 avec la sœur Marguerite-Marie ne sont un mystère pour personne. La lecture continue, c'est ligne par ligne, mot par mot, le récit de l'apparition de juin 1675 ; elles retentissent les paroles toutes brûlantes d'amour : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour... Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement, soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur ».

La petite sœur Péronne-Rosalie de Farges, jeune professe d'un an, n'y tient plus ; elle lève les yeux et voit la directrice dans un profond anéantissement. Enfant terrible, à peine en récréation, elle s'approche de la sœur Marguerite-Marie, et à brûle pourpoint : « Ma chère sœur, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui, à la lecture, et le Révérend Père de la

Colombière ne pouvait pas mieux vous désigner. » Il n'y avait rien à dire. Le 17 janvier 1690, la sainte écrivait au P. Croiset : « Je vous avouerai confidemment que toutes les fois que l'on lit ce qui a été tiré de la retraite du Révérend Père La Colombière, que je sens s'imprimer en moi des peines si grandes, et me sens jetée dans des abîmes de confusion et d'humiliation si étranges, que je ne sais plus où j'en suis ; et de plus que chacun me regarde pour y avoir quelque part. »

Humiliation, confusion de Marguerite-Marie, triomphe pour le Cœur de Jésus. La sainte directrice lance à ses novices un défi pour les préparer à la fête du Sacré-Cœur, défi inspiré par les résolutions de sa solitude de 1684, tout vibrant d'amour de l'Eucharistie et du Cœur de Jésus. Quelques semaines plus tard, le 20 juillet, fête de sainte Marguerite, les novices qui savent faire plaisir à leur maîtresse, lui expriment leur reconnaissance et leurs vœux, en rendant hommage et honneur au Cœur de Jésus. Ce jour-là, après prime, dans la salle du noviciat, où elles ont exposé, sur un petit autel, l'image du Sacré-Cœur, qu'elles honorent depuis le vendredi dans l'octave du Saint-Sacrement, elles viennent avec leur maîtresse se consacrer tour à tour, au Cœur de Jésus. Depuis 1685, bien d'autres consécrations sont sorties de lèvres très pures et d'âmes très aimantes, celle du noviciat de Paray reste sans doute la plus fervente ; les triomphantes paroles, qui viennent de retentir à Montmartre le 16 octobre 1919 ne couvrent pas les faibles

voix de ces quelques jeunes religieuses et de leur directrice.

Triomphe du Cœur de Jésus, humiliation de Marguerite-Marie. Toute au bonheur de voir le Cœur de Jésus fêté au noviciat, la sainte, si timide et si réservée d'ordinaire, charge, dans la journée, la sœur Françoise-Rosalie Verchère d'aller prier de sa part, quelques-unes des sœurs anciennes de venir, au noviciat, voir ce qui s'est fait à l'honneur du Cœur divin. La sœur Marie-Madeleine des Escures, une grande et fervente religieuse, à qui le message semble bien adressé plus particulièrement, répond : « Allez dire à votre maîtresse que la bonne dévotion est la pratique de nos règles et de nos constitutions, et que c'est ce qu'elle vous doit enseigner, et vous autres bien pratiquer ». La sœur des Escures aimait et estimait la sœur Marguerite-Marie ; sa réponse ne renferme aucune animosité ; d'autres religieuses y mirent moins de réserve. Elles se plaignirent à la supérieure. Cette nouvelle dévotion n'était-elle pas opposée à la règle, à la constitution XVIII[e]. Les novices allaient-elles diriger la communauté ? Leur maîtresse n'avait-elle pas une manière bien peu visitandine de les conduire ? La Mère Melin dut intervenir, et condamner le zèle exagéré des novices et de leur directrice. Elle défendit d'attirer ou d'associer d'autres religieuses au nouveau culte, de mettre même en évidence, sans sa permission, aucune image, en un mot de faire aucune démarche qui put réveiller le trouble causé par la première. Elle autorisait pourtant la dé-

votion au Sacré-Cœur dans le noviciat ; mais certaines permissions furent retirées à sainte Marguerite-Marie.

Dieu prit en main la cause de sa disciple, qui était sa cause. « Ne crains rien, lui répétait-il souvent au fond de l'âme, je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y voudront opposer ». Il n'y avait que des opposantes, dans le monastère de Paray, et quelques-unes très bien intentionnées ; les ennemis ne viendront que plus tard : Gallicans, Jansénistes, Joséphistes, Protestants et mauvais chrétiens. A ceux qui devaient lutter contre eux, la parole de confiance, de lumière et de paix : « Ne crains rien, je règnerai malgré mes ennemis », apporta toujours une bien douce consolation.

Comme aux jours de la Mère Greyfié, Dieu voulut en outre donner des preuves sensibles de sa divine volonté. La Mère Melin avait interdit la communion des premiers vendredis, à la sœur Marguerite-Marie. La sœur Françoise-Rosalie Verchère tombe gravement malade ; en peu de jours, elle est aux portes de la mort. La Maîtresse des novices demande à Notre-Seigneur la guérison de cette jeune religieuse toute dévouée à son Cœur divin. Elle ne sera guérie que lorsque la permission de communier lui sera rendue. La Mère Melin permet la communion et la sœur Françoise-Rosalie guérit.

L'année 1686 qui commençait allait apporter à sainte Marguerite-Marie une des plus pures joies de sa vie, elle fut d'abord marquée par une de ses plus rudes épreuves. Le renvoi de M^lle^ de Vichy-Cham-

prond, nous l'avons vu ailleurs (Ire *Partie, chapitre* V), souleva contre elle non-seulement un grand nombre de religieuses de la communauté, mais tous les parents et amis de la famille de Vichy-Champrond, les Bénédictins de Paray et le cardinal de Bouillon : « Il semblait, écrit la sainte, que tout l'enfer fut déchaîné contre moi, et que tout conspirait pour m'anéantir. Cependant je confesse que jamais je ne jouis d'une plus grande paix au-dedans de moi-même, ni je n'avais senti tant de joie, que lorsque l'on me menaçait de la prison, et que l'on me voulut faire paraître devant un prince de la terre, comme un jouet de moquerie et une visionnaire entêtée par son imagination de ses vaines illusions ». La paix de la sœur Marguerite-Marie fut-elle aussi profonde qu'elle nous le dit ? A cette époque même le P. Rolin qui la dirigeait se voyait obligé de la rassurer : « L'esprit qui vous conduit, lui écrivait-il, n'est point un esprit de ténèbres... Ce ne sont point les démons qui sont déchaînés contre vous... C'est l'amour divin qui fait tout, et, ce qui me console, il se sert des âmes qui lui sont les plus chères pour vous faire souffrir. Les martyrs n'avaient pas cette consolation dans leurs tourments. Leurs tyrans commettaient de grands crimes en les affligeant; mais les âmes saintes qui vous procurent des croix, plaisent à Dieu dans le petit martyre qu'elles vous font souffrir. Cette pensée vous doit bien consoler. J'agrée que vous attribuiez à vos fautes tout ce qui arrive, quoique toutes ces choses soient plutôt un effet de la bonté de Dieu que de sa

justice... Vous n'êtes point le jouet de Satan, mais de l'amour divin ».

Le P. Rolin voit juste; et la sœur Marguerite-Marie n'a aucune peine à entrer dans ses vues ; elles sont les siennes ; par timidité seulement elle n'osait pas s'y abandonner, s'estimant toujours indigne des faveurs célestes. Ce sont bien des faveurs en effet que ces rudes persécutions. Au commencement de mai, elle le fait comprendre maternellement, mais très nettement à ses novices. Ces enfants qui aiment leur maîtresse et depuis quinze mois ont pu juger sa vertu et son dévouement héroïques, s'émeuvent et s'impatientent d'entendre de si injustes accusations ; leur jeune sang bouillonne ; et, comme elles n'ont pas la sainteté de leur directrice, elles émettent, assez haut pour qu'on l'entende, leur manière de voir. Que va devenir la douce dilection tant recommandée par saint François de Sales ? La Sainte en a la garde, du moins au noviciat. Elle prend sa plume.

« Mes très chères et bien-aimées sœurs, dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je ne vous peux exprimer la douleur que je ressens, du mauvais usage que nous faisons d'une si précieuse occasion, pour lui donner des preuves de notre amour et de notre fidélité. C'est lui-même qui a permis l'invention de cette croix pour nous préparer à sa fête, et, au lieu de l'embrasser amoureusement, nous ne cherchons qu'à la secouer et à nous en défaire ».

Elle leur impose certaines pénitences, leur défend de parler du renvoi de M^lle^ de Vichy-Champrond,

et leur ordonne de bien prier pour que la dévotion au Sacré-Cœur s'établisse dans la communauté.

L'heure était venue. Il semble à voir les recommandations de la directrice à ses novices qu'elle s'en doutât un peu. Au moment de la fête du Saint-Sacrement, elle leur donne des *Conventions d'amour pour honorer le divin Cœur*, qui enflamment leur zèle. Ses vœux sont exaucés; la communauté de Paray va fêter le Sacré-Cœur.

Au soir du 20 juin, la sœur des Escures vient trouver la maîtresse des novices ; elle l'aime et la vénère si elle ne partage pas toutes ses manières de voir. Elle lui demande la miniature représentant le Sacré-Cœur que la Mère Greyfié lui a envoyée au mois de janvier : le divin Cœur y est représenté avec la plaie du côté, la croix au-dessus, et les trois clous, il est entouré de la couronne d'épines. Au regard interrogateur de la sœur Marguerite-Marie, elle répond que, le lendemain, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, elle veut la placer sur un petit autel, et proposer elle-même à la communauté de venir la vénérer. Est-ce possible ! Quelle réponse aux prières de la semaine précédente, une joie céleste illumine et embaume l'âme de celle qui écoute. Ses doutes, ses anxiétés comme ils sont loin. La divine parole : « Je règnerai », la voilà réalisée, comme personne n'aurait osé l'espérer. Les voies de Dieu sont admirables et le Cœur de Jésus tout puissant. La sœur Marguerite-Marie, sans un mot sur le changement opéré dans l'âme de la sœur des Escures, sans un mot sur les

conséquences d'un pareil acte, donne l'image du divin Cœur.

Le lendemain, au premier matin, les religieuses, à leur entrée au chœur, voient un petit autel adossé à la grille, là même où la sœur Marguerite-Marie avait eu ses grandes extases de 1673, 1674 et 1675 ; autel bien modeste, c'est une simple chaise, recouverte « d'un tapis fort propre ». Entourée des fleurs de l'été, l'image du Cœur de Jésus, dans un cadre doré, attire les yeux et demande des hommages. Les religieuses s'approchent, et lisent avec un grand étonnement un billet de la sœur des Escures qui invite « toutes les épouses du Seigneur à venir rendre leurs hommages à son Cœur adorable ».

Toutes, les anciennes surtout s'étonnent ; elles ne peuvent cependant douter ; la Mère supérieure approuve, puisque rien n'a pu se faire que par sa permission. Alors, à tous les esprits, à tous les cœurs, se présentent les événements de l'année qui vient de s'écouler : les oppositions du 20 juillet, les défenses de la Mère Melin, la maladie et la guérison de la sœur Verchère, le renvoi de M^lle^ de Vichy-Champrond, la charité, l'obéissance, l'humilité de la sœur Marguerite-Marie. Ces faits d'hier, sont grandis et rendus plus lumineux par le souveuir des merveilles qui ont rempli les quinze années qui viennent de s'écouler. Si la sœur dont les religieuses estiment tant le caractère et la vertu, si la sœur des Escures, leur *Règle vivante*, a reconnu son erreur, elles peuvent bien faire comme elle, et tomber à genoux

devant le Cœur adorable et tout miséricordieux de Jésus. Quels remerciements ne lui doivent-elles pas de les avoir choisies, malgré leurs résistancss pour ses toutes premières adoratrices !

La douce et chère élue du Sacré-Cœur ne nous a pas dit son émotion et sa joie à cette heure solennelle et bénie. Le récit de son autobiographie s'arrête là. Quels flots de bonheur ! Son pauvre cœur en déborde ; il est prêt à se rompre sous la pression d'une telle félicité. Les voilà donc toutes, ses sœurs bien-aimées, agenouillées enfin devant le Cœur de Jésus qui a fait choix du monastère de Paray pour se révéler au monde : la Mère Melin et ses quatre conseillères, les religieuses professes, choristes ou associées, les sœurs converses, les anciennes et les novices, les ferventes de toujours et les converties d'aujourd'hui, ses amies et ses adversaires les plus violentes ; les voilà adorant Celui qui les a si longtemps attendues. Elle les voit une à une se prosterner, et sur chacune dans la ferveur et l'immense charité de son âme, elle supplie son Bien-Aimé de verser des torrents de grâce et de paix surnaturelles. La prophétie est accomplie : celles qui étaient hier les plus opposées sont aujourd'hui « les plus empressées ». Et elle vint à son tour avec ses novices : il faudrait son cœur, il faudrait son amour pour essayer de dire sa joie, sa reconnaissance, quand elle se prosterne devant l'image bénie : elle peut mourir, elle a vu le premier triomphe du Cœur de Jésus. *Nunc dimittis servam tuam Domine.*

Les cœurs ne peuvent contenir leur allégresse, il faut qu'elle rayonne, il faut qu'elle éclate. Du règne du Sacré-Cœur accepté avec tant d'amour, dans ce clair matin de juin, il faut un témoignage qui redise bien haut, et à toutes les âmes, le souvenir et la glorieuse journée. La sœur Marguerite-Marie ne demande certes pas mieux, mais déjà ce n'est plus elle qui dirige le mouvement ; elle est entraînée par ses sœurs, et toutes sont mues par le souffle de l'Esprit qui passe sur le monastère de Paray, comme sur un nouveau Cénacle. De la miniature envoyée par la Mère Greyfié, il faut faire un grand tableau. Ce grand tableau, il occupera la place d'honneur dans une chapelle dédiée au Sacré-Cœur qui sera construite dans le jardin même du monastère. Les premiers fonds sont bientôt trouvés : les pensionnaires vident leurs petites bourses, elles promettent d'obtenir de leurs familles des aumônes abondantes ; les religieuses, qui reçoivent une pension, demandent qu'elle soit employée au culte du Sacré-Cœur, les sœurs converses travailleront de tous leurs bras et Dieu bénira leurs efforts ; l'histoire du monastère raconte que « le jardin rapporta au double cette année-là ». La sœur Marie-Lazare Dusson, grande amie de notre sainte. était jardinière.

Cette fête, ces joies, ces transports, c'était la victoire du Sacré-Cœur sans doute, mais c'était aussi la justification de la sœur Marguerite-Marie : elle n'y pensa même pas. Le soir, après les émotions si pures de la journée, il y eut au noviciat une fête tout in-

time ; la directrice commença par réciter le *Te Deum*, puis, une reconnaissance infinie dans l'âme, et peut-être des larmes bien douces dans la voix, elle dit à ses enfants : « Je n'ai plus rien à souhaiter, je ne désire plus rien, puisque le Sacré-Cœur est connu, et qu'il commence à régner sur les cœurs. Faites en sorte mes chères sœurs, qu'il règne à jamais dans les vôtres, comme souverain Maître et Epoux ! »

La sœur Marguerite-Marie avait une âme trop naturellement reconnaissante pour oublier la courageuse intervention de la sœur des Escures. Quelques jours après le solennel hommage du 21 juin, elle lui envoyait une lettre toute rayonnante et toute chaude d'allégresse, où Dieu lui-même avait voulu mettre un divin merci. « C'est pour obéir à l'adorable Cœur de Jésus, ma chère sœur, que je vous dis que vous êtes heureuse d'avoir été choisie pour rendre ce service au Cœur de notre bon Maître, par le courage que vous avez eu d'être la première à le vouloir faire aimer, honorer et connaître dans un lieu qui semblait pour lui quasi inaccessible ; parce qu'il veut l'amour et les hommages de ses créatures d'une libre et amoureuse et franche volonté, sans contrainte ni dissimulation. Et il me semble que le grand désir que Notre-Seigneur a que son sacré Cœur soit honoré par quelque hommage particulier, est afin de renouveler dans les âmes les effets de sa Rédemption, en faisant de ce sacré Cœur comme un second médiateur envers Dieu pour les hommes, dont les péchés se sont multipliés si fort, qu'il faut toute l'étendue de son pouvoir, pour

obtenir miséricorde et les grâces de salut et de sanctification qu'il a tant d'envie de leur départir abondamment ; et particulièrement sur notre Institut qui a un si grand besoin de ce secours, que je pense cela être un des plus efficaces moyens, pour le relever de ses chutes et lui être comme un fort imprenable contre les assauts que l'ennemi lui donne continuellement, pour le renverser par le moyen d'un esprit étranger d'orgueil et d'ambition, qu'il veut introduire à la place de celui d'humilité et de simplicité, qui sont le fondement de tout l'édifice. Et je vous avoue qu'il me semble que c'est notre saint Fondateur qui désire et qui sollicite que cette dévotion s'introduise dans son Institut, parce qu'il en connaît les effets. Voilà un petit mot que je vous dis comme à ma chère amie dans ce Cœur adorable. »

Ce billet est bien plus qu'un simple merci ; nous y trouvons l'idée qui dirigera tout l'apostolat de la sainte: la Rédemption est une œuvre d'amour, Jésus veut sauver les âmes qu'il aime. L'image du Cœur-Sacré doit leur rappeler l'amoureuse et divine volonté, comme aussi la toute puissance de son intercession. C'est la grande idée du christianisme et de saint Paul : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* ; à laquelle fait écho le cri passionné de Paray : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour » ! Jésus est Rédempteur, Jésus est Médiateur, Rédempiteur et Médiateur par amour. Avant de donner la céleste récompense, il

donne la sainteté : les âmes que son amour rassasiera éternellement de gloire, son amour les illumine et les réchauffe de grâce ici-bas, toujours par amour, toujours par son Cœur sacré. La dévotion bénie doit envahir la terre, parce qu'elle aide à mieux comprendre la divine charité. Ses premiers succès ravissent la sainte : « Je mourrai maintenant contente, puisque le sacré Cœur de mon Sauveur commence à être connu et moi inconnue ».

Dans sa joie et dans sa reconnaissance, elle croit l'heure venue d'offrir à Dieu un plus entier sacrifice d'elle-même. Plusieurs fois, elle en a parlé à son directeur. Avant de partir pour Nîmes, le P. Rolin lui écrit : « J'approuve que vous fassiez les vœux que vous m'avez marqués, à la fin de la retraite que vous allez faire aux premiers jours ». La Mère Melin approuve elle aussi. Ces vœux sont admirables, ils expriment le plus haut idéal de perfection, et rien n'égale ce portrait que la sainte nous a tracé d'elle même, c'est la plus belle expression de son âme. Elle les prononça le 31 octobre.

« Voici la manière du vœu duquel je me sens pressée depuis longtemps, et lequel je n'ai voulu faire sans l'avis de mon directeur et de ma supérieure. Après l'avoir examiné, il m'a été permis, sous ces conditions, que, lorsqu'il me causera du trouble et scrupule, sur quelque article que ce soit, ils m'en déchargent, et que mon engagement cesse, ce vœu n'étant que pour m'unir plus étroitement au sacré Cœur de Jésus et m'engager indispensablement à ce qu'il désire de moi.

Mais, hélas ! je ressens tant d'inconstance et de faiblesse que je n'oserais faire aucune promesse qu'en m'appuyant sur la miséricorde et charité de cet aimable Cœur, pour l'amour duquel je le fais, sans en être plus gênée et contrainte, mais plus fidèle à mon souverain Maître qui me fait espérer qu'il me rendra lui-même attentive à le pratiquer. Si je viens à y manquer par oubli, je ne prétends pas d'en faire aucune offense contre mon Dieu ; c'est uniquement pour l'aimer plus ardemment et purement en crucifiant la chair et les sens. Sa bonté m'en fasse la grâce ! »

« Vœu fait la veille de Toussaint pour me lier, consacrer et immoler plus étroitement, absolument et parfaitement au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« Premièrement : O mon unique amour, je tâcherai de vous tenir soumis et assujettir tout ce qui est en moi, en faisant ce que je croirai être le plus parfait, ou le plus glorieux à votre Sacré-Cœur, auquel je promets ne rien épargner de tout ce qui est en mon pouvoir, ne rien refuser de faire ou souffrir pour le faire connaître, aimer, honorer et glorifier.

« 2° Je ne négligerai ni omettrai aucun de mes exercices et observances de mes Règles, sinon par charité, ou vraie nécessité, par obéissance, à laquelle je soumets toutes mes promesses.

« 3° Je tâcherai de me faire un plaisir de voir les autres dans l'élévation, bien traitées, aimées et estimées, pensant que cela leur est dû, moi, au contraire, je dois être toute anéantie dans le Sacré-Cœur

de Jésus-Christ, faisant ma gloire de porter ma croix, d'y vivre pauvre, inconnue et méprisée ; ne désirant paraître que pour être humiliée et contrariée, quelque répugnance que la nature orgueilleuse puisse ressentir.

« 4° Je veux souffrir en silence, sans me plaindre, quelque traitement que l'on me fasse.

« 5° N'éviter aucune souffrance, soit de corps ou d'esprit, humiliation, mépris ou contradiction.

« 6° Ne rechercher ou ne procurer aucune consolation, plaisir ni contentement, que celui de n'en point avoir en la vie, et lorsque la Providence m'en présentera, je les prendrai simplement, non pour le plaisir auquel je renoncerai intérieurement, soit que la nature en trouve, prenant ses nécessités, ou autrement, ne m'arrêtant point à penser si je me satisfais ou non, mais plutôt aimer mon Souverain qui me donne ce plaisir.

« 7° Je ne me procurerai aucun soulagement que ceux que la nécessité me fera croire ne pouvoir m'en passer, je les demanderai dans la simplicité de ma Constitution, pour m'affranchir de la peine continuelle que je sens de trop donner à mon corps et flatter ce cruel ennemi.

« 8° Je laisserai entière liberté à ma supérieure de disposer de moi comme bon lui semblera, acceptant humblement et indifféremment les occupations que l'obéissance me donnera. Malgré la répugnance effroyable que je sens à toutes les charges, je tâcherai de n'y plus témoigner ma peine, ni celle que je ressens

d'aller au parloir, ou d'écrire des lettres, faisant tout cela comme si j'y avais bien du plaisir.

« 9° Je m'abandonne totalement au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour me consoler ou m'affliger selon son bon plaisir, sans me plus vouloir mêler de moi-même, me contentant d'adhérer à toutes ses saintes opérations et dispositions, me regardant comme sa victime qui doit toujours être dans un continuel acte d'immolation et de sacrifice, selon son plaisir, ne m'attachant qu'à l'aimer et le contenter, en agissant et souffrant en silence.

« 10° Je ne m'informerai jamais des fautes du prochain, et lorsque je serai obligée d'en parler, je le ferai dans la charité du sacré Cœur de Notre-Seigneur et dans la pensée si je serais bien aise que l'on dît ou fît cela de moi. Lorsque je lui verrai commettre quelque faute, j'offrirai au Père éternel une vertu contraire du sacré Cœur de Notre-Seigneur pour la réparer.

« 11° Je regarderai tous ceux qui m'affligeront, ou parleront mal de moi, comme mes meilleurs amis, tâchant de leur rendre tout le bien et tous les services possibles.

« 12° Je ferai attention de ne pas parler de moi ou fort courtement, et jamais, si je puis, pour me louer et justifier.

« 13° Je ne chercherai l'amitié d'aucune créature que lorsque le sacré Cœur de Jésus-Christ m'y incitera pour la porter à son amour.

« 14° Je ferai une continuelle attention de me con-

former et soumettre ma volonté à celle de mon Souverain en toutes choses.

« 15° Je ne m'arrêterai point volontairement à aucune pensée, non seulement mauvaise, mais inutile, et me regarderai comme une pauvre dans la maison de Dieu, qui doit être soumise à tout, à qui l'on fait et donne tout par charité. Je penserai que j'ai toujours trop.

« 16° Je ne ferai tant qu'il me sera possible, ni plus ni moins par le respect humain ou vaine complaisance des créatures.

« 17° Et comme j'ai demandé à Dieu de ne rien laisser paraître en moi de ses grâces extraordinaires, que ce qui m'attirera le plus de mépris, de confusion et d'humiliation devant les créatures ; aussi tiendrai-je à grand bonheur quand tout ce que je ferai ou dirai sera censuré ou blâmé, tâchant de tout faire et souffrir pour l'amour et gloire du sacré Cœur de Jésus-Christ, et dans ses saintes intentions auxquelles je m'unirai en tout.

« 18° Je ferai attention à rendre mes actions et paroles glorieuses à Dieu, édifiantes à mon prochain, salutaires à mon âme, me rendant fidèlement constante à la pratique du bien, que mon divin Maître me fait connaître qu'il désire, ne faisant point de fautes volontaires, si je peux, et ne m'en pardonnerai point sans m'en venger sur moi par quelque pénitence.

« 19° Je me rendrai attentive à n'accorder à la nature que ce que je ne pourrai pas lui refuser qu'en me rendant singulière, ce que je veux éviter en tout. Enfin

je veux vivre sans choix, ne tenir à rien, dire à tout événement : *Fiat voluntas tua* ! »

L'immolation est complète, les mots les plus énergiques, au sens le plus étendu, parviennent à peine à en exprimer la plénitude ; sainte Marguerite-Marie les multiplie, les entasse les uns sur les autres, sans qu'ils puissent atteindre la hauteur du désir qui soulève et emporte son âme à son Bien-Aimé. Son dernier cri, son *Fiat voluntas tua*, vient encore l'élever de toute la hauteur du ciel. « Car, comme écrit Tauler (Institution, c. XIII, p. 205, édit., MDCLXXXI Paris), quoique ce soit un grand plaisir de nous voir exaucés quand nous demandons à Dieu la grâce et la vertu ; c'en est un incomparablement plus grand de s'abandonner à sa conduite, qui vaut mieux que tout autre bien, et de ne chercher avant toutes choses, en toutes choses, et après toutes choses, qu'à faire sa volonté ».

La multiplicité de ses promesses, les détails presque infinis, où la passion de s'immoler l'avait fait descendre, effrayaient bien un peu, à certaines heures, son âme craintive toujours et toujours indécise ; il fallut que la voix de son divin Maître vint la rassurer. Celui qui la guidait depuis les premiers jours, et l'avait conduite des jeunes désirs de sa petite enfance, à l'héroïque immolation du 31 octobre 1686, fit entendre à l'intime de son cœur, ces divines paroles : « Que crains-tu, puisque j'ai répondu pour toi et me suis rendu ta caution ? L'unité de mon pur amour te tiendra lieu d'attention dans la multiplicité de toutes ces choses, je te promets qu'il réparera les fautes que tu y

pourras commettre et s'en vengera sur toi ». Jésus promettait d'être sa caution, elle n'avait plus rien à craindre. Avec un joyeux amour, dans une tranquille allégresse, elle se mit à vivre ce vœu, où la plus haute, la plus effrayante et la plus sereine sainteté, s'allie à la plus juste mesure et à un bon sens parfait.

L'Ouvrier divin avait comme achevé son œuvre. Nous le savons d'ailleurs, pendant les quatre années qu'elle vécut encore, d'octobre 1686 à octobre 1690; la fleur des promesses a donné des fruits de salut. Il faut lire au *Procès de 1715*, les témoignages de celles qui ont vu et entendu : silence, exactitude, régularité, humilité, pauvreté, obéissance, mortification et surtout divine charité, brûlant amour de Dieu, zèle de feu pour le Cœur de Jésus, il ne cesse pas le concert de louanges, d'autant plus beau qu'il est plus simple. Les mots sont comme des gouttes de lumière, radieux de vérité : « On ne l'a jamais vue s'informer d'aucune chose, ni dire son sentiment sur ce qui ne la regardait pas, ou sans qu'on lui demandât son avis ; quand elle était obligée de le dire, elle le faisait avec une grande humilité, sincérité et grand jugement ; en parlant, elle avait une attention particulière à ne jamais rien dire qui put tourner à son avantage.

« Sa charité n'était pas moins étendue à l'égard de son prochain, marquant toujours avoir une haute estime de ses sœurs... Lorsqu'on lui rapportait ou qu'elle avait ouï elle-même qu'on parlait mal d'elle, en la faisant passer pour une visionnaire, elle ne répondait rien autre chose sinon : Dieu soit béni, c'est une grande

grâce que Dieu me fait en cette occasion, je vous prie de l'en remercier pour moi en lui disant un *Laudate*.

« Elle était si unie à Dieu qu'elle s'occupait de lui même en travaillant ; quand elle était seule, elle faisait son ouvrage et écrivait à genoux avec autant d'application que si elle avait été dans l'église, où la déposante l'a vue plusieurs fois, des trois et quatre heures de suite, dans la même place, à genoux et comme immobile, étant comme abîmée en Dieu... elle la trouva plusieurs fois baignée de larmes... Elle était ordinairement si appliquée à son oraison, qu'elle paraissait comme extasiée ».

CHAPITRE VII

L'APÔTRE DE CŒUR DE JÉSUS EN DEHORS DU MONASTÈRE

Sainte Marguerite-Marie ne recevait aucune grâce particulière de la bonté divine sans être comme « jetée et abîmée dans un purgatoire d'humiliation et de confusion », où elle souffrait plus qu'elle ne peut l'exprimer. Même après les premiers succès de 1686, dans la communauté de Paray-le-Monial, son divin Maître continua de la conduire par le même royal chemin.

Apôtre du Sacré-Cœur, la sœur Marguerite-Marie se donne toute à sa mission. Dès 1685, ses lettres, à la Mère de Saumaise, à la Mère Greyfié à la sœur de Soudeilles, supérieure du monastère de Moulins, brûlent d'un zèle de feu. Au mois de septembre 1686, elle envoie, à la Mère de Soudeilles et à la sœur de la Barge, la *Petite consécration au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ :*

« Je *N.N.* me donne, et consacre au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ma personne et ma vie mes actions, peines et souffrances pour ne plus vouloir me servir d'aucune partie de mon être que pour l'honorer, aimer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pour-

rait déplaire. Je vous prends donc, ô Sacré-Cœur! pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède de mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc, ô Cœur de bonté ! ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma malice et de ma faiblesse, mais j'espère tout de votre bonté. Consommez donc en moi tout ce qui vous peut déplaire ou résister. Que votre pur amour vous imprime si avant dans mon cœur, que jamais je ne vous puisse oublier ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur et toute ma gloire à vivre et à mourir en qualité de votre esclave. Ainsi soit-il ». La sainte estimait avoir reçu cette consécration de Jésus lui-même.

Le P. Rolin, qui la dirige en 1686, gagné à la nouvelle dévotion promet de faire graver une image du divin Cœur, en taille douce. A Semur, la Mère Greyfié a permis de célébrer la fête du Sacré-Cœur, et a fait mettre dans l'oratoire un tableau qui représente le Cœur de Jésus, entouré d'une couronne d'épines ; d'autres cœurs y sont peints enfermés les uns dans les épines de la couronne, les autres dans les lacs d'amour. A Dijon, la Mère de Saumaise seconde les efforts de sa fille de Paray ; sous son impulsion la Mère Marie Dorothée Desbarres se dévoue au Cœur de Jésus, et la

sœur Jeanne-Madeleine Joly ne vit plus que pour répandre son culte. « Quand je demeurerais éternellement, s'écrie-t-elle sans un seul rayon de lumière et de consolation, il devrait me suffire que je sois toute à Dieu, et que mon Cœur s'abîme et se perde dans le sacré Cœur de Jésus pour consentir à ses desseins ». Ce furent vraiment des âmes pures, des âmes de feu celles qui, les premières, se dévouèrent au culte du Cœur de Jésus !

Sainte Marguerite-Marie a deux frères, Chrysostome et Jacques qui vivent tous deux au Bois-Sainte-Marie, non loin de Charolles, Jacques est curé de cette paroisse. Sa sœur fait près de lui, en 1686, une première démarche, il n'y répond pas. Vers la fin de l'année, il est à toute extrémité, Chrysostome envoie un exprès, de nuit, prévenir la sœur Marguerite-Marie. Elle assure, après avoir passé quelques instants devant le Saint-Sacrement, que Jacques ne mourra pas. Il guérit. En même temps que le corps, c'est l'âme qui guérit aussi : le curé de Bois-Sainte-Marie devient un saint prêtre, apôtre du Sacré-Cœur. Son frère Chrysostome l'imite. Il conçoit l'idée de bâtir à ses frais, dans l'église du Bois-Sainte-Marie, une chapelle au Sacré-Cœur; Jacques y fonde une messe pour chaque vendredi de l'année ; le premier vendredi du mois, elle sera chantée solennellement : « que de consolation pour moi, écrit la sainte à Jacques, de vous voir si libéral envers cet aimable Cœur de Jésus ! » Et à Chrysostome : « Vous me donnez une des plus grandes consolations que je puisse recevoir en cette vie mortelle, puisque rien ne

m'y peut réjouir que de voir aimer, honorer et glorifier ce divin Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le bonheur de m'y pouvoir consommer en souffrant pour son amour. O mon cher frère, que vous serez heureux s'il vous fait une si grande grâce que de pouvoir venir à bout de votre entreprise » ! A Jacques elle affirme que son zèle pour le Sacré-Cœur est un des plus puissants moyens de sanctification : « Et ne croyez pas, ajoute-t-elle, avec un bon sens et une hauteur de vue surnaturelle également admirables, que pour travailler au salut des âmes qu'il a confiées à vos soins, ce soit un empêchement au vôtre, au contraire c'est par ce moyen que vous obligerez sa bonté à vous donner de plus grands secours, pour l'opérer avec moins de dangers. Veillez donc soigneusement sur votre petit troupeau, et leur soyez un charitable père qui pourvoit à tous leurs besoins spirituels ; et surtout faites que votre vie leur soit un exemple de vertu et de bonne odeur, et le Seigneur vous comblera de ses saintes bénédictions... Soyez doux et patient envers tous, afin de donner de la confiance à un chacun, et surtout aux pauvres, de s'adresser à vous dans leurs besoins. Ayez tout le monde pour ami et nul pour ennemi, tant qu'il se pourra en Dieu... Excusez la liberté que je prends de vous parler ainsi ; vous devez être persuadé que cela ne vient que d'un cœur qui vous chérit tendrement dans celui de Notre-Seigneur, qui me fait ressentir autant de joie de votre avancement dans son saint amour que du mien propre ».

Sans doute elle demande pardon de la liberté grande,

mais elle n'en suit pas moins l'ardeur de son zèle. Ses sœurs visitandines, ses deux frères, le P. Rolin, toutes les personnes qui viennent la voir, elle les pousse vers le Cœur de Jésus. Aller au parloir lui coûte, nous l'avons bien vu par son vœu du 31 octobre, elle y va pour y répandre la dévotion bénie. Elle ne veut et elle ne sait parler que d'elle, elle en parle aux personnes de monde, elle en parle aux prêtres et aux religieux, elle en parle d'abord aux frères du P. de la Colombière, aux Jésuites. Le P. Froment, le P. Leau, le P. de la Peyrouse, le P. de Villette, surtout le P. Croiset écoutent avec admiration cette religieuse si discutée ; ils croient ce qu'elle leur dit des promesses et des désirs de Jésus et ils la quittent, le cœur brûlant, apôtres gagnés au culte du Sacré-Cœur. De 1687 à 1689, trois petites brochures partent de Moulins, de Dijon et de Lyon qui appellent les âmes au Cœur de Jésus, elles se répandent par milliers ; tour à tour elles viennent dans la cellule de la sainte réjouir ses yeux et son cœur. A Dijon M. Bouhier, doyen de la Sainte-Chapelle, supérieur du monastère de la Visitation veut chanter lui-même la première messe du divin Cœur, la messe de la sœur Joly : *Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes sub honore Sacratissimi Cordis Jésu.* « Poursuivez courageusement ce que vous avez entrepris pour sa gloire, dans l'accomplissement de son règne, écrit la sainte à la Mère de Saumaise. Ce sacré Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer ».

Les premiers et si rapides succès : images, con-

sécrations, brochures, messe approuvée par Mgr de Langres, chapelles, oratoires à Paray, Semur, Moulins, Dijon, Bois-Sainte-Marie grandissent les espérances de la sainte, et Jésus lui-même vient lui révéler d'autres plus vastes désirs. Elle écrit au mois de février 1689 : « J'espère qu'en échange des amertumes que ce divin Cœur a souffertes dans les palais des grands pendant les ignominies de la Passion, cette dévotion s'y fera recevoir avec magnificence avec le temps ». Cette idée a-t-elle germé dans l'esprit de la sainte au simple contact des événements, ou bien sous une action divine dont elle n'a pas discerné la touche trop délicate, nous ne le saurons jamais. Nous savons du moins que, sous l'influence surnaturelle, elle va fleurir et porter son fruit de grâce. Le 17 juin 1689, la fête du Sacré-Cœur est célébrée à Paray-le Monial par les Pères Jésuites, avec sermon et exposition du Saint-Sacrement. « Nous fîmes aussi de notre mieux, écrit la sœur Marguerite-Marie selon notre petit pouvoir » ; Jacques et Chrysostome Alacoque ont aussi fait de leur mieux au Bois-Sainte-Marie ; la sainte tressaille d'allégresse. « Il règnera cet aimable Cœur malgré Satan et ses suppôts ». Il règnera dans les monastères de la Visitation, et ceux que lui procureront plus d'honneur et de gloire recevront plus de grâces et de bénédictions. Mais les filles de saint François de Sales ne doivent pas seulement cueillir pour elles les fruits de cet arbre sacré, elles doivent les distribuer à tous. Apôtres du divin Cœur, elles le sont par élection divine ; le P. de la Colombière a obtenu la même grâce pour les

Pères de la Compagne de Jésus. Il règnera cet aimable cœur dans le palais des grands de la terre ; la sainte, avec une vue très nette qu'elle dit une chose étonnante, mais qu'elle doit la dire, écrit à la Mère de Saumaise » : Mais il ne veut pas s'en arrêter là ; il a encore de plus grands desseins qui ne peuvent être exécutés que par sa toute-puissance qui peut tout ce qu'elle veut.

« Il désire donc, s'il me semble, entrer avec pompe et magnificence, dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis sur le sujet : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur — parlant de notre roi — que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, et de même il obtiendra la naissance de grâce et de gloire éternelle, par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuse de tous ses ennemis en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Eglise ».

Où donc la timide jeune fille de Lautecour a-t-elle été chercher l'audace de concevoir et d'exprimer, avec

de pareilles idées, un programme aussi magnifique ? Il faut qu'il règne ! et dans le palais du roi et par la volonté du roi ! Ce n'est pas ici le lieu de montrer comment le message de 1689 est à la fois personnel, pour le roi, et national, pour la France. Il est bien difficile de ne pas admettre que par Louis XIV, à travers Louis XIV, c'est à la France entière que s'adresse le Cœur de Jésus. Il est impossible de ne pas voir que le prodigieux mouvement qui pousse les nations à se consacrer les unes après les autres au Sacré-Cœur : l'Equateur, le Chili, la Colombie, d'autres suivront : — la France, la Belgique, l'Espagne ont fait comme un premier pas —; que l'élan unanime qui emporte les âmes chrétiennes vers le Cœur de Jésus dont elles acclament la royauté, qui bâtit les temples et multiplie les consécrations des personnes, des drapeaux et des édifices ; que la première idée d'un règne du Cœur de Jésus non pas seulement sur les âmes individuelles, mais d'un règne social, d'un règne national, d'un règne universel ; que toutes les grandes espérances qui animent et enflamment notre dévotion catholique et française au Cœur de Jésus sont sorties des révélations du mois de juin 1689 ; c'est toujours leur première et quelquefois leur seule raison historique. Les faits prouvent que tout s'est passé comme le Sacré-Cœur l'a demandé, et que tout s'est passé ainsi parce qu'il l'a demandé. Sainte Marguerite-Marie n'a pas vu tout le succès de son apostolat, mais on peut dire que, dans nos temps modernes, aucun apostolat n'a eu un succès comparable au sien. La volonté divine en est, sans aucun

doute, la première et grande cause ; les vues surnaturelles qui pénètrent toute la vie apostolique de l'élue du Cœur de Jésus y contribuèrent aussi beaucoup.

La fécondité de l'apostolat de sainte Marguerite-Marie vient de son parfait désintéressement ; elle ne pense jamais à elle, elle ne pense qu'au Sacré-Cœur. Parce qu'il est désintéressé cet apostolat est discret, il est suave. Aux premières heures, Dijon s'agite, et la sœur Jeanne-Madeleine Joly semble un peu pressée : « J'espère, lui écrit la sainte, que tout ce que vous me marquez, touchant la dévotion de ce divin Cœur, se fera avec le temps, mais il faut attendre avec patience. Car sa grâce agit doucement et suavement, quoique fortement et efficacement. » Notre-Seigneur a révélé à son élue que, le P. de la Colombière étant mort, la Mère de Saumaise doit tenir sa place, elle doit être la grande propagatrice, la principale apôtre du nouveau culte ; sa fille de Paray lui écrit : « La dévotion ne veut pas être forcée, mais il (le Sacré-Cœur) veut s'insinuer doucement et suavement dans les cœurs par la suave onction de sa charité, à la façon d'une huile ou plutôt d'un baume délicieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement ». Le P. Croiset a reçu des grâces toutes spéciales pour le nouvel apostolat ; mais il est jeune, bouillant ; après la mort de la sœur Marguerite-Marie il ira même trop vite, et son impétuosité compromettrait la naissante dévotion, si elle pouvait être compromise, la sainte excite à la fois et modère son zèle : « Il veut répandre sur l'ordre de la Visitation, et sur celui de la Compagnie

de Jésus, l'abondance de ces divins trésors de grâce et de salut ; pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs. C'est pourquoi il s'est servi du bon P. de la Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur ; comme j'espère que vous serez l'un de ceux dont il se servira pour l'introduire dans votre ordre. Oh ! quelle grâce pour vous si cela est, si vous secondez ses desseins. Mais le tout, doucement et suavement, suivant les moyens qu'il vous en fournira, en lui laissant le succès de tout, sans plus désirer ni vouloir faire que ce qu'il vous fera connaître, dans chaque occasion, qu'il veut que vous fassiez ».

La première, elle donne l'exemple de ce qu'elle demande. Les Visitandines de Dijon ont tenté de faire approuver à Rome la messe du Sacré-Cœur ; elles n'ont pas réussi parce qu'elles ont agi directement, il fallait s'adresser d'abord à l'évêque de Langres. La Mère de Saumaise désolée confie sa peine à sa fille de Paray, qui lui donne la consolation qu'elle reçut elle-même de son divin Maître : « Je ne laisserai pas sans récompense les peines prises... Demeurez en paix... Ce que j'ai fait depuis sans m'en troubler aucunement... Il n'importe, pourvu qu'il se contente, je la serai aussi dans son contentement, privée de tous les autres ».

Sainte Marguerite s'était adressée à la Mère de Saumaise, pour faire parvenir au roi Louis XIV le message qu'elle avait reçu du Sacré-Cœur. La Mère de Sau-

maise ne crut pas devoir transmettre les promesses et les demandes divines. Ni le P. de la Chaise, ni les visitandines de Chaillot, ni la reine d'Angleterre, ni le roi de France, « fils aîné du Sacré-Cœur » ne connurent la révélation de juin 1689. Trouvant un obstacle dans les personnes qui, pense-t-elle, avaient autorité pour prendre une détermination, la sœur Marguerite-Marie se tut. Que de fois son divin Maître ne lui avait-il pas dit que les ordres qu'il lui donnait, devaient toujours être soumis à l'obéissance. Sans doute le Tout-Puissant, savait bien amener les supérieures de son élue à vouloir ce qu'il voulait, il insistait, et la sainte revenait à la charge. Cette fois il n'insista pas, et la sainte non plus. Jamais pourtant elle ne se rétracta, jamais elle ne crut qu'elle s'était trompée ; au contraire, elle garda toujours, la lettre du 15 septembre 1690 au P. Croiset en fait foi, l'assurance qu'elle avait bien entendu et bien compris. Nous savons aujourd'hui qu'elle eut raison, et nous sommes ainsi à même de mieux juger la suave discrétion de son apostolat, comme aussi sa profonde humilité. Les magnifiques promesses qu'elle a jetées au monde, avec une audace sans pareille, ne sauraient les diminuer.

« Il promet que tous ceux qui se consacreront et dévoueront à lui pour lui donner ce plaisir, que de lui rendre et procurer tout l'amour et la gloire qui sera à leur pouvoir, suivant les moyens qu'il leur en donnera, qu'il ne les laissera jamais périr, et qu'il leur serait un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort, que ce

divin Cœur les recevrait amoureusement, mettant leur salut en assurance, prenant soin de les sanctifier et de les [faire] grands devant son Père éternel, autant que l'on prendrait la peine d'agrandir le règne de son amour dans les cœurs, et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait abondamment dans tous les lieux où serait honorée l'image de ce Sacré-Cœur, parce que son amour le presse de départir le trésor inépuisable de ses grâces sanctifiantes et salutaires dans les âmes de bonne volonté, cherchant des cœurs vides pour les remplir de la suave onction de son ardente charité pour les consommer et les transformer tous en lui. Il veut des esprits humbles et soumis sans curiosité que d'accomplir son bon plaisir. De plus qu'il réunirait les familles divisées par ce moyen et protégerait celles qui seraient en quelque nécessité ; et qu'il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les communautés religieuses où il serait honoré, et lesquelles se mettraient sous sa particulière protection ; qu'il en tiendrait tous les cœurs unis pour n'en faire qu'un même avec lui, et qu'il en détournerait les traits de la divine justice, en les remettant en grâces lorsqu'ils en seraient déchus. »

C'est là le texte le plus authentique et le plus complet que nous ayons des promesses générales faites aux dévots du Cœur de Jésus. Elles sont d'abord des promesses de sanctification, des promesses éternelles : « Je ne crois pas à vous parler simplement, écrit la sainte à la Mère Greyfié, que les

grâces qu'il vous promet, consistent à l'abondance des choses temporelles, car il dit que c'est souvent ce qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour. C'est de quoi il veut enrichir vos âmes et vos cœurs ». Un jour même où la sœur Marguerite-Marie se désolait, parce que des indulgences demandées n'avaient pas été obtenues, elle crut entendre ces paroles : « Pourquoi t'affliges-tu de ce qui sera à ma gloire, car à présent l'on se porte à m'honorer et aimer sans autre appui que celui de la Providence et de l'amour même, et cela me plaît beaucoup. Mais comme cette ardeur se pourra ralentir, ce qui serait très sensible à mon divin Cœur qui, étant la fournaise du pur amour ne le saurait souffrir, ce sera alors que je rallumerai ce feu dans tous les cœurs, de tous ces privilèges et encore d'autres plus grands. »

Le Cœur de Jésus aime l'amour généreux, l'amour pur ; mais il sait aussi que nos pauvres âmes sont faibles ; s'il permet que nous paraissions oublier la récompense, il ne permet pas que nous nous en désintéressions. Il a été percé pour le salut des âmes, et il aime à leur prodiguer les mérites infinis du sang précieux, versé pour elles jusqu'à la dernière goutte. Qui donc pourrait refuser, à son amour et à sa toute puissance, le droit de puiser sans compter dans des trésors inépuisables ? S'il a voulu promettre à certains gestes, à certains hommages une spéciale protection, comme encore à la sainte communion faite, neuf fois de suite, le premier vendredi du mois, le salut éternel,

qui a le droit de s'en formaliser, quand Rome ne s'en est pas formalisée, elle-même ?

A côté des promesses spirituelles et éternelles, il y a des promesses pour le temps et pour les intérêts matériels. Quelques textes ont pu être trop largement ou mal interprêtés, il reste pourtant que, dans le message à Louis XIV, par exemple, des promesses temporelles sont faites, une victoire sur les ennemis du roi, qui sont les ennemis de la sainte Eglise en 1689, est assurée. Depuis sainte Marguerite-Marie, les fidèles, de nombreux pasteurs avec eux, ont eu recours au Sacré-Cœur dans les grands dangers ; et bien souvent leur confiance a été exaucée comme elle le fut encore hier, chez nous, en France. L'histoire en effet dira que le 9 juin 1918, deux jours après la fête du Sacré-Cœur, la grande offensive prussienne fut brisée devant Compiègne, elle dira que le traité de Versailles fut signé le lendemain de cette fête, le 28 juin 1919. Elle ajoutera sans doute que, entre le 9 et le 18 juillet de la même année, quelques jours avant l'échec définitif de la dernière offensive ennemie, en Champagne, il y eut, dans une modeste église de village, une consécration, qui, sans être officielle, fut bien puissante sur le cœur de Celui qui aime les Francs. Elle a dit déjà les grandes supplications de Belzunce, et l'arrêt miraculeux de la peste de Marseille ; elle a dit les prières et les consécrations d'Aix, d'Arles, d'Avignon, de Toulon ; vers 1723, c'est toute une partie de la France qui se jette dans le Cœur de Jésus, et implore sa miséricorde. Elle a dit l'immense

cri de confiance qui retentit dans notre pays, il faudrait dire en Europe et presque dans le monde entier, en 1789 ; les millions d'images-sauvegardes représentant le Cœur de Jésus, répandues partout. Louis XVI et Marie-Antoinette peut-être, certainement Mme Elisabeth, la princesse de Lamballe, de nombreuses dames de la cour, des milliers de religieux et de religieuses, les héros de la Vendée, les Chouans, soldats du roi, soldats du Cœur de Jésus, portent sur leur poitrine, l'insigne sacré. On ne peut lire sans une profonde et patriotique émotion le vœu admirable du roi prisonnier. En 1814, en 1832, en 1870, pendant les dernières guerres de l'Empire, aux jours d'angoisse du choléra, au milieu des désastres qui firent peser sur nous un deuil de quarante cinq années, nos aïeux, nos pères, nous mêmes n'avons-nous pas eu recours, comme pendant les jours terribles qui viennent de s'écouler, au Cœur de Jésus, salut de la France !

Il faut donc le reconnaître, la dévotion au Cœur de Jésus, et c'est là un trait qui lui est bien spécial, a toujours été considérée, un peu partout, comme le dernier secours et la suprême confiance des situations désespérées. Plus on l'étudie, plus elle apparaît comme le remède divin aux maux surnaturels et aux grandes calamités qui bouleversent les empires : autour du Cœur de Jésus rayonnent et les promesses du ciel et les promesses de la terre. La Sagesse éternelle s'est réservée de les réaliser suivant son plan de miséricorde et d'amour tout ordonné au salut des

hommes, mais les hommes ont le droit de compter sur les divines assurances qu'ils connaissent surtout et presque uniquement par sainte Marguerite-Marie.

« Les dévotions, écrit-elle à son frère Chrysostome, ne sont jamais bien solides si elles ne viennent du mouvement de la grâce », aussi comptait-elle uniquement sur la grâce pour le succès de son apostolat. Malgré l'activité qu'elle déploie, — tout dans ces premières années, ou part de Paray, ou bien y aboutit, — elle n'estime jamais en faire assez, et reste persuadée que son apostolat doit être un apostolat d'humiliation et de souffrance. Elle le dit à la Mère de Saumaise : « Pour moi la croix est mon partage, puisqu'il m'a fait entendre que ce Sacré Cœur voulait établir son règne sur la destruction et anéantissement de moi-même. Aussi sait-il bien faire son œuvre, n'étant pas un moment sans souffrir, et souvent sa sainteté y met tant d'ouvriers, que si je n'étais aussi méchante que je le suis pour résister, la besogne serait bientôt faite ». L'humilité de sainte Marguerite-Marie est comme son amour, elle ne dit jamais : c'est assez. Qui donc s'en étonnerait, l'humilité n'est-elle pas la plus belle expression de l'amour !

Les grandes humiliations disparaissent de sa vie : elle n'aura plus à vivre la terrible soirée du 20 novembre 1677, on ne parlera plus de la mettre en prison. Au contraire, extérieurement tout au moins, elle est plutôt heureuse. Assistante de la communauté, aimée, elle est estimée de ses sœurs, consultée souvent, et par lettres et au parloir, sur la grande dévotion dont

elle est l'apôtre; une autre à sa place, se fut peut-être réjouie de voir ainsi, grâce à ses efforts, le Sacré-Cœur mieux connu et plus ardemment aimé. Dieu ne veut pas qu'il en soit ainsi pour elle.

Sainte Marguerite-Marie tressaille d'allégresse quand elle suit les progrès admirables de la chère dévotion, elle en loue Dieu, elle remercie toute les personnes qui secondent son apostolat, avec des mots tout rayonnants de joie et de reconnaissance. Elle les félicite du choix divin : « Oh ! si je pouvais et s'il m'était permis de m'exprimer de ce qu'il m'est donné à connaître des récompenses qu'ils recevront de cet adorable Cœur, vous diriez comme moi qu'heureux sont ceux qu'il emploiera à l'exécution de ses desseins. Et je vous dis que vous êtes heureux d'être du nombre ! » Elle aurait aussi le droit de penser qu'après tout cet apostolat elle en est le foyer, elle en est la flamme; les promesses de grâce et de gloire, faites si magnifiquement à tous les propagateurs de la grande dévotion, lui ont été faites à elle la première. Elle ne voit que son insuffisance, et disparaît de plus en plus dans son anéantissement. Que l'on ne parle pas d'elle, que l'on brûle ses lettres ; elle le répète continuellement à la Mère de Saumaise, elle ne consent à écrire au P. Croiset qu'à cette double condition. D'ailleurs il faut se défier de ce qu'elle dit, elle peut se tromper elle même, elle peut tromper les autres ; tout ce qu'il y a de bon dans ses écrits ou dans ses paroles vient de Dieu et non d'elle-même : « C'est lui qui fait tout, et qui a toujours tout fait en cela, ne pouvant

pas dire lui avoir jamais rien servi que d'obstacle, par ma grande pauvreté et ignorance, qui me rend un composé de toute sorte d'ignorances et de misères, ce que je pense être un des motifs qui l'a obligé à se servir d'un si vil instrument, à peu près comme il fit à la boue qu'il mit sur les yeux de l'aveugle né ».

Incapable de relire ce qu'elle écrit, elle est parfois toute honteuse et toute anxieuse quand elle arrive à la fin de sa lettre. Qu'a-t-elle dit ! Comment l'a-t-elle dit ! Elle passerait facilement sur l'humiliation qui lui en peut arriver ; mais le règne de Jésus, mais le culte du Sacré-Cœur ne vont-ils pas souffrir de sa négligence et de son incapacité. On la demande au parloir, son vœu l'oblige d'y aller, mais que va-t-elle dire ? Comment peut-on avoir ainsi confiance en elle ? Parfois c'est le succès lui-même qui lui apporte une confusion. La Mère de Soudeilles, sans la prévenir, extrait de la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière, le passage relatif à la dévotion au Sacré-Cœur, y joint la petite consécration, une amende honorable, les litanies de ce divin Cœur et celles du Cœur de Marie ; elle fait imprimer le tout à Moulins, chez la veuve de Claude Vernoy, et envoie à la sœur Marguerite-Marie le petit volume in-12 intitulé : *la Dévotion au Cœur de Jésus-Christ pour les premiers vendredis de chaque mois*. La sainte en éprouve « des confusions effroyables », elle s'en plaint à la Mère de Saumaise ; « mais ajoute-t-elle, la volonté de Dieu soit faite ». Le P. Croiset et le P. Villette, font, probablement en décembre 1690, le voyage de Paray pour voir l'élue

du Sacré-Cœur, tous les deux sont de fervents apôtres de la jeune dévotion. Ils ont hâte de connaître la sœur Marguerite-Marie ; ses lettres pleines de feu et d'admirables vues surnaturelles, ses lettres brûlantes d'amour divin les ont saintement enthousiasmés. Voilà qu'au parloir ils se trouvent en présence d'une pauvre religieuse, timide à l'excès, qui ose à peine leur répondre. Au moment même où elle se montre si gauche, si réservée elle sent pourtant pénétrer plus intimement dans son âme, la certitude que Notre-Seigneur a divinement choisi le P. Croiset pour être l'apôtre de son Sacré-Cœur ; mais elle a peine à parler d'elle-même, mais elle lui en voudrait si elle pouvait en vouloir à quelqu'un, d'avoir amené le P. Villette. Tout changera le lendemain. Cette première rencontre nous permet toutefois de mieux comprendre combien, dans son apostolat, sainte Marguerite-Marie tient à disparaître. A elle la souffrance et la croix, à d'autres le succès et la gloire. « Rien n'est dû à la poussière que de la fouler aux pieds ». Elle ajoutait : « Je me vois un grand besoin de m'humilier, mais je ne sais comment le pouvoir faire, ne voyant rien au-dessous de moi qui ne suis qu'un néant criminel ».

Elle ne pense qu'à souffrir, elle ne pense qu'à aimer : les deux traits peints sur la toile de son âme se détachent toujours vivement ; sa vie, son apostolat c'est souffrir en aimant, aimer en souffrant... « Oh ! quel bonheur de pouvoir participer ici-bas, aux angoisses, amertumes et dérélictions du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ !... Ah ! que la Croix

est bonne en tout temps et en tout lieu ! Embrassons-la donc amoureusement sans nous soucier de quel bois elle est faite, ni de quel instrument elle soit fabriquée... Ce n'est pas qu'il faille demander la souffrance, car c'est le plus parfait de ne rien demander et ne rien refuser, mais s'abandonner au pur amour pour nous laisser crucifier et consommer selon son désir ! »

Quelles merveilles il a faites dans son âme ce pur amour et quelle ineffable tendresse il y a versée ! « Vous demandez, écrit-elle, une courte prière pour lui témoigner votre amour : pour moi je n'en sais point d'autre et n'en trouve point de meilleure que ce même amour, car toute parle quand on aime, et même les plus grandes occupations sont des preuves de notre amour... Vous me prenez dans la sainte octave de la fête de ce divin Amour qui repose sur nos autels, qui ne nous prêche que l'amour, ne nous veut remplir que d'amour, afin que par lui-même nous lui puissions rendre tout l'amour qu'il attend de nous : amour fort qui ne se laisse point abattre ; amour qui aime sans mélange et sans intérêt ; amour crucifié qui n'a de joie qu'en la souffrance pour se conformer à son Bien-Aimé ; amour de préférence, d'oubli et d'abandon de soi-même, pour laisser agir le Bien-Aimé, pour lui laisser couper, brûler et anéantir en nous tout ce qui lui déplaît, le suivant à l'aveugle, sans nous amuser à regarder, ni réfléchir sur nous-même pour voir ce que nous faisons... Agir, souffrir par amour, et se taire, c'est le vrai secret des amants du Bien-Aimé, dans le Cœur sacré duquel je suis toute à vous ».

Ces lettres, ces brûlantes effusions se terminent souvent par un post scriptum qui rappelle son apostolat : « Millions de remerciements, très honorée [Mère] des livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer... Il est vrai que ma chère sœur Saumaise nous a envoyé les litanies dont vous nous parlez ; elles sont fort belles... Enfin, ma chère amie, j'espère que ce divin Cœur régnera malgré satan et ceux qui s'y voudront opposer » !

Sainte Marguerite-Marie a aimé le Sacré-Cœur et a voulu le faire aimer ; ce fut là toute sa vie. Elle s'est unie à lui par tout l'effort de sa volonté qui, la détachant des créatures, la détachant d'elle-même l'a portée pour ainsi dire, jusque dans les bras et sur le Cœur de Dieu. Le Maître divin a secondé merveilleusement l'effort de sa disciple bien-aimée : par des grâces de choix qu'il ne donne qu'à ses privilégiés, aux élus de son amour souverainement puissant et souverainement libre, il a ouvert ses bras et son Cœur avec une divine et extraordinaire tendresse. L'union s'est faite dans l'amour et par l'amour ; elle va s'achever sur la terre pour se consommer dans le ciel ; de clarté en clarté, l'aurore de la grâce va s'irradier aux flammes du plein jour éternel.

CHAPITRE VIII

LA MORT

« Je ne vivrai plus guère, car je ne souffre plus ; » souvent au printemps et pendant l'été de 1690, sainte Marguerite-Marie avait répété cette parole à ses sœurs. En considérant sa vie n'avait-elle pas le droit de parler ainsi : Dieu avait voulu la séparer de tout, et par la souffrance, il avait atteint son but ; pourquoi plus longtemps refuserait-il de satisfaire le désir de la mort qu'il avait allumé au cœur de sa disciple, et qui la brûlait depuis le premier jour de sa vie religieuse. Que de fois encore elle avait dit, répété qu'elle était un obstacle au règne du Sacré-Cœur, ne devait-elle pas disparaître pour laisser le nouveau culte poursuivre librement sa marche victorieuse. Son humilité la faisait parler ainsi ; mais il était vrai que seule la mort de la sœur Marguerite-Marie, permettrait de révéler la manière merveilleuse dont Dieu s'était servi, pour donner au monde refroidi, l'ardente dévotion qui devait réchauffer sa vieillesse, et de comprendre pleinement l'allusion, faite par le P. de la Colombière, dans sa *Retraite spirituelle*, aux admirables révélations de Paray.

La sœur Marguerite-Marie allait bientôt mourir, elle le sentait. Le jour de sainte Madeleine 22 juillet, elle résolut de faire une retraite intérieure dans le Cœur de Jésus. Rien ne serait changé à sa vie journalière, mais elle vivrait plus recueillie, toujours « prête à paraître devant la sainteté de Dieu, dont la justice est si redoutable et les jugements impénétrables. La sainte Vierge sera ma bonne mère, et pour protecteurs saint Joseph et mon saint Fondateur. Le bon P. de la Colombière m'est donné pour directeur pour m'apprendre à accomplir les desseins de ce Cœur adorable conformément à ses maximes ».

Elle commence par examiner d'où lui vient le grand désir de mourir qui remplit toute son âme. Comment une criminelle est-elle si empressée de paraître devant son juge dont la sainteté de justice pénètre jusqu'à la moelle des os : « Comment donc, mon âme, peux-tu sentir une si grande joie à l'approche de la mort. Tu ne penses qu'à finir ton exil, et tu te transportes d'aise en te figurant que tu sortiras bientôt de ta prison » ! Les saints peuvent avoir de pareilles inspirations, mais elle ? Sa vie ne mériterait que des châtiments éternels, « si Dieu n'était plus bon que juste ». Elle ne veut pas songer au compte qu'elle devra rendre ; Jésus répondra pour elle. « Après lui avoir remis tous mes intérêts j'ai senti une paix admirable, sous ses pieds, où il m'a tenue si longtemps, comme tout anéantie, dans l'abîme de mon néant, attendant ce qu'il jugerait de cette misérable criminelle ».

Le lendemain, elle revient sur la même idée, et

termine par cet acte de contrition : « Je me sens tant de douleur de vous avoir offensé, que je voudrais avoir souffert toutes les peines dues aux péchés que j'ai commis, et à tous ceux où je serais tombée sans le secours de votre grâce... Je ne réserve rien dans toutes les vengeances qu'il plaira à votre divine justice exercer sur cette criminelle, sinon, que vous ne m'abandonniez pas à moi-même par de nouvelles rechutes dans le péché, pour punir les précédentes. Ne me privez pas, ô mon Dieu, de vous aimer éternellement pour ne vous avoir pas aimé dans le temps... Je suis insolvable, vous le voyez bien, mon divin Maître ; mettez-moi en prison, j'y consens, pourvu que ce soit dans celle de votre Sacré-Cœur. Et quand j'y serai, tenez-moi là bien captive et enchaînez-moi par les chaînes de votre amour, jusqu'à ce que je vous aie payé tout ce que je vous dois ; et comme je ne pourrai le faire, aussi souhaitai-je de n'en jamais sortir ».

Cette grande retraite intérieure devait durer quarante jours ; nous ne possédons que le résumé des deux premiers jours : sainte Marguerite-Marie n'aimait pas écrire. Les dernières effusions de son âme sont restées un secret entre elle et son Bien-Aimé ; les quelques lignes que nous venons de citer sont, avec une lettre du 21 août au P. Croiset, les dernières qu'elle a tracées. Cette lettre est pleine d'humilité et débordante d'amour. Elle supplie le Père de ne pas parler d'elle dans le livre qu'il compose à la gloire du Sacré-Cœur : « Oh ! que cela ne soit pas, je vous en

conjure, par tout l'amour que vous portez à mon souverain Maître... Si l'on s'apercevait de moi dans votre livre, cela seul serait capable de le mettre à néant, et d'en ôter tout l'éclat et le fruit, ma vie n'étant pas conforme aux grandes et excessives faveurs que je reçois de mon Dieu : c'est une des raisons qui m'obligent à les tenir cachées, autant que je le peux ». Elle termine ainsi : « Je supplie le divin Epoux de nos âmes, puisqu'il nous a fait uniquement pour l'aimer, qu'il nous consomme tout en son pur amour, afin que nous ne cessions pas un moment de l'aimer.

Sr M.M. de la V. S-M. D.S.B.

Ainsi, et cela devait être, ces derniers mots sont un cri d'amour pour le Cœur de Jésus.

Cette lettre au P. Croiset nous aide à mieux connaître l'esprit si droit et la sûreté des vues surnaturelles de sainte Marguerite-Marie. Maîtresse des novices pendant deux ans, assistante de la Communauté pendant près de quatre ans, consultée par ses sœurs, par des étrangers, la grâce de Dieu aidant, elle était devenue fort habile à conduire les âmes, et c'est une vraie direction qu'elle donne au P. Croiset dans sa lettre du 21 août. Il fait bien de se défier de lui-même ; il faut ne jamais s'appuyer sur la créature, mais il ne faut jamais non plus douter de la bonté de Dieu ; la confiance doit régner au-dessus de tout. Le P. Croiset n'a pas à s'étonner de ses épreuves : « Ce n'est encore rien, car il faut toujours que vous soyez éprouvé et purifié, comme l'or dans le creuset... Il y

aura beaucoup à souffrir de la part du démon, des créatures et de vous même. Et ce qui vous paraîtra le plus rude, sera lorsque Dieu vous semblera se mettre de partie pour vous laisser souffrir ; mais vous n'avez rien à craindre puisqu'il vous aime de cette façon ». La sainte fait part à son correspondant de son expérience surnaturelle, elle énonce une loi de la vie spirituelle, et en même temps elle prophétise. Le P. Croiset souffrit et souffrit beaucoup, parce que le Sacré-Cœur l'avait choisi comme son apôtre.

« Pour toutes vos peines et tentations, je n'y vois rien qui ne me donne plus de joie que de crainte, puisque notre ennemi s'en va toujours confus. Et puis, que devez-vous craindre puisque vous dites la sainte messe ? » L'amour de l'Eucharistie, nous l'avons trouvé toujours vivant, toujours ardent, dans l'âme de sainte Marguerite-Marie depuis la joie profonde de sa première communion, à Charolles ; Jésus lui-même l'a poussée à communier souvent, et la volonté divine a triomphé de celle de la Mère de Saumaise, comme de celle de la Mère Greyfié. Comment une âme qui aime le Sacré-Cœur ne serait-elle pas une âme passionnée de l'Eucharistie ; au tabernacle le Sacré-Cœur vit et règne glorieux, sous le voile des espèces sacramentelles ! La sainte demande au P. Croiset de mettre à la fin de son livre « une manière de dresser toutes ses intentions au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, pour faire ses actions, par conformité avec Lui au Saint-Sacrement de l'autel. « J'en ai bien ici une — celle de sa retraite

de 1684 qu'elle avait donnée à ses novices — mais elle n'est bonne que pour les âmes religieuses, et elle est trop longue ».

Après avoir exigé comme toujours qu'il brulât sa lettre, elle le priait de redoubler ses prières pour elle, pendant sa solitude qui devait commencer vers le 12 octobre. Elle ne se trompait pas, elle reçut l'ordre d'entrer en solitude le 9. Le 8, elle fut prise d'une fièvre très légère. La sœur Catherine-Augustine Marest, qui la soignait depuis vingt ans, lui demanda si elle pensait pouvoir entrer en solitude le lendemain : « Oui, mais ce sera dans la grande solitude ». Le lendemain, elle s'alitait. Le docteur Billet qui connaissait bien la malade et la vénérait, affirma qu'elle en reviendrait. La sainte, le même jour, dit à la sœur Marie-Nicole de la Faige des Claines, sa dernière novice, « Venez me voir, ma chère sœur, car je mourrai certainement de cette maladie et nous n'aurons pas longtemps à demeurer ensemble ». Pour parler aussi nettement, la sainte avait dû recevoir, de son divin Maître, l'assurance que cette maladie serait la dernière ; elle répéta plusieurs fois pendant les huit jours qui suivirent son affirmation ; le docteur Billet continuait à dire qu'elle guérirait.

Saintement l'élue du Cœur de Jésus, sa douce et innocente victime, son humble et infatigable apôtre, se préparait à ses derniers moments. Comme aux jours de pleine santé, comme pendant toute sa vie, le divin Maître voulut la faire passer à cette heure suprême par les douleurs, pour mieux la consoler dans

son amour. Une sœur, frappée de l'extraordinaire souffrance qu'exprimaient tous ses traits, s'offrit de lui procurer quelque soulagement. Elle remercia : la souffrance était sa vieille amie, et les moments qui lui restaient trop courts et trop précieux, pour n'en pas pleinement profiter. Oh ! la joie de mourir sur la croix ! Il était brûlant son désir de quitter la terre, plus brûlant que jamais, mais très volontiers, si tel était le bon plaisir divin elle consentait à demeurer sur son lit d'agonie, jusqu'au dernier jour du monde. Elle aimait la souffrance, elle la savourait : on remarqua souvent qu'après avoir pris les remèdes les plus amers, elle refusait de se laver la bouche ; elle voulait garder leur amertume le plus longtemps possible, en jouir jusqu'à la dernière goutte.

Avide d'humilité et d'oubli elle désirait y ensevelir sa mémoire, comme elle y avait caché sa vie. Elle avait fait promettre à la Mère Greyfié que l'on ne parlerait point d'elle après sa mort. Agonisante, elle voulut faire détruire par la sœur Péronne-Rosalie de Farges, ne le pouvant détruire elle-même, un long récit composé en 1685 sur l'ordre du P. Robin ; elle y avait raconté les grâces de choix, les étonnantes et divines libéralités du Cœur de Jésus. Dieu lui-même le lui avait ordonné ; elle avait obéi à l'ordre divin et à son directeur. La jeune sœur refusa de prendre une pareille responsabilité ; elle pria sa vénérée maîtresse de s'en remettre à Dieu du soin de l'avenir. La malade consentit ; son Maître céleste ne lui avait-il pas dit, au moment même où elle écrivait ces pages ad-

mirables : « Abandonne tout à mon bon plaisir, et me laisse accomplir mes desseins sans te mêler de rien, car j'aurai soin de tout ». Tout abandonner, n'était-ce pas la suprême humilité !

Dieu voulut encore une fois faire peser sur cette âme sa sainteté de justice : ce fut la dernière souffrance et la suprême purification. Dans la matinée du 17, une frayeur inconcevable envahit son âme. Les terribles exigences de la justice divine la jettent dans la plus cruelle angoisse. Qui pourra soutenir l'éclat de la Toute-Sainteté ? A-t-elle bien fait tout ce qu'elle a pu, employé, comme elle le devait, le temps de sa vie ? Elle frémit et tremble de tous ses membres. Ses mains amaigries serrent son crucifix, la voix pleine de larmes et de terreur, elle murmure : « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde » ! Dieu trouve des taches dans ses anges. S'il traite ainsi l'angélique privilégiée de son Cœur adorable, qu'exigera de nos âmes pécheresses son infinie justice. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde !

C'était la dernière épreuve : la sainteté d'amour remplace la sainteté de justice. La paix, la joie rayonnent sur le visage transfiguré : « Je chanterai pendant l'éternité toute entière, dit-elle, les miséricordes du Seigneur. Je me suis réjouie de la parole qu'on vient de me dire : Nous irons dans la maison du Seigneur... Que veux-je au ciel « que désirai-je en terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! » — Irai-je encore loin ? demandait-elle quelquefois. — Ah ! Seigneur quand donc me retirerez-vous de ce lieu d'exil !... Hélas, je brûle, je

brûle « Si c'était de l'amour divin, quelle consolation ! Mais je n'ai jamais su aimer mon Dieu parfaitement. » S'adressant à celles qui la soutenaient : « Demandez-lui en pardon pour moi, et l'aimez bien de tout votre cœur pour réparer tous les moments que je ne l'ai pas fait ! Quel bonheur d'aimer Dieu ! ah ! quel bonheur ! aimez donc cet amour, mais aimez-le parfaitement » !

A la sœur Péronne-Rosalie de Farges qui se tenait près d'elle, elle murmure doucement : « Ma mort est nécessaire à la gloire du Cœur de Jésus. » Dans son humilité, dans son amour, elle n'oubliait pas sa divine élection et son cher apostolat. Elle avait raison, encore plus qu'elle ne pensait. Sa mort était nécessaire, sa mort allait servir les intérêts du Sacré-Cœur, non pas parce que sa vie était indigne du choix de Jésus, mais parce que, elle vivante, le P. Croiset n'aurait pas pu écrire quelques pages du livre qu'il achevait à Lyon, au collège de la Trinité ; sa mort allait briser le sceau qui fermait les lèvres, et, sur sa tombe, on pourrait chanter les grâces et les prédilections dont elle avait été comblée. Oui, vraiment, sa mort était nécessaire à la gloire du Cœur de Jésus.

« Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de celui qui doit nous juger ! » La sainte éprouvait la vérité de cette parole qu'elle avait si souvent répétée. Elle venait de prier la sœur de Maréchalle d'avertir la supérieure, dès qu'elle entrerait en agonie, et de demander, qu'on voulut bien réciter alors les litanies du Cœur de Jésus et celles de la sainte Vierge, et invoquer particulière-

ment son ange gardien, saint Joseph, saint François de Sales, quand une convulsion soudaine fit voir la fin toute proche. La Communauté se réunit en hâte. Pendant que l'on court chercher l'aumônier elle console doucement ses sœurs qui pleurent autour de son lit, et les conjure d'être toutes à Dieu, sans réserve et sans partage.

Le prêtre entre portant les saintes huiles. La mourante essaie de se soulever : deux sœurs se précipitent pour la soutenir : la sœur Françoise-Rosalie Verchère et la sœur Péronne-Rosalie de Farges, deux de ses anciennes novices, à qui elle avait prédit, plusieurs années auparavant, qu'elle mourrait entre leurs bras. Leur élan avait été irréfléchi. La respiration devenait de plus en plus rare, le nom de Jésus, passant sur ses lèvres brûlées de fièvre, était deviné plutôt qu'entendu. Le prêtre venait d'achever la quatrième onction : un dernier souffle où l'on distingue encore les deux syllabes sacrées, et ce fut tout. La bien-aimée du Cœur de Jésus venait d'expirer.

CHAPITRE IX

LA GLOIRE

« La sainte est morte, la sainte des Sainte Marie est morte ! » Ce fut le cri de toute la ville de Paray-le-Monial, les enfants de quatre et cinq ans, eux-mêmes, allaient le répétant, à travers les rues ; leur voix innocente n'était-elle pas la voix de Dieu ! Les funérailles de l'humble visitandine furent un triomphe. Pendant la journée du 18, deux religieuses suffirent à peine pour recevoir à la grille, les chapelets, livres de prières, médailles, qu'on leur passait sans cesse : « Faites toucher cela au corps de la bonne sainte, et donnez-moi quelque chose qui lui ait appartenu ». Des prêtres, en grand nombre, voulurent rendre un dernier hommage de prières et de vénération aux précieuses reliques. Dans l'âme de tous les assistants il y avait comme un obscur pressentiment des grandeurs futures ; cette tombe serait glorieuse.

Elle n'était pas fermée depuis huit mois que le livre du P. Croiset : *De la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, paraissait à Lyon, chez Antoine et Horace Molin ; l'auteur y avait ajouté un *Abrégé de*

la vie d'une religieuse de la Visitation Sainte Marie. Cette religieuse qu'il ne désignait pas autrement, tout le monde la connaissait, dans les monastères de Paray, Dijon, Moulins, Semur, Lyon, Rouen ; et trois mois plus tard, tous les monastères de la Visitation, en France, et à l'étranger la nommaient, et admiraient ses vertus.

Beaucoup voulurent sans tarder se dévouer au Cœur de Jésus. Le livret de Dijon, le volume du P. Croiset, la circulaire, partie le 8 août 1691, du monastère dé Paray, sont les trois seules causes du mouvement qui en 1691, 1692, 1693, attire, à la Visitation et au dehors, les âmes des religieuses et des fidèles vers la dévotion au Cœur de Jésus.

Ce mouvement est la seule cause du bref donné, le 19 mai 1693 à sainte Marie Majeure, sous l'anneau du pêcheur par Innocent XII il concède une indulgence plénière à tous les fidèles qui « après s'être confessés, vraiment repentants, et avoir reçu la sainte communion visiteront dévotement, en quelque lieu que ce soit, une église d'un monastère des religieuses de la Visitation de la bienheureuse Vierge Marie Immaculée, fondées par saint François de Sales, le vendredi après l'octave de la fête du Saint-Sacrement ». En 1694, ce bref est connu dans la plupart des monastères de la Visitation. Il en existe au moins cent cinquante, il est acclamé en pleine bonne foi ; on exagère sa portée. On estime, à tort, qu'il permet de célébrer une fête du Sacré-Cœur, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement ; et cette fête est célébrée solennellement dans

un grand nombre de monastères. Dans leur enthousiasme les visitandines vont évidemment trop vite ; mais la poussée est irrésistible, toutes les barrières seront emportées, sa force ne vient pas des hommes, elle est divine.

C'est Paray, et Paray seul, qui deux ans plus tard provoquera l'initiative de la reine d'Angleterre. Le 23 mars 1696, elle écrit à Innocent XII pour solliciter une bulle, autorisant tous les monastères de la Visitation à célébrer la fête du Sacré-Cœur, « de préférence le vendredi après l'octave du *santissimo* ». A l'occasion de cette demande, la question de la fête du Sacré-Cœur est débattue pour la première fois à la Sacrée Congrégation des Rites. La fête est rejetée ; elle est nouvelle dans l'Eglise ; c'est le seul reproche que lui adresse Prosper Bottini, archevêque de Myre, promoteur de la foi. Mais, par son décret du 30 mars 1697, approuvé le 5 avril par Innocent XII, la Sacrée Congrégation concède à tous les prêtres qui célèbreront la sainte messe, dans les églises de la Visitation, le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement, la faveur de dire la messe des Cinq Plaies.

Le postulateur de la cause Frigidiano Castagnori avait cité pour appuyer sa demande, un bref d'Innocent XII du 8 janvier 1694, approuvant, dans l'église des religieuses de Notre-Dame. à Poitiers, une confrérie du Cœur de Jésus et l'enrichissant d'indulgences. Bottini répondit qu'une faveur, faite à une confrérie, n'était pas une raison suffisante pour instituer une fête avec messe propre. Il avait raison. Un moyen

d'obtenir la fête, on le comprit, c'était donc de multiplier les bulles d'indulgences et les confréries. Avant 1697, quatre bulles avaient été concédées : une aux religieuses de Notre-Dame de Poitiers, une aux Récollets de Versailles (1695), une aux Carmes de Nantes (1695), une aux Visitandines de Bourges (1695). Je ne parle pas des bulles d'indulgences obtenues par le P. de Bonnefonds, mandataire du P. Eudes à Rome, dès 1674, pour les confréries érigées ou à ériger sous le titre du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, dans ses séminaires, à Coutances, Caen, Rouen, Lisieux, Evreux, Rennes, parce que le P. de Galliffet ne les cite pas dans son livre *de Cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi* ; dès lors elles ne purent avoir aucune influence sur la démarche faite par lui près de la Sacrée Congrégation des Rites en 1726. Le P. de Galliffet cite pourtant l'approbation de Mgr de Loménie de Brienne, évêque de Coutances, 1688.

A partir de 1698, les demandes de bulles d'indulgences se multiplient : dix huit bulles ont été accordées à la fin de 1698, vingt-neuf à la fin de 1699 ; il y en a cent le 12 mars 1706. Il suffit d'indiquer ces chiffres pour montrer que le mouvement vient bien de Paray. Pourquoi rien avant 1697, pourquoi après, un pareil empressement, sinon, parce que Notre-Seigneur a dit à sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes » !

Sur les cent premières bulles, six environ peuvent être considérées comme obtenues grâce à l'influence,

de l'apostolat du Bienheureux Eudes. Cependant ses monastères de Notre Dame de Charité ne songèrent à solliciter des bulles, qu'entraînés, par le grand mouvement de Paray : la bulle de Caen est de 1699, celle de Guingamp de 1702. Quand le P. de Galliffet achève son livre, Rome a accordé trois cent dix sept bulles ; un peu plus d'une vingtaine peuvent être attribuées à l'influence du saint apôtre de la Normandie.

L'apostolat de Paray dont les religieuses de la Visitation et les Pères Jésuites sont l'âme, ne s'immobilise pas dans des demandes de bulles. Les Visitandines font réimprimer à Paris chez Nicolas Couterot *la Solitude religieuse* ou *Méditations propres pour se disposer à recevoir le saint habit et à faire les vœux de religion*. Malgré leur grande réserve, elles ne peuvent s'empêcher de constater, dans ce document quasi officiel, la diffusion extraordinaire de la dévotion au Sacré-Cœur, et d'ajouter au volume « quelque chose des motifs et de la pratique de cette dévotion ». A Aurillac le livre de la sœur Marie-Rose Joly sur la dévotion du Sacré-Cœur atteint en 1703 sa quatrième édition, la sixième en 1705 est tirée à deux mille exemplaires. Le livre du P. Croiset, traduit en italien paraît à Naples en 1700, avec une dédicace au souverain Pontife. Le P. Bouzonié édite à Poitiers, en 1697 son *Entretien de Théotime et de Philotée sur la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;* le P. Froment, qui a connu sainte Marguerite-Marie, publie à Besançon l'ouvrage qu'il a écrit sous son

inspiration : *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ.* Ces deux volumes sont pleins des révélations de Paray. Les auteurs, comme d'ailleurs le P. Croiset en 1694, ont essayé de faire l'histoire de la jeune dévotion ; ils ont recherché, dans le passé, ses premiers vestiges et ses premiers tenants, les ouvrages qui en ont parlé. Dans le volume que le P. Eudes a écrit sur *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, en 1681, un livre tout entier, le douzième traite *Du divin Cœur de Jésus*. Avec quelle joie le P. Croiset et les autres l'eussent cité et appuyé la jeune dévotion, sur le talent et la sainteté d'un tel auteur ! Il est curieux et un peu déconcertant de constater qu'ils ne connaissent pas cet ouvrage ; le volume n'eut presque aucune influence ; il ne fut réimprimé ni au XVII^e^, ni au XVIII^e^ siècle ; il n'a vraiment aucune part au grand mouvement qui emporte les âmes vers le Cœur de Jésus.

Le 22 octobre 1720 Mgr de Belzunce évèque de Marseille, en vue d'apaiser la colère de Dieu et de faire cesser le fléau qui désole la ville, en réparation de tous les crimes qui ont attiré la vengeance du ciel, établit dans tout son diocèse ravagé par la peste « la fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui sera désormais célébrée tous les ans, le vendredi qui suit immédiatement l'octave du très Saint-Sacrement. » Le 30 mai 1721, l'évèque de Montauban, le 2 juillet, le chapitre de l'église métropolitaine d'Aix approuvé par l'archevèque, le 14 juillet, l'archevèque d'Arles, en 1722 l'archevêque d'Avignon et l'évêque de Carpentras décrétent

que la fête du Cœur de Jésus sera célébrée dans leurs diocèses. Ces mandements, ces fêtes solennelles eurent dans toute la France, dans toute l'Europe, le même retentissement que la peste terrible qui ravagea nos provinces du midi. A partir de 1720 la dévotion partie de Paray pénètre partout ; c'est elle, et elle seule qui a causé ce magnifique élan : Mgr de Belzunce, et les évêques de Provence n'en connaissent pas d'autre.

Dans les années qui suivent, l'évêque de Marseille, en son nom et au nom de tout le clergé de son diocèse, adresse au souverain Pontife Benoît XIII, une supplique pour qu'il veuille bien, de son autorité apostolique, approuver la messe et l'office du Sacré-Cœur, et permettre à tous les clercs séculiers et réguliers de la célébrer et de le réciter ; l'évêque de Cracovie fait la même demande le 6 mai 1726. Auguste roi de Pologne prie le souverain Pontife, le 15 mai de la même année, de vouloir bien approuver la dévotion au Cœur de Jésus, et la permettre à tout l'univers chrétien; en 1725, au nom de tous les monastères de la Visitation surtout de ceux d'Annecy, de Lyon, de Grenoble, de Paris, de Dijon, de Pont-à-Mousson, de Besançon, de Rouen, les religieuses de Paray-le-Monial sollicitent Benoît XIII d'approuver la messe et l'office du Sacré-Cœur, le roi d'Espagne Philippe V demande la même faveur le 10 mars 1727. Toutes ces demandes ont pour cause les révélations de sainte Marguerite-Marie ; elles seules encore excitent et soutiennent le P. Joseph de Gal-

liffet, de la Compagnie de Jésus, dans ses persévérants efforts.

Il édite à Rome son livre *de Cultu Sacro-sancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi*, chez Jean Marie Salvioni, en 1726 ; il est, près de la Sacrée Congrégation des Rites, le postulateur de la fête du Cœur de Jésus ; au témoignage de Benoît XIV, son mémoire est parfait. Il est en correspondance avec les religieuses de Paray, il traduit en latin l'autobiographie de la sœur Marguerite-Marie ; il presse Philippe V d'écrire à Benoît XIII ; il est au courant du travail de Mgr Languet ; il est l'âme de tout le procès. La demande fut rejetée, mais malgré cet insuccès la dévotion au Cœur de Jésus était de plus en plus connue. Rejetée aujourd'hui, la demande sera approuvée demain ; chacun le comprend, chacun en est sûr.

En 1729, paraît à Paris, le livre de Mgr Languet : *la Vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie*. Le volume est diversement accueilli, mais on en parle partout, même et surtout à la cour. Par lui, c'est toujours Paray, c'est toujours Marguerite-Marie qui combat, qui souffre pour la dévotion au Sacré-Cœur. Comme le P. Croiset, comme le P. de Galliffet et les auteurs qui ont écrit sur la dévotion au Sacré-Cœur, l'évêque de Soissons, cite les saints personnages qui, dans les siècles précédents, s'étaient sentis attirés vers le Cœur de Jésus ; comme le P. Croiset, comme le P. de Galliffet et les autres écrivains, il

ignore les travaux et l'apostolat du P. Eudes. Il eut été, lui aussi, très heureux de les utiliser. Le P. Lemoine, assistant du supérieur général des Eudistes, d'après le témoignage du P. Le Beurier les lui fit connaître. Mgr Languet eut alors en main le petit volume imprimé en 1663 : *La dévotion au très saint Cœur et au très sacré Nom de la Bienheureuse Vierge-Marie*, et un *Abrégé de la vie du R. P. Jean Eudes*, publié à Rennes en 1706. Les ayant lus il fit mettre un carton à son livre, et rendit justice à celui qu'il avait ignoré. Le P. de Galliffet l'imite dans les traductions françaises de son volume latin de 1726. C'est donc seulement en 1729, trente neuf ans après la mort de sainte Marguerite-Marie que, pour la première fois, nous trouvons le nom du bienheureux Eudes, — et nous sommes les premiers à regretter ce retard, — mêlé à l'histoire du mouvement de Paray.

Les auteurs de Manuels sur la dévotion au Sacré-Cœur, très nombreux après 1730, et qui tous, ou à peu près, donnent comme origine moderne de la dévotion, les révélations de Paray, citent quelquefois la messe du bienheureux Eudes, ils semblent ignorer qui l'a composée. Ses offices si pieux et si beaux réimprimés en 1700 par l'oratorien Bourrée, sont reproduits quelquefois et souvent utilisés; jamais ou presque jamais on ne donne le nom de leur auteur.

Les révélations de Paray sont donc bien vraiment la seule cause du développement de notre chère et grande dévotion pendant les trente premières années du XVIII^e^ siècle, et même pendant tout le XVIII^e^ siècle.

On peut écrire son histoire sans parler d'aucune autre cause, et cependant ne rien omettre d'essentiel au récit. On voit dès lors l'importance magnifique et la place privilégiée de sainte Marguerite-Marie, l'élue et l'apôtre du Cœur de Jésus.

Dès 1732, la Mère Marie-Hélène Coing, supérieure du monastère de Paray, remarquait l'étonnante conduite de Dieu sur sa fidèle et bien-aimée disciple : « Une fille qui ne respirait que les humiliations et le désir d'un éternel oubli, est aujourd'hui connue, non seulement de toute la France, mais, comme on nous l'assure, de toute l'Europe. Les uns la jouent, les autres la louent et ces sentiments si différents font voler son nom jusque dans les pays les plus éloignés ; et, contre l'attente de ceux qui se déclarent contre elle, leurs railleries les plus piquantes servent à la faire connaître et estimer des sages, et même de ceux qui n'ont pas tout à fait renoncé au bon sens ». On sait, en effet, avec quelle violence le livre de Mgr Languet fut attaqué, les assauts impies qui furent livrés à la dévotion au Cœur de Jésus, les railleries indécentes sous lesquelles les beaux esprits du XVIII^e^ siècle essayèrent de ridiculiser l'humble voyante de Paray. Pendant sa vie, son Maître l'avait conduite aux joies enivrantes de l'union d'amour par les humiliations et les souffrances de la croix, il a voulu que, même après sa mort, elle fut encore un signe de contradiction. Aux acclamations joyeuses, aux cris de reconnaissance et de vénération qui saluaient sa sainteté et son élection divine, se mêlèrent

toujours les moqueries haineuses de l'enfer et de ses suppôts. L'Eglise ne se décida que lentement à faire violence, semblait-il, à l'humilité de l'élue du Cœur de Jésus, elle mit comme une maternelle réserve à orner son front de l'auréole des bienheureuses et des saintes.

Le procès de béatification, commencé avec enthousiasme, à Paray-le-Monial, dès 1715, par Mgr Languet, alors grand vicaire du diocèse d'Autun, fut mené très rapidement, la procédure était achevée, le 18 septembre. Elle dormit dans les cartons de l'évêché pendant un siècle. Le triomphe du Sacré-Cœur, le 25 janvier 1765, ne la réveilla pas. Enfin le 28 septembre 1819, Pie VII ordonna que ledit procès de 1715 fut reçu dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites ; Léon XII signa la commission d'introduction de la cause, le 30 mars 1824. Le procès apostolique sur la réputation de sainteté, les vertus et les miracles en général, s'instruisit pendant l'année 1828. Il se termina par un avis favorable, confirmé par le souverain Pontife, le 19 décembre.

L'examen des vertus et des miracles en particulier, Mgr d'Héricourt, évêque d'Autun étant commissaire apostolique, commença, à Paray-le-Monial, le 26 février 1830, dans l'église de la Visitation. Le 21 juillet, on procéda à l'ouverture et à la reconnaissance du tombeau de la servante de Dieu. Le 23 août 1846, Pie IX proclama que la sœur Marguerite-Marie avait pratiqué les vertus chrétiennes à un degré héroïque, et il ordonna de publier le décret.

Le procès sur les miracles avait été mené en même

temps que le procès sur les vertus. Il se termina par une sentence favorable confirmée, le 30 septembre 1852, par le souverain Pontife. Le décret *de tuto*, fut signé par Pie IX, le 24 juin 1864, et le décret de béatification donné le 19 août.

Les fêtes de la béatification célébrées à Rome le 18 septembre, furent remises pour Paray-le-Monial, à l'année suivante. La bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque y fut acclamée dans un *triduum* solennel les 23, 24 et 25 juin. La chapelle du monastère était trop petite ; la foule envahit l'église paroissiale, ornée des décors qui avaient servi, à Notre-Dame, lors du baptême du Prince Impérial. Ce fut magnifique : neuf cardinaux, archevêques ou évêques, six abbés mitrés, des prélats romains, au moins six cents prêtres et plus de cent mille personnes acclamèrent, avec toutes leurs voix, et prièrent avec toute leur âme, la nouvelle Bienheureuse : *Rome a parlé, exaltons Marguerite-Marie !*

Dès l'année suivante, à la requête du cardinal Patrizi, ponent de la cause, la Congrégation examina la question : « Est-il à propos d'instituer une Commission pour la reprise de la cause de canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ? » Elle répondit « affirmativement, s'il plaît à sa Sainteté ». Cette réponse est du 1er septembre 1866, le souverain Pontife signa le décret autorisant l'institution de la nouvelle commission le 6, du même mois. Pendant cinquante ans les âmes dévouées au Cœur de Jésus adressèrent à Dieu d'ardentes supplications pour ob-

tenir qu'enfin Marguerite-Marie fut proclamée sainte. Que de fois, dans la chapelle de Paray-le-Monial, les pèlerins émus et confiants s'unirent au célébrant qui récitait la belle pièce composée par le cardinal Perraud, l'évêque et le parent de la Bienheureuse :

« O Jésus, notre Rédempteur, vous qui, par une mystérieuse prédestination, avez confié à Marguerite-Marie, la mission de divulguer au monde les ineffables trésors de charité renfermés dans votre Cœur, vivant foyer et symbole très expressif de votre charité pour les hommes ;

« Vous qui, par votre grâce, l'avez élevée à des vertus non moins extraordinaires que les révélations dont elles devaient attester la réalité et mettre en pleine lumière la divine origine ;

« Vous, enfin, qui avez inspiré à l'Eglise d'accomplir les prophéties faites en votre nom par votre fidèle disciple, et de décerner à votre Cœur un culte public, assimilé désormais aux plus grandes solennités de l'année chrétienne :

« Daignez, Seigneur, achever et couronner l'œuvre que vous avez commencée en votre servante !

« S'il le faut, faites violence au désir sublime, qu'avait exprimé cette parfaite imitatrice de vos humiliations, d'être à jamais ensevelie dans l'oubli ; et suivant votre promesse, exaltez davantage encore celle qui a tant aimé l'abjection.

« La gloire de votre divin Cœur y est intéressée.

« Proclamée sainte, Marguerite-Marie aura plus de puissance et de crédit pour attirer à vous tant d'âmes

qui vous ignorent ou ne vous connaissent pas assez. Elevée aux honneurs de la canonisation, elle fera plus de conquêtes pour vous et étendra davantage le règne de votre vérité et de votre charité.

« O Jésus, accomplissez à cet égard les désirs formés par la tendre pitié de votre vicaire, S.S. le pape Léon XIII.

« Ecoutez les vœux de tous les catholiques et recevez avec une particulière bienveillance ceux de l'évêque, des prêtres et des fidèles du diocèse d'Autun.

« Exaucez les prières que vous adressent continuellement, par l'intercession de la très sainte Vierge Marie, patronne de leur Institut, de saint François de Sales, leur fondateur, et de leur mère sainte Jeanne de Chantal, les religieuses de la Visitation, sœurs de notre Bienheureuse.

« Déployez, votre puissance Seigneur, et, par de nouveaux et décisifs miracles, glorifiez celle que, suivant un oracle du saint-Esprit, nous pouvons appeler « votre bras droit » pour le renouvellement de la foi et le progrès de la charité dans le monde. Ainsi-soit-il »!

Ils furent lents à venir les deux nouveaux miracles nécessaires à la canonisation. Plus d'une fois le cardinal Ferrata, ponent de la cause, et Mgr Virili, évêque de Troade, le vaillant postulateur, crurent toucher le but. En 1908, une douce espérance embauma les cœurs; tout l'univers chrétien pensa que le glorieux et saint Pie X serait le pape de sainte Marguerite-Marie. Le 11 mars il avait signé le décret établissant la validité

des procès de Naples et de Milan, sur les miracles obtenus par l'intercession de la chère Bienheureuse. La congrégation antépréparatoire était fixée au 19 mai ; la congrégation préparatoire au 11 août. L'heure cependant n'avait pas sonné où la puissance du Cœur de Jésus devait éclater dans la magnificence de son amour. Il fallut attendre dix années. Le 6 janvier 1918, jour de l'Epiphanie, Sa Sainteté Benoît XV, accompagné du cardinal Vico pro-préfet des Rites et ponent de la cause — le cardinal Ferrata était mort en 1915 — se rendit à la salle du Consistoire. Mgr Verde, secrétaire de la S. Congrégation lut le décret pour l'approbation des deux miracles attribués à l'intercession de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, Mgr Virili, postulateur, lut une adresse au Souverain Pontife qui prononça un discours tout vibrant d'une pieuse émotion :

« A vous, bien aimés Fils, nous ne voulons pas cacher qu'aujourd'hui notre cœur s'ouvre à la chère espérance que notre âge, jusqu'ici oppressé par d'infinies misères, trouvera son salut en une plus docile correspondance à l'apostolat imité de celui de Marguerite-Marie. Nous rendons gloire à Dieu et reconnaissons que sont désormais tombés dans le mépris commun, les sarcasmes que de prétendus sages osaient lancer contre la doctrine qui revendique, pour le Cœur de Jésus, le culte dû à tous les membres d'une personne divine... Ah ! si toutes les familles se consacraient au divin Cœur et si toutes remplissaient les obligations résultant d'une pareille consécration, le

règne social de Jésus-Christ serait assuré, et nous nous en réjouissons tellement qu'il nous plaît d'estimer moins éloigné le jour de la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie. Si de sa canonisation, en effet, doit suivre une plus complète diffusion du culte du Sacré-Cœur, qui donc ne voudra point hâter par ses désirs ce culte si excellent ! »

La lecture du décret *de tuto*, eut lieu, dans la même salle du Consistoire, le 17 mars ; en même temps était lu le décret *de tuto* concernant la déclaration du martyre du vénérable Olivier Plunkett, archevêque d'Armagh. Benoît XV dégage les hautes leçons de vie chrétienne que donne aux catholiques la vie des deux nouveaux saints et il ajoute :

« Nous remerçions le Seigneur, de nous avoir mis en mesure de donner aujourd'hui une nouvelle preuve de notre bienveillance à la nation française dont Marguerite-Marie est une gloire resplendissante, et dont elle sera une protectrice pleine d'amour... » Il termine ainsi :

« Que la bénédiction de Dieu descende abondante sur la France qui fut le berceau de la bienheureuse Marguerite-Marie, et fasse que, du pays où jaillit la première étincelle de la dévotion au Sacré-Cœur parte toujours aussi l'exemple de la constance et de la ferveur en cette belle dévotion, réjouissant non seulement les cloîtres de la Visitation, mais la famille chrétienne tout entière ».

Longtemps sainte Marguerite-Marie fut à la peine, la voilà dans la gloire. Fille de France, inconnue pen-

dant sa vie, raillée odieusement après sa mort, son triomphe illumine d'une splendeur qui rejaillit jusque dans l'éternité, cette patrie qu'elle a aimée de toute son âme. Religieuse de la Visitation sainte Marie, si humble, si cachée dans son monastère bien aimé de Paray-le-Monial, la voilà qui entoure, elle troisième, de son auréole de sainte son cher Institut : « Je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense », la prophétie divine s'accomplit toujours. Elue du Cœur de Jésus, son apostolat est proposé comme modèle à celui de tous les chrétiens ; il prend dans sa gloire une force plus conquérante, il resplendit dans cette suprême apothéose.

Le jour du triomphe est fixé, ce sera le 13 mai 1920. Rome fêtera la canonisation de sainte Marguerite-Marie, le jour de l'Ascension.

Le jour de l'Ascension, probablement en 1680, Notre-Seigneur avait dit à sainte Marguerite-Marie : « J'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos sur la terre, et ton cœur sera un trône de délices à mon divin amour » ! Le jour de l'Ascension 1920, deux cent quarante ans plus tard, nous pourrons dans la joie de notre âme, répéter, avec tout l'univers catholique : « O grande sainte Marguerite-Marie, nous le croyons avec l'Eglise, et nous voudrions trouver des mots, vibrants d'amour respectueux, capables de vous porter nos humbles félicitations : l'âme de Jésus est désormais votre ciel de repos, et son Cœur le trône de vos délices. Les merveilles entrevues dans vos extases de Paray, vous les contemplez maintenant, en elles-

mêmes, et dans leur divine et réelle splendeur. La flamme allumée par Jésus, qui consumait votre cœur et votre vie, vous brûle encore, toute entière, mais sa chaleur ne cause plus de souffrance. Votre âme toute belle, toute pure, en supporte avec allégresse la vivifiante ardeur. La sainteté d'amour n'irrite plus un désir inassouvi ; transformante, unifiante, elle échauffe, embaume, divinise tout votre être. Les trois jeunes hommes vêtus de blanc, tout resplendissants de clarté, de même âge, grandeur et beauté, qui jadis s'étaient présentés à vous, figurant l'auguste Trinité, vous les contemplez non plus sous des formes humaines, mais dans leur immortelle et toujours jeune divinité. Ce n'est plus la croix que le Père vous présente ; ce n'est plus à la croix que le Fils veut vous attacher comme il y a été attaché lui-même ; ce n'est plus sur la croix que la troisième de ces adorables personnes veut vous consumer en vous purifiant. Il n'y a plus de croix au ciel. Fille du Père, disciple chérie du Fils, épouse de l'Esprit, vous êtes près de Marie que vous avez tant aimée, dans le rayonnement de saint François de Sales, et de sainte Jeanne de Chantal, unie pour jamais à Jésus, à Dieu : lumière de sa Lumière, flamme de sa Flamme, cœur de son Cœur. Sainte Marguerite-Marie, priez pour nous! »

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

PREMIÈRE PARTIE

Les Dons naturels

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER CONTACT

Dieu, seul maître de sainte Marguerite-Marie, p. 1. — Le milieu : Verosvres, Lautecour, p. 4. — La vie de la sainte étonne au premier abord, p. 9. — Ses douleurs, p. 11. — Ses indécisions, p. 15. — Sa susceptibilité, p. 16. — Ses maladresses, p. 20. — Sa jeune âme est fermée par la souffrance, p. 23.

CHAPITRE II

CHARME NATUREL DE MARGUERITE-MARIE

Grand fonds de gaieté naturelle, p. 24. — Jugement de Mgr Languet, p. 25. — Charme modeste qui gagne les cœurs : les pauvres

de Lautecour, p. 26. — Ses supérieures, p. 27. — Ses sœurs, p. 28. — Les étrangers, p. 30. — Le parloir de la Visitation, p. 32.

CHAPITRE III

DONS DE L'INTELLIGENCE

Bon sens merveilleux, inexpérience d'enfant, p. 36. — Témoignage de ses sœurs, p. 38. — De la Mère Greyfié, p. 39. — Du P. de la Colombière, p. 40. — Sainte Marguerite-Marie se connaît bien, p. 40. — Elle connaît et juge bien les autres, p. 42. — Les conseille sagement, p. 43. — Hauteur de vues surnaturelles, grande finesse psychologique, p. 46. — Son intelligence est peu cultivée, ses études écourtées par la maladie, p. 50. — Elle lit très peu, p. 51. — Seule la Mère Greyfié la marque à son empreinte, p. 54. — Ses écrits révèlent son âme : candide spontanéité, p. 57. — Impressionnabilité excessive parfois, p. 61. — Idées justes mais peu nombreuses, p. 63. — Sa langue est celle de la fin du XVI[e] siècle, p. 65.

CHAPITRE IV

DONS DU CŒUR

Elle a le cœur « charitable au possible », p. 66. — Aumônes, œuvres de zèle à Lautecour, p. 67. — Rudes années de souffrances qui l'empêchent de s'épanouir, p. 69. — Affection de Marguerite pour sa mère, p. 70. — Pour ses supérieures : la Mère de Saumaise, p. 73. — La Mère Greyfié, p. 74. — Pour les personnes qui la blâment, p. 78. — Ses novices la comparent à saint Jean l'Evangéliste, p. 80. — Son besoin d'aimer et d'être aimée, p. 81. — Elle ne veut aimer qu'en Jésus et pour lui, p. 83.

CHAPITRE V

DONS DE LA VOLONTÉ

La sainte garde toujours un plein domaine sur sa volonté, p. 86. — Cette volonté est droite, énergique, p. 87. — Elle triomphe des répugnances physiques, héréditaires, p. 90. — L'histoire de sa volonté est l'histoire de la vie surnaturelle de Marguerite-Marie, p. 92. — Mademoiselle de Vichy-Champrond, p. 93. — Conclusion, p. 97.

DEUXIÈME PARTIE

Les grâces surnaturelles

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES GRACES

La toile d'attente, p. 99. — Horreur du péché, p. 100. Dévotion à Marie, p. 102. — A l'Eucharistie, p. 103. — Les premières difficultés, p. 104. — Le premier désir de la vie religieuse, p. 105. Les premières souffrances, p. 106. — Attrait vers l'oraison, p. 109. Premières grâces extraordinaires, p. 111.

CHAPITRE II

LA LUTTE CONTRE DIEU

Projets de mariage, p. 112. — Marguerite va céder, p. 113. — Dieu intervient, p. 114. — Ardeur pour la pénitence, p. 115.

Désir plus vif de la vie religieuse, p. 116. — Amour des pauvres, p. 117. — Luttes et souffrances, p. 117. — *Le plus parfait et le plus accompli des amants*, p. 118. — Marguerite sera religieuse, p. 119. — Oppositions à Lautecour, à Mâcon, p. 120. — Difficultés et souffrances nouvelles, p. 121. — Troubles et anxiétés, p. 122. — Le Jubilé de 1670, p. 123. — Paray ! *C'est ici que je te veux !* p. 125.

CHAPITRE III

L'ÉPOUSE DU CŒUR DE JÉSUS

Les fiancailles célestes, p. 128. — Les grâces extraordinaires mettent en péril la vocation de la sœur Marguerite-Marie, p. 130. — *Je te rendrai plus utile qu'elle ne pense*, p. 133. — La retraite de profession : ne plus vivre, laisser Dieu vivre en elle, p. 133. Présence actuelle et continuelle de Dieu, p. 136. — La plaie du côté lui est ouverte, p. 137. — *Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé*, p. 138. — La sainteté de justice et la sainteté d'amour, p. 142. — L'Eucharistie, p. 144. — La plan divin, p. 145.

CHAPITRE IV

L'ÉLUE DU SACRÉ-CŒUR

Jésus seul a révélé son cœur à Marguerite-Marie, p. 147. — Le 27 décembre 1973, p. 151. — Le cœur de Jésus brûlant de flammes, environné d'épines, surmonté de la croix, p. 153. — Le cœur de Jésus glorieux, p. 155. — Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, p. 158. — Le vénérable P. de la Colombière, apôtre du Sacré-Cœur, dès 1677, en Angleterre, en France, p. 161. — Grandes joies et vives souffrances, p. 163.

CHAPITRE V

LA VICTIME DU CŒUR DE JÉSUS

Dieu demande tout de vous et il ne demande rien, p. 165. — Deux tableaux et deux vies, p. 167. — Marguerite-Marie victime choisie doit expier les infidèlités de ses sœurs, p. 168. — La nnit terrible du 20 novembre, p. 169. — Elle doit réparer les offenses des pécheurs, p. 178. — Héritière des trésors du Cœur de Jésus, elle doit faire un testament en sa faveur, p. 180. — La Mère Greyfié l'éprouve et l'aime, p. 182. — Humilité, charité, amour de la souffance, abandon en l'amour et par l'amour de Jésus-Christ, p. 185. — Le Cœur de Jésus purifie, illumine, transforme, p. 186. — La vie d'hostie de Marguerite-Marie, p. 187.

CHAPITRE VI

L'APOTRE DU CŒUR DE JÉSUS

Regarde, voilà ma bien-aimée, p. 190. — Marguerite-Marie, victime pour les âmes du Purgatoire, p. 191. — Une sainte maîtresse des novices, p. 192. — *La Retraite spirituelle* du P. de la Colombière, lue au réfectoire de Paray, p. 193. — Humiliations de Marguerite-Marie, triomphe du Sacré-Cœur, p. 194. — Le 20 juillet 1685, p. 196. — *Ne crains rien je règnerai malgré mes ennemis*, p. 198. — Une grande épreuve, une plus grande joie, le 20 juin 1686, p. 199. — *Je n'ai plus rien à souhaiter puisque le Sacré-Cœur commence à être connu et moi inconnue*, p. 203. — Le don plénier au Cœur Jésus, vœu de perfection du 31 octobre 1686, p. 207. — *Fiat voluntas tua*, p. 212.

CHAPITRE VII

L'APOTRE DU CŒUR DE JESUS EN DEHORS DU MONASTÈRE

L'apostolat de la sœur Marguerite-Marie, en dehors du monastère, p. 215. — La petite consécration ; Moulins, Dijon, Jacques et Chrysostome Alacoque, le parloir, p. 216. — Le Sacré-Cœur régnera malgré Satan, p. 219. — La sainte reçoit mission de faire connaître à Louis XIV, les désirs et les promesses du Sacré-Cœur, p. 221. — Magnifique retentissement de son apostolat, p. 222. Il reste cependant, humble, discret, suave, p. 223. — Le Cœur de Jésus lui fait de royales et divines promesses, p. 225. Promesses spirituelles, promesses temporelles, p. 227. — L'histoire justifie et les unes et les autres, p. 228. — La sœur Marguerite-Marie estime qu'elle est un obstacle au règne du Cœur de Jésus, p. 231. — Elle ne veut que souffrir et aimer, p. 233.

CHAPITRE VIII

LA MORT

La sœur Marguerite-Marie ne souffre plus, elle va donc mourir, p. 236. — Elle vit quarante jours (20 juillet à fin d'août) enfermée dans le Cœur de Jésus, p. 237. — Humilité, amour ; se renoncer, avoir confiance, p. 239. — La dernière maladie, p. 241. — La grande solitude, p. 241. — Elle ne veut rien perdre des dernières souffrances, p. 242. Elle veut être oubliée, p. 242. — La suprême purification, p. 243. — Les suprêmes élans d'amour, p. 244. — *Ma mort est nécessaire à la gloire du Cœur de Jésus !* p. 244.

CHAPITRE IX

LA GLOIRE

Les funérailles, p. 246. — Le Cœur de Jésus connu et aimé, grâce aux révélations de la sœur Marguerite-Marie, d'elles et d'elles seules sort le grand mouvement qui emporte les âmes, p. 247. — Le bref d'Innocent XII, p. 247. — Le décret du 30 mars 1697, p. 248. — Les bulles d'archiconfrérie, p. 249. — Les livres et les manuels, p. 250. — La peste de Marseille, p. 251. — Les demandes faites à Benoît XIII, p. 252. — Le livre de Mgr Languet, p. 253. — La sœur Alacoque exaltée et raillée, p. 255. — Lenteurs du procès de béatification, p. 256. — La prière du cardinal Perraud pour la canonisation, p. 258. — Sainte Marguerite-Marie, priez pour nous ! p. 262.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 10 AVRIL MCMXX

PAR L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE, A SAINT-AMAND

POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS

Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, d'après les manuscrits et les documents originaux, par Auguste Hamon, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. *4e mille.* In-8 raisin, orné de 5 gravures hors texte (3 dessins à la plume, 1 gravure, 1 fac-similé d'un autographe de la Bienheureuse Marguerite-Marie), (xxxix-539 pp.), **9** fr.; *franco*..... **10** fr. **25**

Le même, sans appareil ni notes scientifiques. *5e mille.* 1 vol. in-8 couronne (560 p.), **5** fr.; *franco*..... **6** fr. »

Du même auteur :

Le Message du Sacré-Cœur à Louis XIV, à la France. Etude historique et critique. In-8 couronne, **2** fr.; *franco*..... **2** fr. **50**

La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, par J.-V. Bainvel, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Table. — *Première partie :* La dévotion au Sacré Cœur, d'après la B. Marguerite-Marie. — Les écrits de la B. Marguerite-Marie. — Les Grandes apparitions. — Pratique de la dévotion. — Les promesses.

Douxième partie : Explications doctrinales, Objet propre de la dévotion au Sacré Cœur. — Les fondements de la dévotion. L'acte propre de la dévotion. — Résumé et conclusion.

Troisième partie : Développement historique de la question. Les Origines. Diffusion du Culte (xiie-xve siècle). — Premier épanouissement de la dévotion (xvie siècle). — La dévotion au xviie siècle. — Efforts spéciaux pour organiser et répandre la dévotion. — Marguerite-Marie et ses premiers collaborateurs. — Depuis la mort de Marguerite-Marie jusqu'à nos jours.

6e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8 couronne.. **8** fr. »
Franco..... **9** fr. »

Du même auteur :

Le Saint Cœur de Marie. Vie intime de la Sainte Vierge.

Table. — L'étude du cœur de Marie. — Les qualificatifs du cœur de Marie. — Le cœur virginal de Marie. — Le cœur maternel de Marie. — L'humilité du cœur de Marie. — La simplicité du cœur de Marie. — Le cœur de Marie « vase insigne de dévotion ». — Le cœur douloureux de Marie. — Le cœur miséricordieux de Marie. — Le cœur aimant de Marie. — Le cœur de Marie et le cœur chrétien. — Appendices : Les sept paroles de la Sainte Vierge d'après saint Bernardin de Sienne. — Le cœur de Marie d'après saint François de Sales.

2e édition refondue. 1 vol. in-8 couronne, **7** fr.; *franco*. **8** fr. »